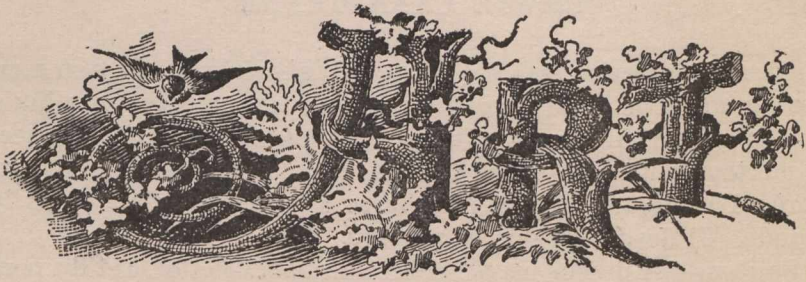


JUIN 1905

36



FREDERICK LEMAITRE, d'après une gravure de *L'Art*.



Croquis d'Artiste



A revue L'ART, que nous recommandons tout spécialement à ceux de nos lecteurs que les choses de l'art intéressent, publie de temps en temps des *Croquis d'artistes*, qui sont vraiment de main de maître. Ils sont signés : Philibert Audebrand. Nous voulons, aujourd'hui, entretenir les abonnés de notre revue

de l'un de ces artistes, enfant du peuple, qui par son énergie et son travail parvint à se faire une place grande et honorée dans le monde des artistes. Cet artiste a nom Frédéric Lemaître.

L'auteur commence par constater que l'instruction primaire n'est pas, en France, ce que l'on pourrait désirer, loin de là. Constatons nous-mêmes en passant que sous ce rapport, comme sous bien d'autres, nous n'avons rien à envier à notre mère-patrie. Mais donnons la parole à l'auteur :

Imaginez un enfant du peuple. Il était né pauvre comme presque tous ceux de sa classe. C'est dire qu'il n'a pu recevoir que l'instruction élémentaire qu'on donnait à grand'peine, voilà quatre-vingt-dix ans, aux rejetons du prolétaire. Lire couram-

ment, un peu écrire, pas beaucoup d'arithmétique. Il y en a eu des centaines de mille auxquels on n'en apprenait pas plus. Mais qui ne sait ça? il est des natures généreuses, qui, dès l'enfance, se mettent courageusement en lutte avec la destinée et arrivent, après d'héroïques efforts, à se faire une grande place dans le monde. Il devait être de ce nombre.

Sautons par dessus les premières années. Cet enfant du peuple a grandi. Il est arrivé à l'âge de puberté, c'est-à-dire à l'heure où il faut songer pour lui à se choisir un état. C'est toujours une affaire délicate. Chez ceux d'en bas, on n'interroguère la vocation. L'habitude est de rechercher le plus tôt possible un gagne-pain rapide, mais pourtant il y a à examiner les aptitudes. A quoi pouvait être propre ce nouveau venu dans la vie active? De taille moyenne, bien pris dans sa taille, sain, vigoureux, de belle mine, il y avait cent métiers manuels dans lesquels il aurait pu réussir. Il ne s'arrêta de préférence à aucun, du moins la tradition ne nous apprend rien à cet égard. Il tâtonnait. Il attendait.

Au début de cette Etude, j'ai dit qu'il n'avait reçu qu'une instruction sommaire, mais pour un enfant du pauvre, venir au monde à Paris, c'est déjà une réparation des torts de la Fortune et une sorte de bonheur. Dans l'incessante agitation de la capitale, tout s'accorde, en effet, à ouvrir son esprit et à élever sa pensée. Avant tout, qu'on le veuille ou non, l'air qu'on y respire est imprégné d'une forte dose de sel attique. C'est ce qui explique comment les Dames de la Halle ont toujours la vivacité de la repartie. Mais pour le marmot qui pousse dans la grande ville, que de procédés d'enseignement! A dater du jour où, après avoir rassemblé dans sa mémoire les vingt-quatre lettres de l'alphabet, il s'entend à épeler un mot, ses yeux et un impérieux mouvement de curiosité l'arrêtent vingt fois par jour. Attentif, il lit les enseignes, l'affiche des théâtres, les mots charbonnés sur les murs, un lambeau de journal et, à tout coin de rue, le nom d'une victoire ou d'un grand homme. Mêlé à la foule, il écoute la musique militaire dans les promenades publiques. Il n'y a pas jusqu'à la baraque des saltimbanques où il faut prêter l'oreille à des boniments d'un mécanisme souvent précieux. Bref, à l'aide de cette pédagogie administrée par le hasard, il

arrive peu à peu à se faire la conscience d'un raisonneur et par s'enrichir d'une âme d'artiste. C'était ce qui devait arriver pour le jeune homme, dont nous avons à parler.

On raconte que, de bonne heure, quand il n'était qu'un enfant, le Corrège était tourmenté par son génie. Il semble bien qu'il en ait été de même pour Frédérick Lemaître. Originellement il était figurant dans l'un de ces petits théâtres à bon marché qui se tenaient sur le boulevard du Temple. Ce débutant qui n'avait rien à dire au public, qui ne faisait que servir de comparse aux premiers rôles, qui n'avait pas de nom et qui paraissait bien n'avoir pas d'avenir, cet apprenti sentait-il ce qu'il avait en lui de force latente? Peut-être, oui; peut-être, non. Ce qu'il y a à dire c'est que le hasard qui nous mène tous en maître, prit tout-à-coup par la main ce très humble représentant de l'art dramatique, le dernier dans cette troupe pour le mener au premier rang.

Rien de plus simple que ce trait, mais il faut le conter tel qu'il s'est produit. C'était au petit théâtre en question, pendant qu'on étudiait une pièce nouvelle. L'auteur de l'ouvrage, vieux routier connaisseur émérite et bon *cochon truffier* (pardon du mot!), visait le jeune figurant depuis quelques minutes. Il fut frappé de l'air dont il portait la tête, de son geste et de sa manière de marcher et, après l'avoir fait parler, du son de sa voix. La répétition finie, il alla résolument à lui et, prenant le ton magistral d'un protecteur, il lui dit : — Mon garçon, vous "vous gaspillez. Certes, vous n'êtes pas fait pour moisir ici. — A quoi voyez-vous ça, monsieur? — A tout. — Mais monsieur... — Pas un mot de plus. Venez avec moi. — Mais, "monsieur, où me menez-vous?" Pour toute réponse, il le mena à la porte Saint-Martin, où il le fit engager, séance tenante.

Le théâtre de la Porte-Saint-Martin n'avait pas encore à cette époque—on était sous le règne de Louis XVIII—le renom qu'il s'est acquis depuis et que Lemaître a puissamment contribué à lui donner :

Le novice que venait d'y amener le vieil auteur devait y faire son apprentissage et s'y faire applaudir du premier coup. En



FREDERICK LEMAITRE, dans le rôle de Robert Macaire
d'après une gravure de *L'Art*.

peu de temps, il prit place parmi les bons acteurs. Un certain jour, la presse fut unanime à reconnaître en lui un maître et on aurait pu dire que son nom l'y avait prédestiné.

Ce soir-là, en effet, il avait produit la plus vive sensation. C'était à l'occasion d'une pièce sensationnelle, intitulée: *Trente ans ou la vie d'un Joueur*, par Victor Ducange. De tous les mélodrames qu'on a joué à Paris depuis cent ans, c'est incontestablement celui qui a obtenu le plus de succès. De la première scène jusqu'au dénouement, l'action de plus en plus poignante fait voir ou mène le jeu au dérèglement, au désordre, à la ruine, au déshonneur et à l'infamie. Pendant dix tableaux plus émouvant les uns que les autres, les spectateurs ne cessaient d'y avoir la chair de poule. Sans doute, ce résultat était amené par l'ouvrage en lui-même, mais, pour être juste, il fallait reconnaître que l'acteur était pour une grande part dans ce triomphe. Applaudi, rappelé, couvert de fleurs, complimenté par les compères, singulièrement encouragé par les journaux, Frédérick Lemaître était désormais hors de page. Sa réputation date de là.

Pendant trois cents soirs, il avait ému au plus haut point les spectateurs des deux sexes, fait verser des torrents de larmes et voilà que maintenant il va exciter dans le même public des tempêtes de rire. Il va créer *Robert Macaire*. Il faudrait un volume pour dire ce qu'était ce Robert Macaire, laissons l'auteur du croquis nous le peindre en quelques mots :

Figurez-vous, si vous pouvez, la création la plus hétéroclite, le type le plus bizarre, la tête la plus indescriptible qu'on puisse rêver. Quand il produisit sur le théâtre cette incroyable apparition, accompagnée de son second, de Bertrand, représenté par Serres, le Sancho Panza de cette espèce de Don Quichotte, Frédérick Lemaître s'avancait sur le devant de la scène, en haillons, le chapeau vieilli et défoncé, une énorme cravate rouge autour du cou, étant en tout l'image vivante du cynisme et de la révolte sociale, le grand acteur communiquait d'abord aux spectateurs le frisson de l'effroi et de la surprise, mais une minute ne s'était pas écoulée qu'on était à même de deviner en lui un personnage uniquement et souverainement satirique. Corporellement, le Robert Macaire était d'un aspect immonde; au fond de l'âme il



FREDERICK LEMAITRE dans le rôle de Robert Macaire,
d'après une gravure de L'Art.

était plus affreux encore. En lui, il y avait à embrasser toutes les coquinerie, toutes les bassesses, toutes les ruses aussi, toutes les vantardises de la civilisation moderne. menteur, blagueur, persifleur, paradoxal, il se moquait de tout et dans une forme de langage des plus colorée. Le plus étonnant, c'était sa figure si mobile. Habillé de guénilles, que le crochet du chiffonnier n'aurait pas voulu ramasser, il prenait, en parlant, des airs et l'attitude arrogante d'un grand seigneur. Or, ce contraste, habilement continué, du reste, tout le long du rôle, était d'un effet sans pareil. Ce type, si merveilleusement rendu par le grand comédien a été longtemps la coqueluche de Paris et de toute la France. Les plus dédaigneux n'ont pu s'empêcher de l'aller voir. Même les grandes dames des deux faubourgs ne se sont pas défendues d'y courir et un détail que je tiens de Frédéric Lemaître lui-même, c'est que Louis-Philippe lui a fait demander de venir le lui jouer, un soir, aux Tuileries, ce qu'il a bien voulu faire.

Tels sont les exploits de l'artiste, mais il en a vingt plus beaux encore à son actif.

Nous voilà au lendemain de la Révolution de Juillet.

Ce cycle de 1830, dont l'éclat rayonne encore sur les générations actuelles, aura été, en ce qui concerne l'art, d'une fécondité prodigieuse. On pourrait dire que ce spectacle tient de la féerie. Jamais, en aucun temps ni en aucun pays, une terre n'a vu naître un pareil nombre de beaux génies de toute sorte. Nous n'en exceptons ni la Renaissance italienne sous les Médicis, ni le siècle si justement vanté de Louis XIV. Mil huit cent trente a fait sortir de terre à foison de grands poètes, de grands historiens, de grands peintres, de grands sculpteurs, de grands tribuns. Mais, spécialement, il a donné l'éveil à un théâtre nouveau et d'une merveilleuse originalité. Cependant, au risque d'avoir l'air de me répéter, j'ai le devoir de dire ici que Frédéric Lemaître a été la personnalité la plus éclatante de cette manifestation. Bien certainement Bocage, le Bâtard d'*Antony* et le Buridan de *la Tour de Nesle*, a été, lui aussi, un artiste d'élite. Même chose pour Ligier, pour Joanny, pour Mélingue et pour cinq ou six autres, mais l'ancien figurant du petit théâtre les a tous dominés, et, étant le plus savant dans l'art de va-

rier l'action et les caractères, il est demeuré incomparable. Aucun autre ne pourrait soutenir le parallèle avec lui.

Il faut pourtant insister sur ce qu'il a été en 1830 et jusqu'en 1840, c'est-à-dire dans les jours où évoluait le Romantisme. Jeune, beau, ardent, convaincu, vibrant, se mariant avec ferveur à la pensée du poète qu'il avait à exprimer, il lui suffisait de se montrer, de faire un geste, de prononcer un mot pour communiquer à trois mille personnes assemblées la flamme dont son âme était consumée. Du premier coup, les effluves de son génie gagnaient la foule et la subjuguait. Que de fois on a vu une salle entière, celle de la Porte-Saint-Martin plus particulièrement se lever d'enthousiasme et éclater en applaudissements frénétiques! Avant lui, sans doute, Talma avait traversé une vie de triomphes. L'illustre targédien, le traducteur des œuvres de Marie-Joseph Chénier, avait charmé les terribles tribuns de 93, les clubs, les rois, les empereurs, les revenants de l'immigration, et c'était évidemment une belle carrière que la sienne, mais Frédérick Lemaître aussi tenait tête aux orages; faisant accepter, malgré les tumultes du parterre et les objurgations de la presse une littérature nouvelle et des hardiesses, des témérités d'où sortaient des luttes violentes entre écoles diverses, et, à la fin, l'originalité de son talent et sa fière prestance faisaient tout accepter.

J'ai dit plus haut que 1830 a été une ère du plus grand éclat pour les poètes d'alors, Frédérick Lemaître a grandement coopéré à l'accroissement de la gloire de ces inspirés. En particulier, il aura été un auxiliaire du plus haut prix pour Victor Hugo. Quand on mit *Lucrece Borgia* à la scène, en 1833, il était chargé du principal rôle du côté des hommes, celui de Gennaro, et il avait à donner la réplique à Mlle Georges, encore en possession de son opulente et historique beauté. Oui, il l'aidait puissamment à faire le succès de cet ouvrage, si curieux à tous égards. A quelques années de là, le même auteur produisait *Ruy Blas* et, pour le coup, de cet ancien valet, devenu l'amant de la reine d'Espagne et son premier ministre, il faisait une merveille. Grâce à lui, ce drame a été celles des conceptions du grand poète qui a été joué le plus souvent et toujours au bruit d'un tonnerre de bravos. Il aura prêté un semblable concours

à Alexandre Dumas. On n'a pas encore oublié *Richard d'Ar-
lington* où se meut dans toute sa fougue presque sauvage l'am-
bition des politiques. L'acteur avait enfiévré ce rôle de tous les
feux de sa passion. Impossible d'assister à ce spectacle sans
rentrer chez soi avec tous les frémissements qu'on doit ressentir
dans la vie publique, à travers les agitations de la tribune et les
assauts du journalisme. Mais le même Alexandre Dumas appré-
ciait trop le mérite de son interprète pour ne pas s'étudier à le
faire servir dans d'autres circonstances. Un jour, sur la fin de
1835, il écrivit pour lui une série de scènes émouvantes sur la vie
tour à tour tourmentée et brillante de Kean, le plus grand ac-
teur, après Garrick, qu'il y ait eu chez nos voisins d'outre-mer.
Ce thème avait été choisi, disait-on, parce que certains épisodes
de l'existence de Frédérick Lemaître pouvaient cadrer avec ceux
du célèbre comédien anglais. De là *Kean ou désordre et Génie*,
un beau drame donné au théâtre des Variétés. Il va sans dire
que le Kean français y fut fort applaudi comme de coutume.

Quel est le génie qui n'a pas eu son jour de défaillance ? Frédérick Lemaître eut
le sien et cette faute faillit mettre fin à ses succès, avant que l'âge ne lui en ait fait
une nécessité. Sans hésiter et avec la même sincérité qu'il a dit les triomphes de
son héros M. Audebrand raconte sa défaillance :

Il est des cas où l'artiste dramatique, s'il sait bien son métier,
doit se changer en peintre de portraits ; c'est même une particu-
larité qui plaît toujours au public. Ce grand Talma, dont nous
venons de rappeler le nom, excellait dans cet art. En 1792, il
reproduisait les traits de Charles IX ; sous la Restauration,
quand on joua le *Sylla* de M. de Jouy, il avait trouvé le moyen
de ressembler à Napoléon. Frédérick Lemaître, aussi, était
doué de ce don de changer de visage suivant le rôle qu'il avait à
jouer. Vers 1840, ne se bornant pas à être le premier des romani-
ciers, M. de Balzac eut l'ambition d'aborder le théâtre et ce fut
alors qu'il composa *Vautrin* pour la Porte-Saint-Martin. On
sait quel horrible personnage réside sous ce nom. Vautrin dit
Trompe-la-Mort, dit Carlos Herreros, figure dans plusieurs ré-
cits du grand conteur, mais surtout dans ce chef-d'œuvre inti-
tulé le *Père Goriot*, où se développent les instincts de l'ancien
forçat. C'est très intéressant à la lecture : ça séduit moins sur



FREDERICK LEMAITRE dans le rôle de Robert Macaire d'après une gravure de *L'Art*.

la scène. Le soir de la première représentation, le Tout-Paris littéraire et mondain était là, Frédérick Lemaître s'avanca sous la forme du galérien. Hélas ! pour mieux exciter la curiosité, il s'était fait la tête de Louis-Philippe. Le roi des Français en galérien ! Il y eut un soudain mouvement de stupeur. Evidemment cette audace était d'une suprême indécence. On ne siffla pas encore. Ce fut pis : la salle eut froid dans le dos et, d'ailleurs, le drame étant fort mal charpenté et trop plein des choses du baigne, le dernier acte fut criblé de sifflets. *Vautrin* fut enterré, le soir même, et ne reparut plus sur l'affiche. L'odieux de ce scandale se répartit sur trois complices, M. de Balzac, l'auteur ; Frédérick Lemaître, l'acteur, et Haal, le directeur du théâtre. Au reste, cette chute fut un désastre pour tous les trois.

Par bonheur, le grand artiste, si habile dans l'art de se transformer, était homme de ressource. Il ne tarda pas à prendre sa revanche. Il sut donc rentrer en grâce avec le public, notamment dans *Don César de Bazan* et dans la *Dame de Saint-Tropez* et vingt autres qui ont fait époque.

Si nous avons à faire le compte de toutes les victoires théâtrales que le grand artiste a remportées, ce serait à allonger notre étude du double de son étendue, mais il faut savoir se borner. Je ne veux cependant pas mettre le point final à cette esquisse sans noter une des particularités marquante de cette vie de labeur et de gloire. J'ai donc à m'arrêter ici, à un grand drame populaire, représenté trois cents fois, *le Chiffonnier de Paris*, de Félix Pyat. Il y représentait le Père Jean, et il y était constamment en scène. Un détail à ne pas omettre. Pour bien reproduire son personnage, pour se montrer au public en véritable chevalier du crochet, Frédérick Lemaître, un mois avant la première représentation, s'était faufilé dans les méandres du faubourg Saint-Marceau en costume d'homme du peuple et là, se mêlant aux habitués de la profession qui vit des recherches nocturnes, la hotte sur le dos et la lanterne traditionnelle à la main, il avait pris des leçons de Liard, le doyen des chiffonniers de l'endroit, et c'était pourquoi il avait joué ce rôle avec tant de sincérité.

Qu'on me permette d'insister sur la précieuse faculté que pos-



FREDERICK LEMAITRE dans le rôle du père Gachette, d'après une gravure de *L'Art*.

sédait le grand acteur de varier ses types et de les montrer tous également séduisants. On a vu comment il produisait autant d'effet sous les dentelles de *Ruy Blas* que sous les guénilles de *Robert Macaire*. Mais il y a pourtant à remarquer que les figures populaires étaient celles qui s'adaptaient le mieux à la nature de son prestigieux talent. Je veux dire comment il faisait frissonner toute la salle de la Porte-Saint-Martin quand il paraissait avec la hotte du père Jean, du *Chiffonnier de Paris*. Il en a été de même quand il a joué le père Gachette, un personnage du même genre, très fidèlement retracé par le dessin de Félix Buhot.

Frédéric Lemaître, vieilli, n'a consenti à désertier la scène que lorsque ses forces corporelles l'ont forcé à la retraite. La dernière fois qu'il m'a été donné de le voir et de l'applaudir, c'était, il y a trente-quatre ans, pendant le lamentable hiver de l'Année Terrible. Pour nous faire oublier les tristesses du siège et aussi pour nous insuffler un peu d'espoir dans la résistance, le gouvernement de la Défense avait organisé une représentation extraordinaire, en plein jour, à l'Opéra. Acteurs et actrices, l'élite des théâtres parisiens, y prêtait son concours. Domptant les débilités du grand âge, Frédéric Lemaître demanda à en être, et, en habit de ville, très simplement, au milieu d'une foule qui avait déjà le cœur serré par le spectacle de l'invasion, il récita deux des pièces des *Châtiments*, celles relatives à l'enfant de sept ans, tué par une balle, le 2 décembre, et la superbe imprécation des *Abeilles*, deux chefs-d'œuvre. Les mots me manqueraient, si je voulais exprimer l'effet qu'il a produit.

Il me reste à dire que le plus grand comédien de notre époque est mort il y a une vingtaine d'années, et qu'il est mort fort regretté et pauvre. Il dort au cimetière de Montmartre.



Molière et Pascal

DIALOGUE. (1)

La scène se passe dans le jardin de l'Hôtel Longueville, quelques jours après la représentation des *Précieuses ridicules* (1659).

PASCAL. — Que ces ombrages sont favorables au recueillement ! (Apercevant Molière, qu'il ne connaît pas). Excusez, monsieur, si, comme vous, je viens leur demander quelques instants de paix et de repos.

MOLIERE. — Du repos ! Je vous souhaite, Monsieur, de mieux réussir que moi à le trouver.

PASCAL. — Vous souffrez. Mais ce soulagement que la solitude est impuissante à vous procurer, peut-être un entretien amical vous le procurerait-il... Si je ne suis pas indiscret...

MOLIERE. — Savez-vous, Monsieur, que vous vous adressez à un comédien. Ne redoutez-vous pas d'être contaminé par ma seule présence ?

PASCAL. — Un comédien porte un cœur humain, comme tout autre mortel ! Il est composé, lui aussi, de nerfs et de sensibilité. Parlez, ma sympathie vous est acquise.

(1) Ce dialogue m'a été suggéré par une page de Ste-Beuve (Port. Royal, t. III, p. 277, 278). Sous cette forme dialoguée j'ai tâché de mettre en relief les idées et le caractère des deux écrivains tels que nous les révèlent leur vie et leurs ouvrages : mélancolie profonde chez l'un ; exaltation et angoisse intellectuelle chez l'autre. On reconnaîtra du reste nombre d'expressions tirées des "Pensées" de Pascal et des pièces de Molière.

MOLIERE. — Oh ! Monsieur, ma souffrance est bien vulgaire, et vous en avez assurément connu de plus nobles et de plus mâles. J'en rougis. Mais qu'y faire ? La morsure est au cœur profonde, incurable.

PASCAL. — Un chrétien ne doit jamais parler de plaie incurable.

MOLIERE. — Incurable, oh ! non certes, elle ne devrait pas l'être. Un peu de volonté suffirait même à m'en débarrasser. Mais la morsure est si étrange ! On la veut, on la cherche, et quand on en sent la dent empoisonnée, on la choie encore, on redoute d'en guérir. C'est un dard tout de velours, qui vous a percé. Combien sa pointe cependant est acérée ! qu'elle est torturante ! Mais aussi de quel souverain capricieux sommes-nous les jouets ? A quel étrange supplice il nous a condamnés ? Ah ! la torture de Tantale n'est pas une fable, ce n'est pas aux enfers qu'elle existe. C'est bien sur la terre et pour quelle masse de mes semblables qui, comme moi, tendent leur lèvre vers je ne sais quelle coupe ensorcelante pour l'en retirer plus brûlante et plus desséchée ?... Oui, n'est-ce pas un tourment de Tantale que de poursuivre l'amour et ne l'atteindre jamais ?

PASCAL. — Vous avez raison, Monsieur, votre souffrance est vulgaire ; elle fait partie de la commune folie, dont, à un moment donné, nous sommes tous plus ou moins atteints. Durant huit longues années, moi aussi j'ai poursuivi le fantôme du bonheur, Dieu sait au milieu de quels étourdissements ; moi aussi, je me suis grisé de mon rêve ; je courais après lui à grandes guides, lorsque tout-à-coup mes coursiers s'abattirent et me laissèrent plein d'épouvante au bord d'un gouffre béant ! (2) Je compris alors quel insensé j'étais. En pleine folie, en pleine ivresse d'un vin fumeux, en pleine recherche du passager et du périssable, en plein oubli de mon salut et de mes intérêts éternels j'allais être pris, brisé et jeté de l'autre côté devant le tribunal du juge Suprême. Heureusement cette perspective horrible me réveilla. O fous que nous sommes ! fous de nous exposer

(2) Allusion à l'accident du pont de Neuilly (novembre 1654).

à une déception sans fin pour un moment de chatouillante illusion! O déraisonnables que nous sommes de nous croire mal partagés, parce que nous ne pouvons étreindre dans nos doigts cette bulle de savon qui doit crever à peine possédée!

MOLIERE. — Ah! Monsieur, si telle est la réalité dans votre monde que doit-elle être dans le mien. Oui, certes, j'ai été naïf, j'ai été insensé, et je n'ai que ce que je mérite. De quoi me suis-je mêlé, moi, rebut des honnêtes gens, relégué au ban de la société, pauvre banni, de quoi me suis-je mêlé en voulant être heureux, en cherchant dans un autre cœur le repos du mien! Moi acteur vagabond, qui ai promené sur tous les théâtres de Paris et de la Province la grande Illusion humaine! Moi qui ai si souvent bafoué l'Amour, comme le suprême mensonge! moi qui l'ai fait passer par ma verve moqueuse, comme par le fil d'une épée; moi qui ai tant de fois fait grimacer les barbons dupés par les Agnès, je n'ai pas compris que mon sort ne pouvait être différent de celui de mes personnages; qu'à moins de me résigner à vivre sans aimer, je ne serai jamais qu'une lamentable dupe! (1) Aujourd'hui l'expérience me l'apprend cruellement. Mais aussi pourquoi au dedans de nous ces battements impétueux, cette poussée après l'universel mensonge; et au dehors pourquoi ces êtres, qui vous sont une tentation vivante, qui vous attirent comme le Cytise attire la brebis... Pourquoi cette contradiction entre l'élan et le but? Pourquoi le ressort se détend-il fatalement et vous lance-t-il vers une simple apparence, et un simple mirage? Horreur! Maudit soit le jour où je suis né! Maudit le jour où le premier aiguillon de l'amour s'est planté dans mon cœur! Maudites les lèvres qui me sourirent les premières! Maudite la femme qui me fit croire un instant que la fidélité et le bonheur pouvaient se trouver dans ma condition!

PASCAL — Ah! vous vous révoltez sous le dard de la trahison! La plaie toute fraîche se ravive et saigne. Votre douleur est d'autant plus intense qu'elle est plus inexplicable. Vous ne

(1) A 40 ans Molière s'était marié à une de ses actrices, Armande Béjarts, âgée de 19 ans. Coquette et égoïste, dépourvue de sens moral, elle fit le désespoir de son mari.

comprenez pas “ *ce je ne sais quoi*”, qui vous fait tant de mal. Après tout, qu’est-ce qu’un regard de plus ou de moins ? Qu’est-ce qu’un cœur froid et volage, pour qu’en vous abandonnant il vous laisse ce trait torturant au plus intime de votre être ? Ah ! Monsieur, voilà qui fait connaître à plein la vanité des hommes. C’est pour ce je ne sais quoi, pour ce si peu de chose qu’on ne peut reconnaître, que l’on remue toute la terre, les princes, les armées, le monde entier. Le nez de Cléopâtre : s’il eut été plus court, toute la face de la terre aurait changé. Avouez-le pourtant ! S’il fut jamais puissance trompeuse, c’est celle-là.

MOLIERE. — Je l’avoue sans peine. Et je comprends que le vrai sage, ce n’est pas César, ce n’est pas Antoine, qu’ensorcèle une femme ; ce n’est pas Lucrèce, que torturent l’énigme du monde, le problème du mal et de l’amour. Le vrai sage, c’est Montaigne, qui coule légèrement sur toute chose, qui ne veut rien approfondir, pas même la volupté, parce qu’il sait qu’au fond on ne rencontre que la douleur. Ah ! que ne me suis-je laissé conduire par ce sage docteur ? Que ne me suis-je contenté de ma libre vie à l’air des grands chemins, de mon rayon de soleil, de ma chanson de chaque jour et de mon grain de froment pour m’empêcher de mourir de faim.

PASCAL. — L’épicurien Montaigne vous plaît. J’en conviens, du *misérable animal* qui est l’homme il a voulu faire un *animal heureux* ; mais êtes vous à même d’employer son secret ? Pouvez-vous, comme lui, vous retirer dans cette arrière boutique où l’on n’est qu’à soi, où l’on discourt et rit “comme sans femme, sans enfants et sans biens, sans train et sans valets ; afin que, quand l’occasion adviendra de leur perte, il ne vous soit pas nouveau de vous en passer ?” Or cette solitude riante et comode vous est-elle possible ? Vous est-il loisible, comme à lui, de couler légèrement sur toute chose, d’effleurer seulement la vie, de ne boire la coupe qu’à la surface ? Non. Vous avez reçu, je le vois, une nature pleine de passions et de désirs, une nature riche, puissante, avide qu’une simple gorgée ne peut désaltérer. Vibrantes sont vos fibres. Profonde et jaillissante la source. Vous avez un vaste besoin d’aimer. Vous êtes de ces natures qui s’attachent ou meurent. Mais quoi ! n’est-il à aimer qu’objet

perfade, qu'objet terrestre et passager. Vous mourez d'avoir trop aimé le créé, aimez le créateur, aimez Dieu, vous vivrez. (1)

MOLIERE. — Aimez Dieu ! Mais, ami, avez-vous oublié à qui vous parlez. Savez-vous que Dieu me bannit de sa présence ; savez-vous que les traces de mes pas souilleraient les dalles d'une église ; savez-vous que mes lèvres sont trop impures, pour qu'un mot de prière soit par elles murmuré ; savez-vous que je suis un maudit, un ex-communié ?

MOLIERE. — Dieu au fond du cœur entend le repentir muet. Du reste il ne tient qu'à vous de secouer la malédiction en changeant d'état.

MOLIERE. — Impossible ! à d'autres le royaume du ciel, puisqu'on m'en ferme les portes. Hélas ! Je n'en suis pas pour cela mieux partagé dans le royaume de ce monde, qui est pour moi un enfer anticipé. Un de ces beaux soirs, je m'attends que Satan vienne m'inviter à souper chez lui, comme il invita jadis le légendaire don Juan.

PASCAL. — Arrière ces pensées lugubres ! Toutefois, il faut en convenir, monsieur, si vous bornez vos vœux à la terre, pitoyable est votre sort. Autant vaudrait voyager en plein désert, mourant de soif, aveuglé par des nuages de poussière, glissant sur des dunes de sable ou se heurtant à des rocs. — C'est une si triste égeance que la race humaine !

MOLIERE. — Ah ! Monsieur, vous ne m'apprendrez rien sur elle. Je l'ai connue à Paris, à Lyon, à Bordeaux, à Montpellier, à Narbonne, à Béziers, à Rouen, partout la même ! partout le même égoïsme féroce, ne songeant qu'à tirer d'un pauvre être

(2) Ce langage dans la bouche de Pascal ne saurait nous surprendre. Après l'accident de Neuilly, et sous l'influence de Jacqueline sa sœur, Pascal avait rompu entièrement avec le siècle. Ce qui détermina cette rupture ce ne fut pas seulement une terreur un peu superstitieuse, comme l'a affirmé Voltaire, ce fut avant tout l'irrésistible mouvement de son cœur, "l'obsession du grand problème de la vie future, l'impossibilité de s'en divertir par les objets ordinaires de l'activité ou de la frivolité humaine, l'irrémissible dégoût de tout ce qui n'était pas Dieu." (*Prévost-Paradol, les Moralistes français*, p. 88). Malheureusement Pascal converti tomba entre les mains du Jansénisme qui en fit un calomniateur de génie dans les *Provinciales* et un détracteur outré de la nature humaine dans les *Pensées*. Ici je ne fais ressortir du grand écrivain que l'âme altérée de Dieu, et l'implacable censeur de notre pauvre raison.

humain ce qu'il peut donner de jouissances, puis à le rejeter du pied, comme une vile guenille.

Je suis cette guénille humaine qu'on a tordue, dont on a exprimé tout ce qu'elle pouvait donner d'amusement, et qu'on laisse pourrir dans un coin.

PASCAL. — Vive Dieu ! non, Monsieur, la guenille n'est pas en décomposition. Si vos semblables en ont exprimé tout ce qu'elle pouvait leur procurer de divertissement, ils y ont laissé ce qu'elle avait de mieux, cette noble indignation, cet éclair d'esprit qui transperce l'écorce des âmes, va démêler l'*embrouillement infini* des cœurs, et mettre à nu les ressorts les plus subtiles de leurs actions. Non, à vous entendre, on peut le prédire sans hésitation, vous n'avez pas donné votre mesure, vous n'avez pas fourni la noble carrière à laquelle Dieu vous destine.

MOLIERE. — Noble, non ; je ne m'en sens pas la force. Si seulement je pouvais ramener parmi nous le règne du bon sens, le règne de ce sens qu'on appelle commun, et que, pour ma part, je n'ai jamais rencontré que comme une exception. Voyez ! dans les lettres elles-mêmes, qui ont cependant passé de tout temps pour faire la consolation, pour être le refuge de tous les dégoûtés de la politique et autres intrigues humaines, quelle corruption s'est introduite ? Cicéron pourrait-il répéter aujourd'hui qu'elles sont les délassements de tous les instants, de tous les âges, de tous les lieux, qu'elles nourrissent la jeunesse, charment la vieillesse, font l'ornement de la prospérité, fournissent dans l'adversité un asile et une consolation, nous récréent dans nos foyers, veillent avec nous, nous suivent en voyage et à la campagne.

PASCAL. — Du moins ne pouvez-vous vous plaindre de la stérilité des lettres dans l'art dramatique, dont vous êtes un interprète. Le théâtre d'aucun temps et d'aucun pays retentit-il jamais d'accents aussi fiers que ceux du *Cid*, d'*Auguste*, d'*Horace*, de *Polyeucte* et de *Pompée* ?

MOLIERE. — Il est vrai ; et c'est avec une admiration pleine de respect qu'à mon passage à Rouen j'ai été saluer notre grand Corneille. Mais Corneille vit là-bas pauvre et découragé, et ici, en plein Paris, qui règne ? Qui tient l'hégémonie dans la République des Lettres ? Des sots et des sottises : un chape-

lain, un Ménage, un Cotin, une Scudery et autres pecques au jargon inintelligible, qui ont fait école jusqu'en province, où j'en ai rencontré d'ineffablement ridicules.

PASCAL. — Moins ridicules sans doute que nos Précieuses de la Capitale. Mais celles-ci vont baisser le ton, j'espère, après la représentation qui vient d'avoir lieu à l'Hôtel de Bourgogne et où le public a ri si franchement aux dépens de leurs manières et de leur langage affectés ! Ce sont elles qui ont été étrillées bien plus sérieusement que les valets Mascarille et Jodelet. Elles ne se relèveront pas de ce coup.

MOLIERE. — Très honoré, Monsieur, de l'approbation que vous voulez bien donner à mon modeste essai.

PASCAL. — Quoi, Monsieur, c'est vous l'auteur de ce petit chef-d'œuvre !

MOLIERE. — Chef-d'œuvre est par trop bienveillant. Si par la bouche du malheureux Gorgibus j'ai seulement réussi à envoyer à tous les diables les Magdelon et les Cathos "avec leurs sottises billevesées, romans, vers, chansons, sonnets et sornettes", je me trouve bien payé de mes efforts.

PASCAL. — Vous avez eu un succès autrement considérable, croyez-moi. En dépit du grossissement, vous avez inauguré la haute comédie, la comédie d'observation et de caractère. Ah ! Monsieur, laissez-moi vous donner mieux que de banales félicitations : laissez-moi vous encourager à poursuivre en un si beau chemin. Dieu vous a admirablement doué pour lire dans l'âme de ce monstre incompréhensible, qui s'appelle l'homme ; pour mettre en relief ses ridicules et ses vanités. Poussez, poussez, monsieur ; la préciosité n'est qu'un travers passager ; il en est tant d'autres, qui sont durables. . . Etudiez, analysez l'homme, cet être subtil qui s'enveloppe de vertus d'emprunt qui se fait un *moi* chimérique, avec des qualités imaginaires, et se cache lui-même des défauts, qui le font la fable de toute une ville. Dénoncez cette manœuvre déloyale, découragez la fourberie ; montrez à cet homme qu'il n'est qu'un prodige de déguisement, de mensonge, d'hypocrisie et en soi-même, et à l'égard des autres ; pénétrez jusqu'à cette racine de déraison et d'injustice, qui fait de la vie une illusion perpétuelle, où le peu d'union qu'on y trouve est fondée sur la tromperie mutuelle, parceque

chacun ne veut entendre que flatteries et fausses louanges. Montrez ce qu'il y a de plaisant dans cette raison, qu'un vent manie en tout sens, qui se laisse influencer, par le ton de voix, par un geste hardi, par les attitudes des charlatans, dont la société est pleine; qui se laisse duper par les robes rouges, l'hermine dont s'emmaillotent les magistrats en chats fourrés, par les bonnets et mules des médecins, par les trognes armées, les trompettes, les tambours qui environnent les rois. Dévisagez hardiment les plus graves personnages, et vous verrez à quoi tient leur austère apparence. Observez, par exemple, " ce magistrat, qui semble se gouverner par une raison pure et sublime, qui semble juger des choses dans leur nature, sans s'arrêter à ces vaines circonstances, qui ne blessent que l'imagination des faibles. Voyez-le entrer dans un sermon, ou il apporte un zèle tout dévot, renforçant l'égalité, la solidité de la raison par l'ardeur de sa charité. Le voilà prêt à l'ouïr avec un respect exemplaire. Que le prédicateur vienne à paraître, que la nature lui ait donné une voix enrouée et un tour de visage bizarre, que son barbier l'ait mal rasé, si le hasard l'a encore barbouillé de surcroît, quelque grande vérité qu'il annonce, je parie la gravité de notre sénateur." — Mais surtout, monsieur, démasquez sans pitié la nature de ce *moi*, qui consiste à n'aimer que soi, à ne considérer que soi, lequel produit la plus criminelle passion, qui se puisse imaginer, la haine mortelle de la vérité. Oui, l'amour propre voudrait détruire, anéantir la vérité, comme on brise un miroir, qui vous montre la difformité de votre visage. Car dans ce miroir il se voit petit, alors qu'il veut être grand; misérable, alors qu'il veut être heureux; plein d'imperfection, alors qu'il veut être parfait; digne de l'aversion et du mépris des hommes, alors qu'il veut être l'objet de leur estime et de leur amour. Dévoilez cette folle et injuste recherche de l'estime des autres, qui fait qu'on est prêt à perdre la vie, pourvu qu'on en parle; qu'on est prêt à être poltron, pourvu qu'on passe pour vaillant, qui fait qu'on ne veut savoir que pour être l'objet de la rumeur publique. Mettez en pièces, sans pitié, cet être faux et imaginaire, ce spectre qu'en vrais hallucinés par l'amour-propre, les hommes se forgent d'eux mêmes. Prenez à la gorge cet incorrigible trompeur de lui-même, projetez sur son intérieur des rayons si

intenses qu'il soit forcé de se reconnaître pour ce qu'il est, vil, égoïste, flatteur, hypocrite, superbe et vaniteux. Malgré son instinct, qui l'élève à faux, déprimez-le, abaissez-le, écrasez-le sous son monceau de misères; enlevez ses plumes d'emprunt à ce faux aigle, crevez la baudruche de ce faux géant, et prouvez-lui sa difformité de pygmée. En un mot arrachez-lui l'aveu de sa petitesse et de sa méchanceté, comme on oblige un voleur à rendre gorge.

MOLIERE. — Pour un tel œuvre, monsieur, il me faudrait votre éloquence brûlante. C'est à vous sans doute que revient le rôle d'abaisser ainsi à sa juste mesure la raison de ce superbe et vaniteux ver de terre, de montrer l'ignorance de ce cloaque d'incertitude et d'erreur. Pourtant, monsieur, je l'avoue, vous m'avez ouvert un horizon nouveau. Oui, pendant que vous me parliez si superbement j'ai rêvé moi aussi de m'attaquer désormais à ces vices profonds, qui ont leur racine dans l'amour-propre, qui font de chaque individu un être factice, et de la société entière un vaste truquage. J'ai rêvé de dénoncer cette hypocrisie, qui fait passer pour saints des goinfres, des voleurs, des luxurieux, des ingrâts. J'ai rêvé de transpercer de la lumière des chandelles et de la rampe ces grands Seigneurs méchants, libertins, impies qui, parcequ'ils sont sortis d'un sang moins commun, se croient le droit de vivre en infâmes. Si mon rêve se réalise, ils passeront sous la lumière vengeresse, eux aussi, ces aventuriers, ces nobles gueux qui abusent de la crédulité des parvenus pour leur escroquer de l'argent et redorer leur blason. On verra à plein les fourbes. En place des valets et des bouffons de comédie je mettrai ces plaisants nouveaux, ces composés de vanité et de sottise, qu'on appelle *Marquis*, un des plus beaux produits de l'amour propre. Je les peindrai aussi profonds dans leur ignorance que superbes dans leur aplomb. Ah ! l'être imaginaire qu'il se forgent, sera facile à saisir, fat d'importance qui à l'ongle long au petit doigt, perruque blonde, grands canons, amas de rubans, vaste rhingrave, voix de fausset. . . . Et tous ces docteurs donc, ces dictissimes sots en droit comme en médecine, tous ces pédants et ces pédantes qui, comme vous le disiez, ne veulent savoir que pour qu'on en parle, ces nombreux fats qui font étalage de grec et de noms en us. . . Ah ! je les ai déjà

esquissés dans un premier croquis... Mais, comme je vais appuyer. Comme mon pinceau va agrandir la toile et grossir les traits! Oui, puisque la vie et la société ne sont qu'une vaste comédie, je transporterai sur les planches tous ces faux bons hommes, je les ferai grimacer dans leurs masques ces marquis, comtes, gentilshommes, bourgeois, médecins, docteurs!... On verra comment dansent tous ces pantins au gré de celui qui tient la ficelle; on verra combien il est facile d'illusionner un bourgeois qui a la manie d'imiter les grands, comment en plein Paris on peut le faire passer pour un Seigneur de Turquie; comment une marâtre peut duper cet autre à force de le droguer; comment les médecins saignent et tuent dans les règles. Aristote, Galien, Esculape, formules cabalistiques et formules scolastiques, tout passera dans un immense courant de rire, qui voilera l'intensité du sarcasme et de la raillerie. Oui, vous l'avez dit, Monsieur, l'Imagination, cette maîtresse d'erreur et de fausseté, dirige le monde; c'est elle, qui en impose par ses vains instruments, oripeaux de la grandeur et des différentes professions! Eh bien! ma comédie en imposera en sens opposé. Je ferai défiler sur les tréteaux gens de toute classe et de toute condition; je ferai rire des bonnets carrés et des bonnets pointus, des robes amples, des canons, des rhingraves. Puisque l'existence est si profondément triste, puisque la société est un gigantesque organisme pour voiler le vrai et opprimer la justice, alors, pour ne pas sangloter, rions! Etouffons les sanglots qui nous montent à la gorge sous l'épanouissement d'un rire large et ample. Jouissons à voir trébucher sur la scène, faux sens commun, fausse science, fausse grandeur, fausse richesse, fausse vertu. Jouissons à dévoiler dans leur hideuse nudité les plaies rongeantes de ces grands que l'imagination seule respecte et honore. L'homme est un si méchant animal! Est-il plaisir plus grand que de le railler, que de le fustiger? Ah! vous allez danser sur mon théâtre, vous, les prétendus honnêtes gens, qui n'êtes, après tout, que des êtres fictifs fabriqués par l'amour-propre. Ah! Ma vengeance contre la société, je la tiens enfin. Oh! comme nous nous entendons, Monsieur!

PASCAL. — Non, Monsieur, nous ne nous entendons pas. Sans doute l'homme est un méchant, un misérable animal, mais il n'a

pas été créé ainsi ; mais il n'a pas été définitivement abandonné à sa perversité et corruption ; mais une grande espérance a traversé la terre ; mais un remède infaillible a été apporté ; et si, comme vous, je veux abaisser l'homme ; si je veux lui dévoiler à quel point il est blessé, impuissant, misérable, c'est pour que, connaissant toute l'étendue de sa maladie, il se jette éperdument vers le remède ; c'est pour que, sachant l'impossibilité où il est de connaître rien d'absolument sûr au milieu des oscillations de sa raison entre l'infini de l'être et l'infini du néant, entre les illusions de son imagination et celles de ses sens, il tombe consterné aux pieds de Dieu son Père et son Créateur, et lui demande lumière et force ; c'est pour que s'avouant faussé dans tout son être par l'amour-propre, il s'humilie et attende le redressement du feu de la charité. C'est dans le mystère de Jésus qu'il retrouvera le vrai. Si parfois l'indifférence des hommes à l'égard de leur mal et du remède m'épouvante, comme m'épouvanterait l'insouciance d'un condamné à mort, qui n'ayant qu'une heure pour faire rapporter l'arrêt, s'amuserait à jouer au piquet ; cependant, plus encore que l'épouvante, plus que la colère, c'est la pitié, qui me monte au cœur... Oh ! profonde est ma pitié pour cette multitude d'insensés qui chaque jour, voient plus de 50,000 de leurs compagnons d'exil égorgés, qui savent que leur tour n'est pas éloigné, et qui, pour vivre tranquillement, ont pris le parti de ne pas penser à leur inévitable sort ! Etes-vous chrétien encore, Monsieur ?

MOLIERE. — Hélas ! Comme peut l'être un vagabond, un histrion et un chef-d'histrions. Vous venez de parler du mystère de Jésus. Rien qu'à sentir comme ce mot m'a remué, je crois que moi aussi je serais fait pour le comprendre. Malgré le cri de haine, qui m'a échappé, j'ai, au fond de l'âme, un trésor inépuisable de tendresse, de pitié, de compassion... Oui, je l'aime, malgré tout, cette pauvre humanité, dont je contemple surtout les haillons. Le croiriez-vous, Monsieur, j'aime mes acteurs, comme des enfants ; afin de les nourrir, je travaille jour et nuit, et pour eux je sens que je m'épuiserai. Ce n'est pas cependant que les misères manquent parmi eux. Là, j'ai voulu chercher amour fidèle et pur ; j'ai été trompé, ignoblement trompé ; mais, comme j'en souffre ! Non, je ne puis en douter, j'ai le

cœur bon. Aimer d'un amour immortel; aimer dans l'espérance d'une vie meilleure, oh ! cela me reconforterait, cela me prolongerait des jours, qui s'en vont; cela ramènerait la gaiété sur mon visage. Mais à quoi bon rêver de l'impossible? Telle n'est pas ma destinée. Je suis voué à la nature et à ses maigres joies, ou plutôt à ses incessantes déceptions.

PASCAL. — Non, non, Monsieur, vous n'êtes point voué à la nature; vous en connaissez trop bien les misères; et vous éprouvez trop bien son impuissance à vous satisfaire. Non, vous n'êtes point fait pour cette fange, et pour ces bas-fonds; vous êtes fait pour les libres sommets et leur atmosphère dilatante. Sortez de la condition misérable où une illusion de jeunesse vous a jeté. Je m'en aperçois, Dieu vous a sacré du sceau du génie; vous parlerez, vous écrirez, vous prendrez part pour Dieu contre cette nature perverse, dont vous vous dites à tort l'esclave définitif. Tenez ! Vous exécuterez peut-être ce que j'ai dessein de faire; mais ce que je sens bien que je ne ferai jamais; car la maladie m'étreint, me tue. . .

MOLIERE. — Hélas ! c'est un malade qui confie sa tâche à un autre malade. Si le corps dépérit chez vous à force d'être maltraité par la pénitence; chez moi c'est l'âme qui, à force d'être délaissée et de souffrir du vide, finit par user le corps. Je vous félicite, Monsieur, de ne pas connaître la tristesse intense, qui naît d'une déception perpétuelle. Le théâtre et l'amour ont été mes deux passions. Je doute qu'il en existe de plus usantes et de plus torturantes, parcequ'il n'en existe pas de plus trompantes.

PASCAL. — Votre état d'âme est des plus favorables à l'œuvre projeté. L'expérience vous a appris ce que donne la nature. Ce vide, cet ennui, cette mélancolie peuvent et doivent vous jeter vers le Bien Suprême, seul capable de combler la capacité de votre cœur. Vous êtes fait pour la générosité. Ne vous plaignez pas de vos souffrances physiques. La maladie elle-même, qui est l'état naturel du chrétien, vous aidera à dominer les viles passions en en atténuant les révoltes.

MOLIERE. — Hélas ! trop tard ! Le pli est pris; l'habitude, plus forte encore que la passion en sa chaleur naissante, nous courbe fatalement vers la terre et la fange où du reste nous

avons cessé de trouver du plaisir. Et puis ai-je seulement la foi ? Quinze ans de vie vagabonde ne passent pas impunément sur une âme d'excommunié. Ma troupe ne peut se passer de moi, et je ne puis me passer d'elle; je ne puis me passer de cette vie aventureuse et libre; je ne puis changer, je ne puis même croire...

PASCAL. — La foi s'acquiert; la nature se dompte; les habitudes se modifient. Quand Jésus répandit sa flamme sur le monde, est-ce que l'humanité n'était pas assez tiède ? Or, ce que cette flamme a fait pour des païens, ne le fera-t-elle pas pour vous chrétien et baptisé ? Etes-vous incapable d'un effort sur vous-même, quand votre sort éternel est en jeu ? Pour rejeter le poison instillé dans les entrailles de la race par le péché originel, voyez ce qu'a fait, pendant des siècles, la meilleure portion de l'humanité. Elle s'est armée du froc et du cilice, elle s'est enfuie dans les Cavernes et les Thébaides; elle a gémi dans les confessionnaux. Maladie, souffrances, macérations, pauvreté sont devenues le prix de l'humaine rançon. Il faut plier la nature sous le deuil et la Pénitence. Ne craignez rien. Une fois la nature domptée, une fois libre des passions basses, quels enchantements, quelles émotions religieuses s'empareront de votre être ! Alors se dévoilera le mystère d'élévation que Jésus est venu réaliser en nous; alors vous retrouverez l'état où Epictète, dans sa superbe diabolique, voulait mettre l'homme..... Non, non le vrai Socrate n'existe pas hors de Jésus: le sage humain n'est qu'une chimère; mais l'homme relevé par la Croix et la pénitence est une réalité. Prosternez-vous tout en pleurs, au pied de cette croix divine; comme vous vous redresserez grand ! Vous connaîtrez alors l'ivresse des douleurs endurées pour Jésus, la suavité de son vinaigre, la douceur de ses épines sanglantes; vous verrez qu'agoniser pour Jésus est une joie ineffable; que tendre à l'immortalité, serait-ce par les tortures de la maladie, est une consolation sans pareille. Ce rassasiement que votre cœur cherche en vain parmi les créatures, vous le trouverez entre les bras de la Croix. Etreignez ce gibet; seul il peut répondre à l'étendue de votre désir. Ne redoutez pas une chair exsangue, des yeux bleuissants de pâleur, un teint vide de sang. Puisque un peu de terre doit plus ou moins tôt tomber sur notre tête, et en voilà pour jamais; puisque l'éternité d'un

enfer ou d'un ciel est au bout; puisque la prédestination au bonheur ou au malheur dépend de quelques années ou de quelques semaines, que la pénitence pénètre jusqu'en vos fibres; que tout crie en vous: *miserere!* grâce! pardon! Faites-vous mort d'avance; répétez-vous avec l'apôtre Paul: je désire voir mon corps dissous pour être avec Jésus-Christ.

Quoi! en face du redoutable avenir qui nous attend, vous ne songeriez qu'à amuser vos semblables! N'ont-ils pas déjà assez de divertissements? N'ont-ils pas assez du jeu et de la chasse? Vous voulez y ajouter des bouffonneries de comédie! Vous voyez la foule de vos frères mortels qui ne songe qu'à s'oublier, à se griser de frivolités, à détourner les yeux de l'horizon lugubre, de la fosse où elle va s'engloutir; qui ne songe qu'à se perdre dans la frénésie d'une existence enfiévrée; et vous, monsieur, vous vous mettriez du cœur, vous méneriez la sarabande! Trahison! Vous devriez prendre tous ces gens par le pan de leur manteau de cour, de leur robe de magistrat, de leur blouse d'ouvrier; vous devriez les tirer de l'abîme, où ils vont sombrer; et vous ne pensez qu'à les amuser. Le mal est pressant; le poison est dans les entrailles des hommes, et vous voulez les illusionner, leur faire oublier leur maladie. Mais vous ne pourriez sauver qu'une seule âme que pour cette œuvre toute peine devrait vous paraître légère. . . . !

Arrière! Arrière! vos futilités coupables. Vous vous plaigniez tout-à-l'heure que la société ne fut qu'un immense mensonge, et vous travailliez à affermir ce mensonge!

Enfin la mort vous attend, vous aussi. Y pensez-vous? Que le ciel écarte à jamais cette éventualité; mais si elle venait vous saisir sur la scène, pendant que vous faites rire: si des tréteaux du théâtre vous passiez à la barre du tribunal, dont on n'appelle pas. Malheur à vous qui riez! Le problème de ce monde vous tourmente, gravissez la colline sainte; jugez le monde du pied de la croix, tout s'éclaircira.

Ah! maladie, pénitence, cilice, mort, croix, songez à tout cela et convertissez-vous!

(Il se retire.)

MOLIERE. — En vérité cet homme est étrange!

M. Tamisier, S. J.

Chronique



OUS me rappelez, monsieur le directeur, que je vous ai promis une chronique pour la livraison de la REVUE du mois de juin. Si j'étais quelqu'un de notable, un ministre, par exemple, et pouvant en conséquence exercer un grand patronage, je vous répondrais peut-être ce qui fut répondu à un de mes amis qui, las d'attendre la nomination d'un de ses protégés, se décida à frapper un grand coup : — "Vous me l'aviez promis, dit-il, enfin, au chef de ce ministère." — "Je vous l'avais promis?" — "Mais oui." — "Hé

bien ! je vous le promets encore." N'ayez crainte. Je ne suis ni dans la nécessité de faire face aux exigences souvent embarrassantes d'une pareille situation, ni dans l'habitude de manquer à ma parole ou de faire des promesses que je ne puis tenir.

J'avoue pourtant mon peu de préparation à parler d'actualités, absorbé que je suis, depuis six mois, par les choses de l'Amérique primitive. Aussi, le mémoire que je prépare sur ce sujet pour le prochain congrès international des Américanistes, se couvre-t-il de notes et de découvertes extraordinaires. C'était d'abord mon intention de ne faire qu'un mémoire et de lui donner plus tard l'étendue d'un livre ; mais je crois maintenant, à en juger par les proportions que prend cet écrit, que je vais finir par faire un livre, d'où j'extraurai mon mémoire.

Que l'on sait peu de choses sur les origines de notre Continent, appelé par nous, Européens, depuis que nous y sommes, le Nouveau Monde, comme si tout avait commencé avec nous ! Il n'en est pas moins vrai que nous trouvons dans une portion considérable de notre hémisphère : le Mexique, l'Amérique centrale et le Pérou, des traces irrécusables d'une antique civilisation. Les ruines gigantesques de nombreuses cités excitent encore de nos jours l'étonnement des voyageurs.

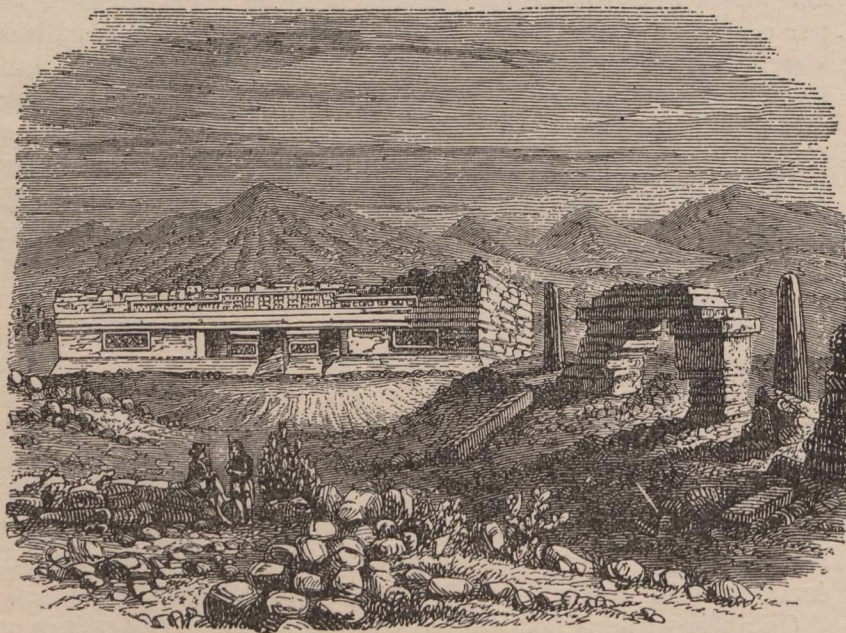
“ Que de fois, a dit un explorateur qui avait parcouru ces régions, poursuivant un oiseau ou un insecte à travers les forêts qu'enseménçaient les Mayas (peuple du Yucatan), le hasard m'a mis à l'improviste en présence d'un de ces édifices élevés par ce peuple mystérieux ! Que d'heures mélancoliques passées à errer à travers ces ruines, à contempler ces murailles croulantes, ces œuvres magnifiques d'hommes dont le monde moderne sait à peine le nom et l'histoire ! Et, pourtant, ces pierres ouvragées, couvertes de dessins bizarres, fantastiques, capricieux en apparence, où des plantes, des fleurs, des objets matériels s'enroulent autour de guerriers à la pose orgueilleuse ou humblement agenouillés en vaincus, racontent les faits des siècles passés. Ces bas-reliefs sont une écriture, ces palais sont des livres de granit. O vanité ! celui qui a donné l'ordre d'élever ces murailles, d'inscrire sur chaque pierre son nom et ses hauts faits, a dû se croire immortel. Et voilà qu'aujourd'hui des voyageurs égarés, appartenant à des races d'hommes dont il n'a pas même soupçonné l'existence, contemplant indécis son œuvre gigantesque qui parlait jadis, et qui est devenue muette.”

Ces réflexions font songer à celles que les ruines de Palmyre inspiraient à Volney, à la fin du 18^e siècle, et qui lui ont fait écrire une des belles pages de la littérature française.

On aperçoit dans l'enceinte des antiques cités américaines ou dans leur voisinage, des débris de ponts, des aqueducs, des citernes ou plutôt d'immenses réservoirs savamment construits, des pyramides aux proportions extraordinaires, recouvertes aujourd'hui par la forêt, et qui recèlent dans leurs flancs de longs corridors, des nécropoles, des sanctuaires et des salles spacieuses ; on y découvre encore des temples et des palais élevés sur d'énormes terrassements en forme de talus, édifices

presque tous couronnés à l'extérieur de larges frises et entourés de galeries que soutiennent de massifs piliers; les portes de ces galeries mènent à des cours, à des portiques et à de vastes corps de logis.

La tradition, quoique très obscure, touchant l'histoire des premières monarchies de l'Amérique centrale, nous laisse deviner que des révolutions et des désastres, dont il ne reste même plus de souvenirs, firent disparaître ces empires primitifs. A cette première destruction succèdent d'autres monuments non moins imposants dont les ruines sont également perdues dans les sombres forêts ou dans les déserts du nouveau monde; car



Ruines de Mitla, Mexique.

L'Amérique, dit un de ses historiens, a eu ses cataclysmes, ses invasions de barbares, ses civilisations successives et ses nationalités diverses, tout comme le vieil hémisphère. Ses grandes monarchies ont été renversées et remplacées par d'autres royaumes, qui, à leur tour, ne subsistent plus que dans des vestiges.

C'est de l'*histoire ancienne*, pensera peut-être le lecteur qui n'a pas fait d'études préalables sur l'Amérique préhistorique. C'est une histoire ancienne assurément, mais très réelle; impossible de la nier: les monuments sont là qui l'attestent.

Au Mexique, les deux pyramides de Teotihuacan, situées dans la plaine à quelques lieues de Mexico, et celle de Cholula, dans la province de Puebla, datent certainement d'un époque antérieure à l'ère chrétienne. La pyramide de Cholula est encore debout. Les indigènes l'appellent "la montagne faite de main d'homme." Elle mesure 1440 pieds carrés et couvre une superficie presque double de la grande pyramide de Chéops; sa hauteur, selon Humboldt, était de 177 pieds, et on arrivait à la plateforme qui en couronnait le sommet par quatre terrasses successives, et sur cette plateforme s'élevait un magnifique temple consacré au soleil.

Des anciennes villes, Mitla, située à mi-côte sur le flanc des montagnes peu élevées, dans l'Etat d'Oajaca, Mexique, est celle dont les ruines sont les mieux conservées, et, d'après quelques voyageurs, les plus belles de tout le pays.

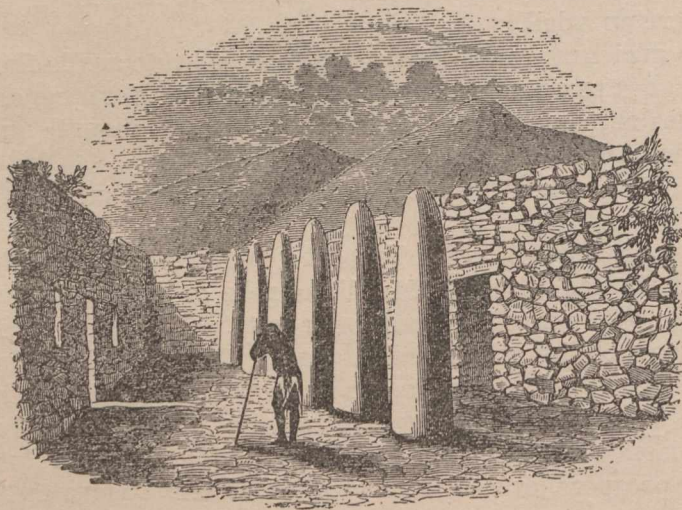
Voici la gracieuse légende que l'on raconte au sujet de sa fondation:

Un jour, un vieillard à l'aspect vénérable, sortit subitement du lac Huixa. Il était vêtu d'une robe et d'un manteau bleu éclatant et il portait une mitre sur sa tête; une jeune fille d'une incomparable beauté l'accompagnait. Ce vieillard désigna une éminence sur lequel un temple fut construit par ses ordres; il donna au pays des lois sages et justes et disparut aussi mystérieusement qu'il était arrivé. Une grande ville, qui fut longtemps prospère, grâce à la protection céleste, s'éleva autour du temple.

Quoi qu'il en soit de cette légende, Quetzatlcotl (le nom du fondateur de Mitla), peu connu, je le crains, des hommes politiques de nos jours, passe pour avoir été législateur et réformateur religieux; en tout cas, il a joué un rôle tellement considérable, tellement prépondérant parmi ses contemporains, qu'il a réuni en sa personne tous les titres imaginables, jusqu'à être adoré comme un dieu après sa mort ou sa disparition mystérieuse, on ne sait au juste. Enfin, son nom est parvenu jusqu'à

nous; mais il est vrai que lorsque l'on quitte la scène du monde mystérieusement, on a bien plus de chance de faire parler de soi.

Les ruines de la ville de Mitla apparaissent aujourd'hui subitement aux yeux du voyageur, et leur magnificence contraste singulièrement avec la tristesse et la solitude du pays qui les entourent. "Les monuments de la Grèce et ceux de Rome de la meilleure époque, dit un archéologue éminent, en parlant du palais principal, égalent seuls la beauté de l'appareil de ce grand édifice. Les parements dressés avec une régularité parfaite, les joints bien coupés, les lits irréprochables, les arêtes d'une pureté sans égale, indiquent de la part des constructeurs du savoir et une longue expérience!"



Salle du palais principal de Mitla.

La salle principale de ce palais était ornée de six colonnes, destinées probablement à soutenir la toiture. De cette salle, on pénétrait par un couloir fort sombre dans une deuxième cour entourée de chambres, d'une grande richesse d'ornementation.

Le Yucatan est couvert de ruines remarquables, de temples, de palais, de forteresses, etc., parmi lesquelles on peut citer

Uxmal, Chichen-Itza, Itzamal, Aké, Mayapan. La plupart des explorateurs leur attribuent une très haute antiquité qu'on ne peut apprécier.

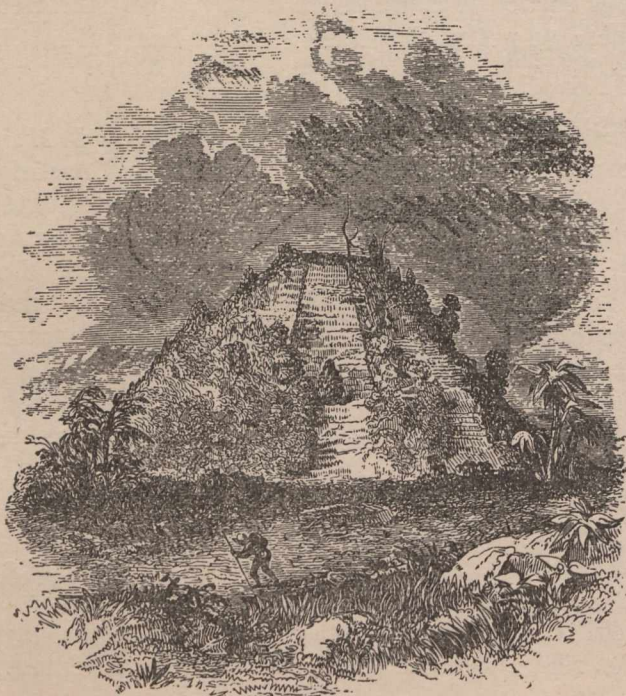
Les ruines d'Uxmal couvrent une superficie considérable. Waldeck, dans son *Voyage pittoresque et archéologique dans la province du Yucatan*, parle d'un édifice, la *casa del Enano* (la maison du nain) comme d'un "chef-d'œuvre d'art et d'élégance." Cet édifice se compose de deux salles intérieures et d'une espèce de petite chapelle en contre-bas, qui est "fouillée comme un bijou."

Un autre édifice de cette ancienne ville, la *casa de Monjas*, est une des constructions les plus remarquables de l'Amérique centrale. Il s'élève sur une immense pyramide surmontée d'une plateforme, et comprend quatre bâtiments, renfermant 88 chambres, assez petites et régulièrement espacées. Les murs intérieurs sont nus, mais ceux de l'extérieur sont ornés d'une vaste frise, où l'art indigène de ces anciens constructeurs se montre dans sa grandeur et son originalité. On a calculé que les sculptures, d'un fini admirable, qui ornent cette frise, couvrait une superficie de 24,000 pieds carrés. Aucune de ces sculptures ne se ressemble, et elles présentent à la vue, suivant l'expression de l'explorateur Stephens, un effet étrange, mais qui surpasse en magnificence tout ce qui a encore été découvert parmi les ruines. Il est, d'ailleurs, tout admiration devant la pose et le poli des pierres entrant dans la construction de tous ces édifices, qui sont aussi parfaits, dit-il, que pourraient l'exiger les règles de la meilleure maçonnerie moderne.

Quels ont donc été les auteurs de tous ces monuments? D'où venaient-ils? A laquelle des nations de l'antiquité faut-il les rattacher! Quand sont-ils arrivés en Amérique, s'ils ne sont pas nés sur place?

Voilà sans doute autant de questions que le lecteur se pose, — curiosité bien légitime, mais que je ne puis satisfaire en ce moment. Ce n'est pas en quelques pages que l'on peut résoudre d'une manière adéquate les problèmes que ces questions sou-

lèvent. Et puis, si j'allais raconter ici aux lecteurs de la REVUE CANADIENNE, malgré tout le plaisir que j'en aurais, comment les choses se sont passées à cette lointaine époque de l'histoire de notre Continent, je courrais le risque de faire autant de jaloux de tous ceux qui ne sont pas abonnés à cette excellente publication et de me rendre impopulaire: ce qui nuirait considérablement au succès du volume que je me propose de publier sur ce même sujet, après la tenue du congrès.



Pyramide de Mayapan (Yucatan),

J'ai encore une autre raison pour différer la publication de choses aussi intéressantes. C'est que j'espère que mon pays jouira bientôt d'une paix profonde, et que les causes de divisions et de troubles qui l'agitent en ce moment seront alors apaisées.

Il est pénible, en effet, de constater que, dans cette colonie,

si heureuse sous tant de rapports, chaque fois qu'il s'agit de rendre justice à une fraction quelconque de ses premiers habitants, on est assourdi par les violentes protestations d'un groupe d'hommes, d'autant plus bruyants qu'ils sont peu nombreux, et qui, par l'étroitesse de leurs idées, par l'esprit d'absolutisme qui les anime, appartiennent à un âge depuis longtemps disparu. Après avoir causé le malheur de l'Irlande, ils menacent de devenir un vrai fléau pour le Dominion, et, en tous temps, depuis leur existence, ils ont été une cause d'ennuis pour l'Empire. Qu'ils viennent directement d'Ulster ou d'ailleurs, un trait commun les distingue, sauf quelques rares exceptions, quant à ce qui fait l'objet de leurs préjugés et de leur haine aveugle. Ils pourront retarder, mais ils n'arrêteront certainement pas le progrès de la civilisation dans ce pays, et si la société est "*organisée scientifiquement,*" comme il en a déjà été question dans notre pays, ces rétrogrades seront bien obligés de changer leurs manières. Malheureusement, cela va prendre encore un peu de temps, vu que la principale, la première et la dernière question dont il nous importe surtout de nous occuper dans l'intérêt de notre prospérité matérielle et de l'avenir de la race, est encore celle de la colonisation. Il faudra ensuite voir à rendre aussi efficace et aussi parfait que possible notre système scolaire; doter nos universités, sinon aussi richement que les universités anglaises et américaines, du moins assez pour qu'elles puissent plus avantageusement soutenir la concurrence. Puis viendra en dernier lieu l'*organisation scientifique* de la société, ce qui nous mettra à la tête de toutes les nations, et fera sécher de dépit les Orangistes du monde entier. Ce sera aussi le moment le plus favorable pour la publication de mon livre.

Mais pour que rien ne vienne entraver la réalisation de nos espérances futures, il faut se tenir en garde contre un mal qui, s'il parvenait à nous dominer, serait certainement pour nous une cause de déchéance; ce mal, c'est l'*américanisation*, c'est-à-dire la diffusion au milieu de nous d'un certain esprit, de certains concepts qui, par leur exagération, finissent par fausser l'idéal que tout homme doit se faire de l'existence. Quelques

bons et prévoyants patriotes ont déjà jeté le cri d'alarme. L'hiver dernier, le R. P. Lalande a fait sur ce sujet dans quelques villes de notre province, des conférences qui ont déjà produit un grand bien, et qu'il va sans doute répéter bientôt dans d'autres parties du pays.

On a écrit dans le passé de gros volumes pour résumer tout ce qu'il y avait de bon à dire sur la Constitution qui régit nos voisins et les espérances qu'elle semblait leur permettre (1). Mais, depuis, le temps a fait son œuvre, et il convient aujourd'hui de suspendre nos discours laudatifs en face de l'état de choses que nous révèlent certains côtés de la société américaine contemporaine. Il y a eu, dans le passé, chez ce peuple, de grands hommes d'Etat, des penseurs, sinon illustres, du moins remarquables, des historiens et des publicistes de mérite, mais tous ont vécu à une époque où régnait une atmosphère d'idées morales et religieuses autrement plus saine que celle qui pénètre maintenant les esprits. Le patriotisme signifiait alors quelque chose, et la politique était encore dans ce temps-là l'objet de l'attention des citoyens les plus éminents du pays. Aujourd'hui, le seul homme vraiment distingué et qui constitue pour ainsi dire une brillante exception parmi la masse des politiciens, est le représentant actuel de la république, position qui ajoute une grande autorité aux conseils utiles, et, au besoin, aux dures vérités qu'il se permet d'adresser à ses concitoyens. Quant aux littérateurs dont le nom s'impose à l'attention, la plupart sont cosmopolites et puisent souvent à des sources étrangères leurs motifs d'inspiration.

Et ce n'est pas assurément le système des écoles publiques, tel qu'il fonctionne aujourd'hui aux Etats-Unis, qui est propre à former des hommes supérieurs.

“On regarde depuis si longtemps le système des écoles publiques comme la gloire suprême de l'Amérique, que la critique la plus amicale de ce système passe pour être le produit d'un esprit révolutionnaire en délire, une attaque contre une institu-

(1) Voir, entre autre ouvrages sur cette matière, celui d'Alexis de Tocqueville : *La Démocratie en Amérique*, 1835.

tion divine par un suppôt du démon; et, cependant, je crois fermement que l'historien de l'avenir dira que l'école publique a été le plus grand mal du siècle, qu'elle a assassiné le génie et enfanté la médiocrité. Il nous est aussi impossible de former un Socrate dans l'école publique de nos jours que de faire éclore des éléphants dans un incubateur ou d'élever un Bucéphale dans une cage d'oiseau. Notre système d'écoles publiques est simplement une machine dans laquelle on jette, comme matière pratique, les esprits les plus divers et que l'on transforme en autant de *Mental Shoe-Pegs* (ce qui veut dire des êtres intellectuels coulés dans le même moule et qui se ressemblent tous comme des clous de chaussures). On ne fait aucun effort pour se rendre compte des aptitudes de l'élève, pour savoir si Dieu l'a destiné à écrire de la poésie ou à laver de la vaisselle, à être un Massilon ou un conducteur de mulets. Voyez le programme aussi inflexible que le lit de Procuste... Un maillet brutal fait entrer toutes les intelligences dans le même moule. Est-il étonnant que les hommes de génie deviennent rares...? (1)

Washington et Gladstone ont été des hommes dont s'honore l'humanité; mais ils ne doivent leur formation intellectuelle ni aux écoles publiques, ni à la lecture des journaux à caricatures qu'on voit maintenant, ou à ceux qui semblent se plaire à exploiter le scandale. Ces sortes de journaux, heureusement, n'existaient point de leur temps.

(1) La Review, de Chicago, citant un article de l'Iconoclast du mois de novembre 1895.

Un de nos compatriotes les plus distingués assistait dernièrement au Capitole à une séance législative. On y traitait alors une question importante, et les meilleurs orateurs prirent la parole. Comme il exprimait à un Américain de sa connaissance l'impression favorable que lui avait causée les discours entendus: " Cela ne m'étonne pas, lui répondit-il, vous vous êtes trouvé aujourd'hui en présence de l'élite intellectuelle du monde entier."

Un autre citoyen de la grande République, il y a quelques années, mettait Parkman, historien certainement très estimable, au dessus de tous les historiens qui avaient jamais paru, Thucydide excepté.

Dewey n'a-t-il pas passé, dans l'opinion de quelques-uns de ses compatriotes, après son exploit à Manille, pour le plus grand amiral que le monde ait jamais vu.

De pareils faits, naturellement, font sourire, mais ils peignent d'une façon typique le niveau intellectuel moyen et général, mais rempli de suffisance, que développent les écoles publiques-américaines.

Nous n'avons rien à envier à nos voisins, chez qui je me plais à reconnaître tout de même d'aimables et de fort belles qualités. Ce n'est pas que je craigne la possibilité éventuelle de devenir partie intégrante de la République américaine. Non. Dût le Dominion subir un nouveau 1775, plutôt que de consentir à être annexés, un des nôtres exposerait de nouveau sa vie, s'il le faut, pour assurer au représentant de l'Angleterre, une retraite sûre dans notre citadelle de Québec, pendant que nos jeunes gens se battront sur les remparts pour repousser l'ennemi. Notre dépendance comme colonie anglaise au point de vue de nos intérêts, sera encore pour longtemps ce que nous pourrions souhaiter de mieux. Et, en attendant, restons ce que nous sommes.

C'est dans ces conditions seulement et en s'inspirant toujours des principes de sagesse et de patriotisme qui animaient nos pères, que nous pouvons espérer grandir dans une paix honorable, et exercer dans l'Amérique du Nord notre légitime part d'influence.

Dans quelques jours, je serai à la campagne et j'y apporterai pour faire trêve à mes études d'antiquités, parmi les ouvrages nouvellement parus, quatre livres que j'avais hâte de lire: *Serviteurs et Servantes de Dieu en Canada*, par M. N.-E. Dionne, bibliothécaire de la Législature; *Jean Talon*, par l'honorable Thomas Chapais; *Choses d'Autrefois*, par M. Ernest Gagnon, et les *Etudes de Littérature Canadienne Française*, de M. Charles ab der Halden, ouvrages qui se recommandent d'eux-mêmes à la faveur du public. C'est au milieu d'une des natures les plus paisibles et les plus pittoresques des Laurentides, au pied même du Cap Tourmente, que je vais faire revivre, par la lecture de ces volumes, la mémoire des temps évanouis et des âmes vaillantes des ancêtres... Voilà que je deviens lyrique. Mais j'aperçois les premières lueurs de l'aube. Je m'arrête, avec l'intention de redire dans quelque prochaine chronique, les gloires que l'avenir réserve à ma patrie.

Alphonse Gagnon.

Québec, mai 1905.

Les Points de Contact avec la Population Anglaise.



A plupart des pays américains sont à la base espagnols ou portugais. Un seul a été fondé par l'Angleterre et un seul par la France. De même que le caractère dominant de la république des Etats-Unis est resté Anglo-Saxon, bien que les greffes étrangères aient poussé plus rapidement que la tige mère, de même aussi au Canada, on retrouvera toujours la sève française sous l'écorce de l'arbre national. Plus cette sève sera puissante et vigoureuse et plus l'arbre grandira, plus ses rameaux s'étendront, plus son faite se rapprochera du ciel. Et que ceux de nos compatriotes de langue anglaise qui liront ces lignes ne s'en formalisent point. C'est la destinée, ou mieux la Providence qui en a décidé. C'est elle qui a voulu que les nations humaines fussent diverses, qu'elles formassent un gerbe de fleurs ayant chacune sa nuance et son parfum. Est-elle donc si attristante cette pensée qu'il surgira au Nouveau-Monde une grande nation tenant par les qualités physiques, par la mentalité, par le génie, des deux grands peuples civilisateurs du monde moderne.

La puissance de cette nation nouvelle reposera nécessairement sur une formation sociale rappelant celle qui fait aujourd'hui la force de la population anglo-saxonne. Aussi si nous mentionnons celle-ci en second lieu, ce n'est point qu'elle doive venir au second rang. Elle est aujourd'hui de beaucoup la plus nombreuse, et l'écart numérique augmentera encore avec le peuplement des provinces de l'Ouest; son importance économique est proportionnellement

plus grande. Ces avantages sont à l'honneur du groupe de langue anglaise; ils ne sont pas,—pas encore du moins—, au déshonneur du groupe français. La situation plus favorable du groupe anglais s'explique par les renforts constants qu'il a eus de la mère-patrie en hommes et en argent; elle tient surtout à ce que le groupe français, décapité au moment de la conquête, a dû se constituer lentement et péniblement une élite, une classe pensante et dirigeante; ce qu'il a fait du reste avec un entier succès. Il n'entre pas dans notre cadre de faire ici une analyse de ces conditions et de leurs causes. Mais nous désirons très vivement faire sentir la solidarité nationale de ces deux groupes. Si le Canada doit accomplir ses destinées, ils doivent marcher de pair sur la terre canadienne, ils doivent être et se reconnaître égaux en gloires et en lumières. C'est dire qu'avec les âges, le Canada devra contenir une population différente et très probablement supérieure physiquement et mentalement aux autres populations américaines. A la lumière de la philosophie de l'histoire, il est permis de raisonner ainsi. Avons-nous jamais réfléchi aux causes du succès de ces commençants ou industriels qui s'établissent à l'étranger, succès si remarquable que la sagesse populaire en a tiré cet axiome: qu'il faut chercher la fortune au loin? Nous pourrions multiplier les exemples pour en prouver la vérité. Il est plus court de l'établir en énonçant une règle fondamentale de sociologie. C'est que ces hommes qui cherchent ainsi fortune au loin apportent avec eux au pays de leur adoption la mentalité de leur pays d'origine. Ils ajoutent bientôt à ces qualités premières quelque chose qui leur vient de leur entourage immédiat et qui représente la mentalité du pays où ils vivent. De cette combinaison il résulte ordinairement une supériorité, laquelle, dans les cas isolés, disparaît naturellement au bout de quelques générations. Elle devient permanente lorsque le contact a lieu entre deux races exerçant l'une sur l'autre, dans un même pays, une action constante, et sans qu'aucune y soit socialement absolument prépondérante. C'est là une des causes de la grande diversité des peuples, c'est une des lois de l'évolution.

Cette influence des races l'une sur l'autre ne s'exerce cepen-

dant d'une façon bienfaisante que lorsque les conditions de leur contact sont favorables. Ainsi, il est avéré que les Anglo-Saxons sont en minorité dans les Etats-Unis d'Amérique. Les Irlandais, les Allemands, les Italiens, etc., sont bien plus nombreux. Mais cette population d'origine étrangère aux citoyens fondateurs de la république, n'amenant avec elle rien ou très peu de chose des institutions de ses divers pays, se hâte d'en oublier la mentalité pour se fondre tant bien que mal dans le grand tout américain. Il est admis que cette classe d'Américains n'est pas la meilleure, surtout dans la première génération, et chez certains groupes l'assimilation finale comporte une décadence. Quel avantage ne constate-t-on pas d'autre part chez les descendants des Hollandais-Anglo-Saxons de New-York, lesquels s'enorgueillissent de leur origine batave comme d'un titre de noblesse. Chez eux, ce n'est pas la race qui est supérieure, c'est quelque chose de plus, ce sentiment puissant qu'on trouve chez les vrais fondateurs de peuples.

A tout considérer et en dépit de toutes les prétentions, les races d'origine européenne diffèrent assez peu physiquement les unes des autres. Les types de la beauté de la Grèce et de la Rome antique, sont encore les types classiques d'aujourd'hui, depuis Athènes et Rome jusqu'à Stockholm et Edinbourg. Si l'on pouvait prendre des enfants sains dans tous les pays d'Europe pour les élever ensemble absolument de la même façon, sans qu'ils connussent eux-mêmes leur pays d'origine, à leur majorité, le plus avisé pourrait très difficilement désigner l'Anglais, le Français, l'Allemand, l'Italien, le Russe. Ils sembleraient tous appartenir à une même nation, parce qu'ils seraient de formation mentale identique. Cela est tellement vrai que pour déterminer la nationalité d'un individu de race européenne, les connaisseurs tiennent moins compte de la taille, du teint et de la forme extérieure apparente du crâne, que de l'expression qu'imprime à la physionomie, que de la tournure que donne à toute la personne l'éducation qu'il a reçue et qui est sa mentalité, sa manière habituelle d'être et de penser.

Socialement, la population anglaise d'Ontario est restée profondément conservatrice. Issue principalement, mais non pas

entièrement de ces royalistes américains qui émigrèrent après la révolution plutôt que d'accepter les institutions républicaines, elle s'est adaptée à son milieu sans changer beaucoup le fond de ses idées. Il faut admettre que les Loyalistes eurent de forts encouragements pour persévérer dans leurs sentiments de fidélité à la couronne anglaise. Leurs sacrifices furent reconnus et appréciés par le gouvernement britannique. On les indemna non-seulement par de larges concessions territoriales, mais aussi en argent. Le Parlement leur fit distribuer, à titre d'indemnité monétaire, une somme de plus de seize millions de dollars, en valant bien cinquante millions aujourd'hui. Et toujours dans le même esprit, il leur acorda une constitution calquée en apparence, mais pas en réalité, sur la constitution britannique. Il était nécessaire dans les circonstances de faire des concessions semblables à la province française, laquelle s'en servit aussitôt comme d'un instrument d'émancipation. On sait que les deux groupes finirent par suivre, en fait de visées politiques, des chemins parallèles et que c'est vraiment de leur lutte pour la plénitude du gouvernement responsable que sortit le système impérial moderne. Cette circonstance fut, dès l'origine, un premier point de rapprochement entre ces éléments si différents. C'est surtout grâce à elle que les institutions publiques sont pratiquement les mêmes dans toutes les provinces de la Confédération. Les mœurs publiques le sont aussi; il est vrai que celles-ci ne sont pas toujours aussi parfaites qu'on pourrait le souhaiter, ce qui contraste parfois péniblement avec la moralité que l'on remarque chez les Canadiens de toutes classes dans leur vie privée et particulièrement chez la population d'Ontario. Ce n'est pas que nous prétendions que la moralité proprement dite soit moindre dans le groupe français. Mais il est incontestable que l'on trouve beaucoup moins de traces dans Ontario de cet état maladif que nous avons signalé chez la population de Québec. Cela provient sans doute en partie de ce qu'Ontario se trouve dans de meilleures conditions économiques. Et, cet avantage, nous l'avons vu, s'explique en premier lieu par la formation sociale du groupe, ensuite par l'abondante pluie d'or qui est tombée sur les premiers colons et qui leur a permis de

fonder de solides établissements enfin, par la quantité de capital anglais qui est venu un peu plus tard commanditer la plupart de leurs industries. Les Ontariens, à l'aise dès le début, ont su rendre leur aisance permanente en faisant de leur richesse le meilleur usage possible. Ils ont établi un admirable système d'écoles primaires. Cependant, comme il semble naturel aux hommes de s'opposer tout d'abord aux grandes réformes destinées à augmenter leur somme de bonheur, le projet rencontra au début beaucoup de résistance et il est certain que les écoles d'Ontario ne seraient pas ce qu'elles sont, malgré les efforts de feu le révérend docteur Ryerson, si l'apôtre de l'instruction publique dans Ontario, plus heureux que le docteur Meilleur dans Québec, n'eût trouvé un puissant allié dans la personne de lord Elgin. Celui-ci était gouverneur général au moment où le système Ryerson fut soumis au jugement populaire. Le gouverneur, un gradué d'Oxford et ayant étudié tous les systèmes européens, chose fort rare à cette époque, put appuyer le projet d'arguments précis et qui, venant d'un tel personnage, eurent une influence déterminante sur le résultat. En 1876, le docteur Ryerson se retira du poste de surintendant. Il fut remplacé par un ministre responsable à la tête du ministère de l'instruction publique, lequel continuant son œuvre en l'améliorant, l'a conduite à la perfection que nous admirons aujourd'hui. C'est ainsi que nos compatriotes d'Ontario, par les soins qu'ils ont prodigués à l'enfance, ont fait la vie sociale plus large, la vie familiale moins étroite que dans la province de Québec. L'individu, parmi eux, a plus immédiatement conscience du devoir pratique. Citons-en un exemple frappant. La dette provinciale de Québec contractée pour des fins d'utilité publique, est de \$37,395,595 (1901) ; sa dette municipale représente peu de chose. Ontario n'a pas de dette provinciale, mais sa dette municipale est de \$57,172,712 (1901). Les municipalités de la province n'ont pas craint d'escompter l'avenir dans l'intérêt de leurs besoins locaux et il est probable que ces emprunts seront plus profitables à la chose publique que celles du gouvernement de Québec, puisque la prospérité des villes et des villages attire le commerce et l'industrie, voir même le chemin de fer non subventionné.

Ainsi, nous le constatons, l'œuvre de l'école aidant aux hérédités préexistantes, a permis à la population de langue anglaise, surtout dans la province d'Ontario, de développer les qualités individualistes qui permettent aux hommes de se suffire à eux-mêmes dans la vie privée. Il en résulte un type énergique, débrouillard, actif, rarement en peine pour gagner largement le pain quotidien et ne craignant pas de risquer quelque chose pour acquérir le superflu. M. John Millar, sous-ministre de l'instruction publique, disait en 1893 : "le système d'éducation dans Ontario est digne d'un peuple libre. Ses fruits ne sont pas difficiles à découvrir. Dans les campagnes les plus éloignées comme dans les villes, filles et garçons sont assoiffés de savoir. Equiper ses enfants pour la bataille de la vie en leur procurant une éducation morale et intellectuelle, voilà l'ambition des parents dans toutes les parties de la province." Le gouvernement, dit-il ailleurs, s'est efforcé de mettre en pratique ces belles paroles de Milton : "Une éducation complète et généreuse est celle qui met l'homme en état d'accomplir avec justice, science et magnanimité, les devoirs publics et privés, tant de la paix que de la guerre."

Si nous acceptons cette définition de Milton, qui, en effet, est générale et excellente, nous aurons à féliciter nos compatriotes d'Ontario, d'avoir su accomplir une partie importante de leur devoir envers la jeunesse, c'est-à-dire envers leur pays. Pour tout ce qui regarde les devoirs de la vie privée, il est certain que le système scolaire de la province se rapproche de la perfection. Mais pour ce qui est des devoirs publics du citoyen, il nous semble qu'il y aurait certaines réserves à faire. Le devoir public suppose des citoyens assez éclairés pour comprendre, mais il requiert aussi une élite intellectuelle assez détachée des choses purement utilitaires, assez élevée au-dessus de la masse, pour l'embrasser toute d'un coup d'œil d'ensemble, pour devenir, en un mot, les chefs de la nation. Or il nous semble que pour former de tels hommes il faut un foyer plus intense que les High Schools ou les Collegiate Institutes, excellents dans leur genre, mais qui n'approchent ni du Upper Canada College, qui est un centre à peu près unique dans la province sœur, ni des collèges classiques tant décriés de la pro-

vince de Québec. Nous pouvons en suivre les effets à ce degré supérieur de l'échelle sociale ou les intérêts matériels de l'individu deviennent jusqu'à un certain point secondaires. Là, malgré leurs désavantages aux degrés inférieurs, les Canadiens de langue française sont incontestablement aujourd'hui, comme ils ont toujours été, au premier rang. C'est sans doute que le régime intellectuel qu'ils ont subi comporte une sélection plus rigoureuse, et les entoure de difficultés telles qu'ils doivent succomber ou s'élever très haut. Naturellement, c'est le petit nombre qui s'élève, mais ne dirait-on pas, à étudier l'histoire du monde, que ces sacrifices sont la condition nécessaire de la gestation qui produit l'élite? Parmi les éléments qui composent nos chambres législatives, un des plus admirables, sans doute, est celui des négociants, industriels ou hommes de profession qui, après une carrière honorable et prospère, viennent consacrer leurs lumières et leur expérience au service de leur pays *otium cum dignitate*. Parmi la masse de la représentation populaire, c'est peut-être la plus saine. Mais nous savons tous que ce n'est pas chez eux que surgissent les vrais chefs dirigeants. Ceux-là se recrutent parmi les hommes qui souvent ne semblent pas très pratiques, mais qui planent dans les hautes régions de la pensée. Ils peuvent nous apparaître de prime abord peu armés pour le *struggle for life*. Quelquefois on sera tenté de dire, on dit bien souvent avant qu'ils aient fait leurs preuves: ce sont des rêveurs, des inutiles, ils ne savent rien gagner. Ces jugements sont téméraires et mesquins. "En général, dit Ruskin, l'œuvre bonne et utile, qu'elle soit de la main ou de la tête, est peu ou point payée. Je ne dis pas que cela devrait être, je dis qu'il en est toujours ainsi. Règle générale on paye qui nous amuse ou qui nous trompe, et non pas qui nous sert. Cinq mille livres l'an au hableur, vingt sous par jour au soldat, au laboureur, au penseur, c'est la règle. Les meilleures œuvres d'art, de littérature, de science, ne sont jamais payées. Combien pensez-vous que Homère obtint de son *Iliade*? ou le Dante de son *Paradis*? On ne leur en donna que du pain amer dans la maison d'autrui. En sciences, celui qui inventa le télescope et qui le premier vit le ciel, fut payé d'un cachot; celui qui inventa le microscope et

qui le premier vit la terre, fut chassé de sa demeure et mourut de faim : il est clair que Dieu veut que toute œuvre excellente soit faite pour rien." Ne nous hâtons donc pas de proclamer que l'enseignement dit utilitaire est la seule chose qui vaille ou même la plus utile en fait. Admirons ces grandes universités où comme au McGill et à Toronto l'on enseigne avec tant de soin et de succès les sciences appliquées à l'industrie, mais ne méprisons pas ces institutions plus humbles où parfois la pensée prend un essor plus puissant et plus original.

En nous adressant à la population canadienne-française dont un des grands besoins est précisément une bonne et solide instruction pratique, l'on ose à peine faire la critique des abus auxquels cette chose si excellente en elle-même peut donner lieu. Cependant la justice nous oblige d'admettre que la demi-instruction des masses entraîne de fâcheuses conséquences sociales et politiques. Il est douteux que les notions superficielles acquises dans des écoles inférieures, valent la vieille sagesse traditionnelle des populations peu lettrées. Une foule sachant lire et écrire peut à la rigueur être plus ignorante qu'une foule illettrée mais s'inspirant de saines traditions. Celle-ci connaît son ignorance et se défie d'elle-même; celle-là se croit plus capable de juger et elle est peu maniable. Sa tendance est de rejeter tout ce qui ne représente pas pour elle un intérêt immédiat. Tout autant que la première elle peut s'éprendre de préjugés; elle peut plus facilement s'abandonner à la colère et à l'injustice.

Nous savons qu'au point de vue de la richesse économique, la population de langue anglaise du Canada, celle du moins qui habite la province d'Ontario, est plus avantageusement située que la population française. Nous avons indiqué plus haut quelques-unes des causes de cette différence, qui n'est du reste ni très grande, toute proportion gardée, ni décisive pour l'avenir. Ontario n'est pas exempt du mal social qui mine Québec; ce mal y est moins intense, mais il existe, et le mouvement de la population le prouve. L'émigration chez un peuple peut être, quelquefois provoquée par un surcroît de population. Mais c'est là une exception. Presque toujours elle a pour cause quelque vice économique et social. Suivant les circonstances où elle se trouve, suivant sa formation sociale surtout, une population se

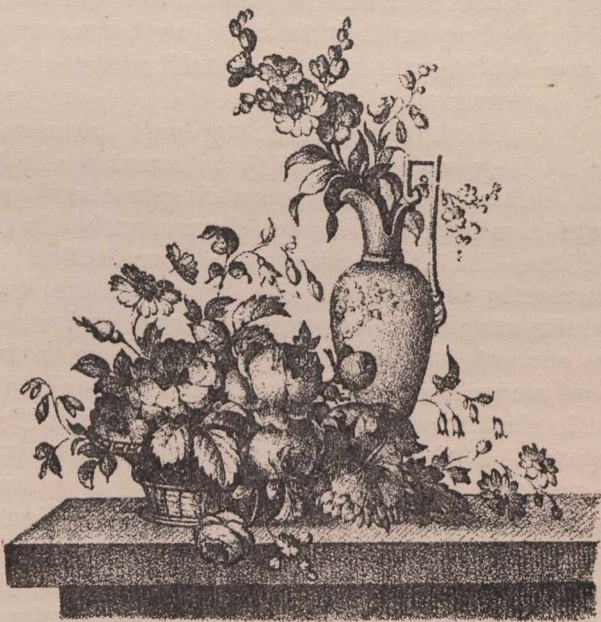
révolte contre le mal qui l'accable, ou elle émigre. Dès 1858, M. Louis Viardot, en étudiant l'émigration prodigieuse de la population écossaise, prédisait les difficultés économiques présentes du Royaume-Uni. La décadence agricole, effet voulu par les grands propriétaires d'une part et par l'industrialisme de l'autre, porte aujourd'hui ses fruits. Même dans les îles britanniques, le surcroît de population n'est qu'une des causes secondaires de l'émigration. L'Ontarien émigre tout comme le Québécois. Il se porte vers l'Ouest canadien, mais surtout vers les Etats-Unis. La province est donc encore loin de constituer un foyer d'appel aux travailleurs, la vie nationale n'y est donc pas complètement saine. Ontario perd non-seulement ses cultivateurs et ses artisans, mais aussi son élite. M. Morley Wickett fait observer que la plupart des jeunes spécialistes canadiens finissent par s'en aller aux Etats-Unis. C'est que les champs d'activité industrielle manquent au Canada. Il nous semble donc que les deux provinces souffrent d'une anémie dont le remède serait l'organisation de la grande industrie d'exportation. Mais elles doivent surtout diriger leur effort vers ces fabrications dont elles produisent en abondance les matières premières. Nous voulons parler naturellement des produits de la forêt qui font présentement la richesse de la Suède et de la Norvège où on les exploite beaucoup plus scientifiquement que chez nous. Ces pays offrent avec les provinces centrales du Canada plus d'une analogie. Les provinces de l'Est et de l'Ouest ont la houille. Graduellement, leur industrie se développera et prendra avec le temps et lorsqu'il sera devenu assez puissant pour soutenir la concurrence, une importance mondiale; mais ils auront pendant longtemps, toujours peut-être, de formidables concurrents. Les provinces du centre, avec leurs forêts et leurs chutes d'eau, seront dès qu'elles le voudront pratiquement les maîtres des marchés. Chacune peut travailler indépendamment de l'autre à cette œuvre importante. Toutefois pour que la réussite soit complète, il serait préférable qu'elles se prêtassent un mutuel concours, que l'industrie d'Ontario s'inspirât de l'esprit artistique français, que l'industrie québécoise empruntât quelque chose de l'esprit pratique qui distingue l'Anglo-Saxon.

L'entente entre les races canadiennes est importante au point de vue économique et national. Elle l'est aussi au point de vue plus large de la civilisation du monde. Ceux qui voudraient étouffer l'essor de l'une ou de l'autre de ces races feraient, inconsciemment peut-être, œuvre réactionnaire et anti-sociale; œuvre stérile aussi, car on ne refoule pas le courant des rivières. Les barrages ajoutent à leurs forces. Il n'y a qu'un moyen d'arrêter le progrès national et normal d'une race saine, c'est de l'exterminer. Celle des deux races canadiennes qui saura, tout en conservant intact ses qualités propres, s'assimiler des qualités propres, s'assimiler des qualités maîtresses de l'autre, sera nécessairement la plus prospère et la plus influente, car elle sera la plus civilisée. Et lorsque nous voyons des penseurs comme Ruskin s'efforcer d'inculquer à leurs compatriotes ces idées qui sont de l'essence même de la mentalité française; lorsque nous suivons d'autre part en France la croisade persistante de Leplay, Tourville et Demolins en faveur de la formation sociale anglaise, la conclusion s'impose que le progrès social et civilisateur veut une combinaison de ces éléments. Elle se fera, mais bien lentement, car les peuples comme les hommes s'accoutument à leurs infirmités et il leur en coûte toujours beaucoup de se soumettre à l'opération qui doit les guérir. Nous sommes donc en présence d'une solidarité inévitable qu'il faut accepter et convertir en puissance par les moyens de l'entente et de la coopération.

Ce seul mot de coopération dans son sens large et véritable implique un degré plus avancé de civilisation que celui qui existe maintenant dans la plupart des sociétés humaines. C'est l'expression d'une idée économique dont la puissance grandit sans cesse. Dans presque tous les pays il s'est trouvé une élite qui en a compris l'importance et qui s'est groupé pour la répandre. Produire et acheter à meilleur compte, telle fut sa modeste origine. Mais l'importance sociale de l'idée n'a pas tardé à se faire jour. Les groupes disséminés de travailleurs se sont tendu la main à travers les frontières, ils se sont réunis pour coopérer plus efficacement à l'œuvre de la coopération. Une ligue internationale s'est formée et le président actuel de cette ligue est son excellence le comte Grey, gouverneur-général du

Canada. Ce titre n'est pas le moindre de ceux qu'il porte avec tant de dignité. Pour notre part nous y voyons un présage encourageant. La pensée que nous aurons à exposer dans la suite de ces pages n'est au fond que la coopération appliquée largement à l'avancement de la population canadienne. Il nous tarde d'entrer au cœur même du sujet. Avant de le faire cependant, il nous paraît indispensable d'examiner brièvement ce que doit être l'éducation nationale de notre peuple, s'il veut s'armer pour la conquête de l'avenir.

Érrol Bouchette.



L'Éducation Nationale.



LE lecteur qui a eu la complaisance de nous suivre jusqu'à présent a déjà pu s'apercevoir que nous ne poursuivons pas ici un simple exercice académique. Croyant fermement que l'évolution et le progrès sont la condition d'être des peuples sains, nous sommes aussi convaincu que l'immobilité, ou même ce progrès lent qui ne vient que de la poussée extérieure, sont pour une race les indices précurseurs de la décadence et de l'anéantissement.

Il nous semble d'autre part incontestable que les peuples sont de fait les maîtres de leur sort.

Il est sans doute des circonstances qu'ils sont forcés de subir, mais jamais ils ne doivent courber la tête ni accepter la défaite définitive. S'ils le font leur châtimeut est bien pis que la mort. Leur devoir c'est de combattre, quelquefois dans une lutte sanglante l'ennemi extérieur, toujours et à tout instant les ennemis de l'intérieur plus insidieux et plus redoutables et qui s'appellent ignorance, vice et apathie. Et dans un tel combat la victoire est complète pour le peuple qui le soutient avec constance. L'histoire du monde étudiée à la lumière de la science moderne le prouve.

C'est par l'éducation qu'on forme les nations. L'on peut distinguer de remarquables modifications dans l'ensemble des sentiments et des aspirations qui régissent les sociétés humaines à travers les siècles. Les passions qui meuvent l'homme à l'état sauvage ne sont pas celles qui l'inspirent lorsqu'il a acquis la civilisation. Tous, il est vrai, ont au cœur l'amour et l'ambition, mais ces mots expriment des idées bien différentes suivant

le degré de culture des individus et des populations que la passion, c'est-à-dire la vie même, poussent en avant vers un idéal mystérieux dont il semble que le culte du beau et du bon, c'est-à-dire de la vertu, puisse seul nous rapprocher.

L'amour et l'ambition de l'homme primitif ne sont que des sentiments brutaux qu'il satisfait par violence, comme font les animaux inférieurs dont il partage les habitudes et les instincts. On peut distinctement suivre la progression de l'esprit humain dans la période historique pourtant si confuse et si courte. Elle nous montre l'homme émergeant graduellement de la barbarie. C'est qu'il a enfin conquis la pensée écrite qui lui permet de transmettre et d'accumuler les impressions qui sont l'éducation, la science des choses. Aux grands jours de la Grèce et de Rome, la culture humaine paraît atteindre un apogée. Mais dans les civilisations antiques la lumière ne luit que pour les classes privilégiées. Les masses restent encore esclaves, ignorantes et presque bestiales. Aussi suffit-il d'un vent de barbarie pour éteindre, en apparence du moins, cette flamme encore vacillante, et peu à peu la nuit se fait de nouveau sur la terre. On dirait que l'humanité rétrograde; les hautes connaissances acquises semblent perdues avec les manuscrits, précieux héritages des ancêtres. Elles ne le sont que momentanément. Le feu de la science qui a couvé sous la cendre renaît bientôt plus ardent pour éclairer et réchauffer tous les hommes cette fois. Car une parole sublime a retenti en Galilée, et cette parole fait de l'amour la religion universelle; elle dirige les ambitions humaines vers le relèvement de toute l'humanité et donne du même coup la maîtrise de l'univers aux pays qui s'inspirent de l'idée chrétienne. C'est alors que les passions transformées deviennent des vertus resplendissantes qui élèvent l'homme autant au-dessus de ses ancêtres primitifs que la nature avait élevé ceux-ci au-dessus des organisations inférieures de la création.

Il existe aujourd'hui parmi les hommes les civilisations les plus hautes qui furent jamais. En théorie tous doivent y participer, ce qui est déjà un immense progrès sur l'idée fondamentale des sociétés antiques. Mais dans la pratique, il n'est pas vrai de dire que tous les hommes participent à la civilisation qui naquit de l'idée chrétienne. On trouve encore des hommes

à l'état sauvage, d'autres sont des barbares ou des demi-civilisés. On peut même en citer qui après avoir atteint une haute civilisation sont retombés dans la barbarie. C'est que l'homme, comme la terre, demande une culture incessante, sans quoi il retombe dans l'état sauvage.

Parmi les nations dites civilisées, il s'en faut de beaucoup que toutes atteignent au même degré de culture ou que leur mode de progression soit identique. Les unes semblent rester presque stationnaires bien que vivant parmi les trésors de l'art et de la science; d'autres tout en proclamant leur amour de l'idéal s'enlizen dans un matérialisme grossier. Entre ces deux extrêmes on trouve toutes les nuances. Mais entre toutes les nations nées d'une même idée civilisatrice, on distingue une certaine ressemblance parce que l'éducation chez elles est fondée sur un même principe moral fondamental plus ou moins parfait. C'est ce qui explique les différences profondes entre les Asiatiques et les Européens.

Dans un même pays, il est facile de noter les degrés de culture c'est-à-dire d'éducation parmi les citoyens, et cela est tout à fait en dehors des classes sociales régulières. Une foule rurale se distingue d'une foule citadine, cela va sans dire; on ne confond pas une réunion d'ouvriers avec un rassemblement d'étudiants. Il existe en dehors de cela des distinctions dans une même classe et dans toutes les classes prises dans leur ensemble. Si dans une foule quelconque on remarque un air général de bien-être et de bonne conduite; si hommes et femmes soignent leur tenue et leur langage; si chez eux la beauté morale se traduit au dehors par une beauté physique très perceptible; si le bon goût se manifeste dans le maintien, dans le vêtement, et surtout dans la manière d'être des sexes à l'égard l'un de l'autre, on reconnaît aussitôt un milieu de vraie civilisation où rayonnent partout et toujours plus étendues certaines idées saines qui sont l'éducation, c'est-à-dire la direction qu'on imprime à l'enfant dans la famille et dans l'école, et qui est l'origine de l'habitude des vertus où il se confirme plus tard. En étouffant les germes du mal, en cultivant ceux du bien, on a formé un peuple fort et prospère, et c'est à lui qu'appartient l'avenir.

Souvent un spectacle tout contraire se présente à nos yeux.

Des gens bruyants et grossiers tiennent sans honte des propos bas, vulgaires et inconvenants. Partout règne le mauvais goût, la propreté est douteuse, les mises négligées, les traits sont altérés par l'ivrognerie et les excès. Les hommes ne respectent guère les femmes qui, à vrai dire, inspirent bien peu le respect, tandis que l'enfant misérable a perdu le charme ordinaire de l'enfance et ne provoque qu'une pitié où il entre involontairement de la répugnance et du dégoût. L'éducation d'une telle foule se fait au cabaret ou dans des lieux peut-être plus infâmes.

L'on sait par expérience combien il est difficile de racheter ces sociétés corrompues. De même que la bonne éducation et la culture arrivées à un certain degré font rapidement école, de même aussi la bassesse et le vice, fruits de la mauvaise éducation, forment à un certain degré de dépravation sociale un tourbillon qui enlève de la face de la terre les sociétés qu'ils atteignent.

L'influence de l'éducation se manifeste ainsi de mille manières. Tel groupe de population fournit presque exclusivement des hommes d'affaires et des commerçants, sans donner sa juste proportion d'hommes d'Etat, de littérateurs et d'artistes : c'est une armée sans généraux. Tel autre groupe, c'est le cas des Canadiens-Français de nos jours, produit un certain nombre d'hommes publics illustres sans que les autres puissances sociales se développent suffisamment. L'échelle reste vide aux degrés intermédiaires et même à certains des échelons supérieurs, car dans une telle société, les artistes et les savants restent incompris, ils se dirigent vers les pays où ils trouvent un public et une carrière. On voit des généraux sans armée. Dans les deux cas on peut conclure à un vice radical dans l'éducation nationale.

L'on pourrait multiplier presque à l'infini les exemples pour établir que l'éducation nationale systématique et saine est la condition essentielle, non seulement d'une condition économique et sociale favorable, mais encore de l'existence d'un sentiment vraiment religieux et chrétien chez les individus. Les ignorants ne peuvent pas être des chrétiens et des citoyens, parce que ces deux qualités ne se trouvent que chez l'homme civilisé, et que l'homme vraiment ignorant est un barbare. Quel autre

nom lui donner puisqu'il n'obéit que par habitude ou par crainte à des lois morales et sociales qu'il n'est en état ni de formuler ni même de comprendre. Dans nos sociétés démocratiques, c'est le peuple qui dicte ses lois; c'est "le résultat d'une évolution intellectuelle," disait Claudio Jannet. Quel effondrement social pour les populations ignorantes! Mais quelle puissance pour le bien entre les mains de celles qui savent en faire usage! Ce point est admirablement indiqué par un évêque américain, Mgr Chatard, cité par le même auteur: "Dans le monde entier, un changement s'opère de l'ordre des choses ancien à un nouveau, de l'état de tutelle dans lequel la masse du peuple vivait dans toutes les contrées à la liberté individuelle qui existe parmi nous et qui fait graduellement son avènement ou s'accroît dans toutes les nations civilisées. Ce changement fait continuellement surgir des idées qui doivent être examinées et sur lesquelles il faut se prononcer. Cela exige une grande activité d'esprit et une grande lutte d'opinion qui a ses avantages. Nous ne sommes pas effrayés de l'usage de la raison." "Si telle est l'essence de la démocratie, conclut Claudio Jannet, nous ne pouvons espérer qu'étant toute-puissante elle obéisse volontairement aux lois de la justice et de la raison qu'en l'instruisant et l'élevant." Donc pour élever le peuple à la hauteur de sa mission, il faut lui donner l'instruction, et surtout l'éducation, en créant et développant des hérédités utiles à la race et à la nation physiquement et intellectuellement; en formant une élite nécessaire aux progrès de tous; en organisant systématiquement l'enseignement populaire de façon à lui imprimer une direction saine et vraiment nationale.

Il va sans dire que ces divisions sont arbitraires; elles ne sont pas réelles et ne peuvent dans la pratique se séparer. Elles ne sont utiles que pour la plus grande clarté d'une étude. Un professeur de Chicago les résumait toutes lorsqu'il disait: "Le but de l'école c'est de socialiser l'enfant." Cet aphorisme semblerait avoir été inspiré par l'admirable traité de M. Alfred Fouillée sur *l'Enseignement au point de vue national*, auquel nous avons emprunté cette classification, parce qu'elle nous paraît si bien s'appliquer à la population du Canada, surtout à la française. Expliquons-nous maintenant sur ces divers points:

“Il faut, dit M. Fouillée, créer par l'éducation des hérédités utiles à la race physiquement et intellectuellement. La vraie éducation est celle qui au lieu de stériliser les cerveaux par l'épuisement de leurs forces, les rend de plus en plus féconds par le développement de capacités variées.” Il nous semble, en effet, que lorsqu'il s'agit de l'éducation nationale, créer et plus encore développer des hérédités est un point capital. Car s'il est incontestable que l'éducation et l'instruction poussées longtemps dans un sens déterminé peut créer certaines hérédités et modifier le caractère national, il est évident aussi que si la nation dont il s'agit, présente, comme la nation française par exemple certains caractères de haute supériorité qui sont devenus héréditaires ce sont celles-là qu'il importe de conserver et de perfectionner tout d'abord. En les développant on arrive précisément à la formation de cette élite qui est essentielle au progrès de la nation toute entière. Récemment, en France, dans le but très louable en soi de fortifier les études scientifiques et techniques, on s'est élevé fortement contre les études classiques poussées à outrance; on a demandé un cours plus pratique et on a donné dans l'excès contraire. On ne parla plus que de l'enseignement des sciences. Comme si la science, la véritable science pouvait s'inculquer d'emblée à des esprits insuffisamment préparés! Comme si on pouvait raisonner juste avant que d'avoir appris à penser, avant d'être homme, avant d'avoir fait ses *humanités*.. Les fortes études classiques, la gymnastique intellectuelle qui élève la pensée humaine au-dessus des détails et des spécialités pour l'amener à envisager le monde dans son ensemble, de comprendre, en autant que les hommes peuvent le faire, la beauté et la vérité pures, qui lui inspirent l'amour de l'idéal et quelque chose du désintéressement de l'idéologue tant décrié, voilà précisément ce qui a fait la grandeur de la race, de la pensée française, c'est ce qui fait qu'elle marche à la tête de la civilisation. Vouloir supprimer ces hautes études, cesser de cultiver ce sol si fécond, ce serait un suicide national pour la Nouvelle-France comme pour l'ancienne. Cela dit, admettons que la critique qu'on a faite des collèges classiques et des lycées ne soit pas dépourvue de vérité. Nous ne croyons pas que M. Demolins, M. Jules Lemaître et tant d'autres censeurs

aient voulu autre chose que la réforme de cette grande institution, de cette méthode d'enseignement éminemment philosophique, de cette pépinière d'hommes. Quant à M. Fouillée, il demande une organisation d'enseignement secondaire ou classique unique et générale avec de simples ramifications finales déterminées par les aptitudes. Sa conception nous semble la plus belle et la plus juste de toutes et nous osons la traduire par une image qui nous paraît l'expliquer. Les études classiques actuelles peuvent se comparer à un beau peuplier de Normandie qui dresse sa tête très haut dans les airs et domine tous les arbres d'alentour. Mais non loin de lui s'élève un orme également majestueux, nourri d'une sève non moins puissante. Seulement ses branches, au lieu de pousser simplement en hauteur, s'étendent et forment un large abri. C'est à ses pieds qu'on viendra de préférence chercher l'ombre et la fraîcheur. Il est aussi beau et aussi grand que son voisin, mais il est plus utile. Le peuplier représente l'ancien enseignement classique rigide. L'orme c'est l'école nouvelle, les classiques réformés qui laissent subsister l'institution ancienne, l'embellissent, la fortifient et étendent ses bienfaits à toutes les sciences, à tous les arts, qui jusqu'à ces derniers temps s'en croyaient exclus. Cette réforme n'a rien d'impossible, puisqu'il ne s'agit ni de toucher au fond même de l'institution ni de surcharger les programmes de sujets nouveaux. Ce serait là précisément rétrograder. L'enseignement technique des sciences hors de propos abaisse plutôt qu'elle n'élève l'intelligence par la confusion qu'elle y fait naître. C'est tout au plus si l'enfant en retient certains mots baroques dont le sens lui échappe souvent. Ce qu'il faut c'est appliquer à l'enseignement de la science la même méthode philosophique qui préside à l'enseignement des lettres. Il faut *humaniser* la science.

“D'abord, dit M. Fouillée, il faut montrer dans les sciences le côté humain, la part de l'esprit dans leur formation et dans leurs découvertes; c'est-à-dire que la méthode à chaque science, qui est une application de la logique générale, devrait être l'objet d'une étude particulière et attentive. Cette logique, d'ailleurs, ne serait pas toute abstraite, car elle pourrait s'accompagner de grands exemples fournis par l'histoire des sciences.

Il est des vérités scientifiques, dit Descartes, qui sont des batailles gagnées; racontez aux jeunes gens les principales et les plus héroïques de ces batailles: Vous les intéresserez ainsi aux résultats mêmes des sciences, et *vous développerez chez eux l'esprit scientifique* au moyen de l'enthousiasme pour la conquête de la vérité; vous leur ferez comprendre la puissance de raisonnement qui a amené les découvertes actuelles et qui en amènera d'autres. Quel intérêt prendraient l'arithmétique et la géométrie si on joignait un peu de leur histoire à l'exposition de leurs principales théories, si on assistait aux efforts des Pythagore, des Platon, des Euclide, ou, plus tard, des Viète, des Descartes, des Pascal, des Leibnitz! Les grandes théories, au lieu d'être des abstractions mortes et anonymes, deviendraient des vérités vivantes, humaines, ayant leur histoire, comme une statue qui est de Michel-Ange, comme un tableau qui est de Raphael."

C'est cet esprit scientifique, qui fait aimer la science et ne surcharge pas l'esprit de détails, qu'il faut introduire dans les études classiques qui forment et qui doivent continuer à faire la base des études dans le Canada-français. Le même système introduit dans les autres provinces donnerait à tout le Canada une supériorité marquée sur les autres peuples américains. C'est ainsi qu'on approchera du desideratum de Demolins, l'étude de l'homme et l'observation méthodique et comparée, c'est-à-dire la science sociale, base des études nouvelles. L'élève comprendra alors que toutes les carrières sont honorables, il recevra un entraînement qui le préparera aux hautes carrières scientifiques aussi bien qu'aux professions dites libérales et nous verrons diminuer dans de notables proportions le nombre des déclassés. Ces réformes sont à la portée de toutes nos institutions d'enseignement secondaire, et si ces lignes venaient à tomber sous les yeux de quelques-uns des excellents directeurs, ils se rendraient bien mieux compte que nous de la portée de ces quelques considérations générales, résumé d'une foule d'études de spécialistes aussi bien que le résultat de nos propres réflexions. Exerçant depuis de longues années avec dévouement et abnégation la noble profession d'instituteur, ils ne manqueraient pas alors de comprendre dans quel esprit nous les leur offrons.

Avant de quitter cette partie de notre sujet, faisons encore

une observation. A la direction intellectuelle on devrait joindre l'entraînement physique. A notre avis c'est là une partie de l'éducation qu'on néglige beaucoup trop. La plus solide instruction est inutile si le corps est souffrant. Comment entreprendre la lutte de l'existence, si la santé fait défaut? Nous voudrions aussi voir raser les hautes murailles qui entourent trop souvent les collèges. Que le jeune homme s'accoutume de bonne heure à la liberté dont il doit jouir plus tard. Il apprendra alors à s'en servir sans en abuser. C'est là l'essence même de cette école d'initiative que prêche M. Demolins. Le sentiment de la liberté et de la force inspire une noble franchise, une audace saine et modérée aux esprits bien préparés par de fortes études. Ces réformes auront aussi l'avantage d'augmenter de beaucoup la population des universitaires où de nouvelles chaires se formeront pour répondre aux besoins nouveaux qui se manifesteront.

Cependant, nous ne pouvons trop le répéter, le Canada français n'aura de fortes études secondaires et supérieures qu'en autant que la condition générale sociale et économique du pays sera saine. Elle ne sera jamais saine sans une bonne éducation populaire. C'est ce que la population anglaise du Canada comprend à l'heure présente bien mieux que nous. Sans cette condition essentielle, les efforts les plus héroïques de la part des directeurs des collèges n'empêcheront pas le niveau des études de s'abaisser graduellement. On peut étudier une preuve contemporaine en Islande. Cette île perdue dans la mer polaire fournissait autrefois des savants à l'Europe. Elle n'en fournit plus depuis que l'état économique de la population ne permet plus de recruter des étudiants et de maintenir les collèges. Ceci nous amène à dire quelques mots de la troisième division de cette étude, l'organisation systématique de l'enseignement de façon à lui imprimer une direction saine, vraiment sociale et nationale.

Ici la question s'élargit considérablement. Il n'est plus question seulement de la formation de l'élite sociale, œuvre pour laquelle, nous l'avons vu, le Canada français est assez convenablement outillé. Il s'agit de l'enseignement à tous les degrés, et plus spécialement de l'enseignement primaire qui forme la seconde base de l'éducation nationale.

Que faut-il faire pour rendre l'enseignement primaire systématique, sain, social et national? Avant de répondre à cette question, examinons pourquoi il est nécessaire qu'il en soit ainsi. Pourquoi ne devons-nous pas nous contenter du système actuel, puisqu'il est prouvé que le nombre des illettrés diminue rapidement dans le Canada français! On pourrait répondre tout d'abord que si la comparaison avec le même groupe dans le passé est favorable, elle est encore très défavorable et humiliante pour le groupe français si on le compare aux autres groupes de population au Canada. Mettons-nous cependant à un point de vue plus élevé! Écoutons encore M. Fouillée. "Plus la civilisation fait de progrès, plus la force appartient à tout ce qui est organisé, systématisé, organisé hiérarchiquement. . . . La nation qui saurait introduire dans l'enseignement l'organisation la plus puissante et la plus vive aurait, par cela même, dans le domaine intellectuel, une supériorité analogue à celle des gouvernements et des armées fortement organisés." Nous pouvons voir aux Etats-Unis une preuve de la vérité de cette observation. L'enseignement n'y est pas toujours recommandable. Généralement, on y néglige l'idéal pour s'attacher trop à la méthode exclusivement utilitaire. Mais il est un point sur lequel on idéalise, et même à outrance, c'est lorsqu'il s'agit d'inspirer aux enfants, avec l'amour de la patrie, une haute opinion de sa grandeur. Comme conséquence, tous les jeunes Américains sont des patriotes ardents sinon éclairés, prêts à exalter toute idée qui semble devoir agrandir et glorifier leur pays. C'est la contemplation superficielle de ces résultats qui a fait tomber un grand esprit comme Herbert Spencer dans l'erreur, à notre avis du moins, de placer l'éducation purement utilitaire au premier rang. Spencer resta toute sa vie l'ennemi des docteurs des grandes universités classiques d'Angleterre. Ceux-là, il est vrai n'avaient pas compris la doctrine de l'évolution dont Spencer s'était fait l'apôtre, mais il nous semble incontestable que si, avec son génie, il avait eu l'avantage de leur entraînement intellectuel, il aurait évité certaines erreurs où il est tombé. Du reste, il fut un précurseur, un de ces esprits indépendants et vastes qui ne tombent pas dans la règle commune et qui restent grands dans leurs égarements comme dans leurs découvertes.

Le peu d'enseignement primaire qu'on accorde à l'enfance dans la province de Québec est peut-être sain; encore est-ce douteux lorsqu'on examine de près la qualité des instituteurs. Mais il n'est ni national, ni social, ni systématisé, ni suffisant. Il ne deviendra national, social et suffisant que lorsqu'on l'aura systématisé. C'est là un des points dont dépend l'avenir de la race française au Canada. Il faut, si elle veut survivre et accomplir ses destinées qu'elle soit plus instruite que les autres races, plus entraînée quant aux études supérieures et secondaires, parce que son rôle en Amérique doit être celui de la race française en Europe; mieux organisée de toutes manières pour pouvoir maintenir au moyen de sa vie sociale et économique ce niveau élevé qui lui permettra d'être et de rester le peuple lumière. Que nous qui avons l'avantage de l'instruction, qui devrions aider à l'évolution, mais qui le faisons si peu, le voulions ou ne le voulions pas, que nous nous en occupions ou que nous ne nous en occupions pas, cette évolution se fera. Elle nous laissera en arrière et alors nous périrons. Ou bien le peuple à un certain moment aura l'intuition de son danger, et alors la paisible évolution se changera en une révolution violente balayant tout devant elle. Ceux qui suivent les événements savent que nous n'évoquons pas ici des chimères et des épouvantails. Tous nous devrions songer à nos graves responsabilités et aux malheurs qui suivront notre négligence à les assumer.

Si d'autre part nous accomplissons tout notre devoir, si du bas jusqu'en haut nous organisons l'éducation et l'instruction du peuple sur des bases systématiques, saines, vraiment sociales et nationales et répondant aux besoins et au génie de la race, alors nos institutions conserveront cette solidité et cette permanence qui garantissent l'avenir, ils vivront non seulement extérieurement et suivant la lettre de la loi qui meurt dès que l'opinion a cessé de la respecter, mais dans le cœur même du peuple qui s'en montrera reconnaissant. Car, pour nous servir d'une pensée de Maurice Maeterlinck, il est impossible que ceux qui ont accompli jusqu'au bout la mission qui est par excellence la mission humaine, ne se trouvent pas au premier rang pour en recueillir les fruits.

Errol Bouchette.

Repos et Récréation

DEUXIEME ARTICLE



L'ÉGLISE catholique disions-nous dans un précédent article, sait procurer à l'homme les moyens de se reposer et de se récréer de la manière la plus efficace, c'est-à-dire de la manière la plus salutaire et, en même temps, la plus agréable. Le repos et la récréation qu'elle propose, répondent à toutes les exigences et à tous les besoins, et sont à la portée de tous. En cela, comme en tout le reste, l'Église catholique est bien, encore une fois, l'institution la plus essentiellement démocratique; elle est bien véritablement l'Église de la multitude, l'Église du peuple.

* * *

Mais il y a toujours eu, et il y aura toujours en ce bas monde, des esprits bornés, incapables d'apprécier les choses d'après leur valeur réelle. Il y aura toujours des esprits chagrins, revêches, critiques, refusant opiniâtrement de se rendre à l'évidence, et trouvant à redire à tout.

A cette dernière catégorie appartenait "sire Grégoire, le gail-
lard savetier" du bon LaFontaine.

Il se plaignait des fêtes de l'Eglise : elles étaient, à son avis, trop nombreuses ; cela nuisait à ses affaires :

“Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours
 Qu'il faut chômer ; on nous ruine en fêtes :
 L'une fait tort à l'autre ; et monsieur le curé
 De quelque nouveau saint charge toujours son prône.”

Ainsi se plaignait le bonhomme. Il n'en est pas moins évident qu'il observait le dimanche et les fêtes : ses propres paroles le prouvent et sa conduite en fait foi. Il ne s'en rendait peut-être pas compte, mais si, malgré la difficulté qu'il éprouvait à “attrapper à la fin le bout de l'année,” il trouvait le moyen et avait le cœur de “chanter du matin jusqu'au soir,” c'est parce qu'il était fidèle à ses devoirs de religion et allait à la messe. Quand on ne sanctifie pas le jour du Seigneur, quand on ne fréquente point l'Eglise, on ne chante pas ainsi ; on s'ennuie le dimanche et, la semaine, on est morose et bourru. L'expérience le démontre et les moins clairvoyants s'en aperçoivent.

* * *

Ce savetier de la fable était relativement un modéré.

Au bout d'un certain temps, il en survint une légion d'autres en ce même pays de France, et ceux-là ne se contentèrent pas de trouver à redire. Ils entreprirent de tout bouleverser, sous prétexte de tout réformer. Ils imaginèrent de nouveaux systèmes, au moyen des quels le peuple pourrait désormais se reposer et se récréer d'une manière plus raisonnable et plus avantageuse.

Prenant pour devise ces paroles de leurs prédécesseurs en banqueroute : “Faisons cesser toutes les fêtes de Dieu sur la terre — *Quiescere faciamus omnes dies festos Dei a terrâ,* — ils tentèrent d'abolir le dimanche et les jour de fête célébrés dans l'Eglise depuis des siècles, et voulurent y substituer un genre de repos et des divertissements de leur invention. Mais

ils n'étaient que des savetiers, et, au lieu de réformer et d'améliorer, ils ne firent que saveter et gâcher.

Ils ne possédaient ni cette intelligence de la nature humaine, ni cette délicatesse de sentiment pouvant leur permettre de trouver ces modes de repos et de récréation qui délassent et réconfortent à la fois et l'homme physique et l'homme moral. Ce secret l'Eglise seule le connaît et sait le mettre à profit.

Comme le médecin de Molière, ils décidèrent de "changer tout cela", et ils commencèrent par s'attaquer à la semaine composée de sept jours, établie par Dieu lui-même et datant de l'antiquité la plus éloignée, et ils y substituèrent une succession ininterrompue de dix jours de travail. Aux mois de l'année ils firent subir une transformation complète et donnèrent des noms nouveaux. En un mot, ils rédigèrent et s'efforcèrent d'imposer le fameux calendrier républicain.

* * *

Mais on eut beau faire, les vieilles calendes, réclamant le droit du premier occupant, s'obstinèrent à rester. Elles avaient pénétré si profondément dans les idées, dans les coutumes, dans le langage, qu'il fut impossible de les déraciner. Le calendrier républicain dut en faire son deuil, et dès le commencement du siècle dernier, on lui intima l'ordre de déguerpir. Oui, les vieilles calendes restèrent avec leurs mois et leurs semaines, avec leurs dimanches et leurs fêtes religieuses, dont quelques-unes furent même reconnues et maintenues par la loi civile comme jours fériés.. saint Denis, saint Rémi, sainte Clotilde, saint Louis, Sainte Jeanne de Chantal, Saint Vincent de Paul, et tant d'autres admirables personnages qui, par l'éclat de leurs vertus, ont illustré cette France surnommée la fille aînée de l'Eglise, continuèrent, comme auparavant, à recevoir les hommages des fidèles, au jour de leur glorieux anniversaire.

* * *

Le calendrier républicain, disons-nous, invention à certains points de vue, assez ingénieuse, ne tarda pas à disparaître. Cela

devait naturellement arriver. Tous les gens sensés s'accordent à reconnaître que la fameuse décade de ce calendrier était une division de temps absurde, ne répondant nullement aux exigences de la nature physique et morale.

Neuf jours de travail et un jour de repos: ni l'homme, ni l'animal domestique n'y peuvent tenir. Pour les animaux, aussi bien que pour les hommes, la décade était "ce chemin montant, sablonneux, malaisé," du fabuliste, où "l'attelage," au bout d'un certain temps, "suait, soufflait, était rendu." Les mouches républicaines eurent beau "survenir, s'approcher des chevaux, piquant l'un, piquant l'autre, allant, venant," rien n'y faisait. Le travailleur, dans sa lassitude semblait montrer du doigt à son maître ses bêtes de somme, pareillement épuisées de fatigue, et lui dirent: "Interrogez les donc, ces pauvres bêtes, et elles vous instruiront.—*Nimirum interroga jumenta, et docebunt te.*"

Aussi, dans les villes, dans les campagnes, partout, la plupart furent heureux de retourner à l'ancienne et vénérable semaine, couronnée de son beau dimanche, de son dimanche réparateur des forces physiques, restaurateur et conservateur des forces morales.

Et c'est ainsi que Dieu, sans intervention visible et directe, laisse au temps et au bon sens le soin de mettre en évidence la sagesse de ses institutions et la bonté avec laquelle il pourvoit aux besoins et au bonheur de ses créatures sur la terre.

II

Incapables de comprendre quelle sorte de repos convient à la multitude, et dans quelle mesure ce repos lui doit être départi, ces réformateurs outrecuidants ne se montrèrent pas moins inhabiles, quand il s'agit de procurer à cette même multitude des moyens de se récréer d'une manière à la fois honnête et salutaire.

Mais, d'une part, ils avaient dit: "Faisons cesser toutes les fêtes de Dieu sur la terre," et d'autre part, ils savaient que le

peuple a absolument besoin de se récréer. Il fallait donc les remplacer par quelque chose, ces fêtes de Dieu. Ils se mirent conséquemment à l'œuvre, et ils établirent des jours de réjouissance et d'amusement de leur façon.

Ils commencèrent par la fête de la Raison :

“Leurs pareils à deux fois ne se font point connaître,
Et pour leurs coups d'essai veulent des coups de maître”

Puis on eut le glorieux anniversaire de la prise de la Bastille, et ainsi de suite.

* * *

Mais, désireux de plaire à la foule, ils ne songèrent pas tant à désigner et à déterminer des jours de fête particuliers qu'à essayer de faire des jours de fête de tous les jours de l'année.

Ils s'appliquèrent à répandre partout l'amour du plaisir, à en imprégner, pour ainsi dire, l'atmosphère, à l'introduire dans tous les esprits et dans tous les cœurs. Chose bien facile à accomplir du moment que la foi s'affaiblit et que s'émousse le sens religieux. “Amusez-vous et jouissez; ne travaillez qu'autant que le travail s'imposera et vous paraîtra inévitable, et vos instants et vos heures de loisir, passez-les ensuite joyeusement, au milieu des satisfactions matérielles et des divertissements de toute sorte que nous avons inventés et que nous vous proposons. Car tel est le privilège de l'humanité émancipée, et tel le don que fait aux masses le siècle par excellence de la lumière et de la civilisation.”

* * *

Mais en parlant ainsi, en promettant au peuple que par de semblables moyens ils assureraient son bonheur, ils s'abusaient étrangement ou mentaient effrontément. Et pour en être convaincu il suffit de considérer un peu la nature et les effets des divertissements qu'ils jetaient de la sorte en pâture à ce peuple avide de chômage et de plaisir.

Non, ces fêtes profanes et mondaines où domine la folle gaieté l'absence de toute réserve, les excès dans le manger et surtout dans le boire, des jouissances, âpres en vérité, mais ne durant que quelques heures, des veilles ne se terminant que tard dans la nuit, un peu avant la reprise du travail, ces fêtes, disons-nous, ne sauraient être pour ceux qui doivent se procurer le pain quotidien en se livrant à un dur et incessant labeur, une source de repos bienfaisant, de récréation salulaire.

Non, ces fêtes ne sauraient convenir au peuple, aux artisans, aux humbles, aux pauvres, qui sont la grande majorité en ce monde, car elles ont encore le grave inconvénient de faire naître des inclinations, de créer des besoins de leur nature inasouissables—*insaturabilia*, comme s'exprime la Sainte-Ecriture—et que les circonstances de fortune ou autres, la plus grande partie du temps, rendent irréalisables.

Non, ces jours de fête avec leurs brillantes anticipations du matin, les désillusions du soir, la lassitude et le dégoût du lendemain, ne sauraient être propres à recréer sainement l'esprit, à relever le courage, enfin à exercer sur le cœur et sur l'âme une bienfaisante et salulaire influence.

III

Nous avons dit et répété, au cours de cet écrit, que l'Eglise et l'Eglise seule sait procurer à l'homme des moyens de repos et de récréation pratiques et efficaces. Mais l'Eglise va plus loin et rend plus évidents encore sa sagesse et son désir de promouvoir les véritables intérêts de ses enfants et de travailler efficacement à leur bien-être réel.

Nous voulons dire qu'elle ne se contente pas de leur enseigner à se reposer et à se recréer, mais qu'elle leur indique aussi dans quelle mesure et dans quelle proportion ils doivent le faire.

Elle leur rappelle que si le repos et la récréation sont utiles et même nécessaires, ce n'est que parce que le travail est obligatoire et indispensable. Elle ne cesse de proclamer cette vérité,

et de proposer les motifs les plus propres à mettre en activité toutes les énergies de l'âme et du corps, au prix de toutes les fatigues et de tous les sacrifices.

* * *

Voilà ce qu'enseigne, ce que prêche l'Eglise, et par ses enseignements elle condamne l'absurde théorie de ceux qui prétendent que le bonheur ici-bas consiste à se procurer la plus grande somme possible de repos et de récréation, d'une part, en travaillant le moins possible, d'autre part. Elle veut que l'homme apprenne à considérer le repos et la récréation comme une récompense méritée par le travail accompli, et, en même temps, comme un moyen de travailler ensuite avec plus d'ardeur et d'efficacité. Elle veut qu'il sache et comprenne bien que "le plaisir par lui-même," comme dit Bourdaloue, "n'a jamais rien produit de bon ni d'utile."

* * *

Et cet enseignement de l'Eglise, il est corroboré par la raison et par l'expérience.

Oui, la raison et l'expérience nous disent que ce n'est point en se livrant à un repos prolongé outre mesure, à des récréations multipliées, à des divertissements quasi ininterrompus, que se forment les races saines et vigoureuses. Les Romains conquièrent la Grèce par les armes. Les Grecs, à leur tour, causèrent la perte de Rome en y introduisant cette passion effrénée des amusements et des plaisirs qui énerve la volonté et dégoûte de toute occupation sérieuse.

La raison et l'expérience s'unissent encore à l'Eglise pour enseigner que ce n'est point ainsi, c'est-à-dire en se livrant à un repos prolongé outre mesure, à des récréations trop multipliées que l'ouvrier contractera et conservera cette habitude et cet

amour du travail qui le protégeront, d'une part, contre le découragement, au milieu de ses rudes labeurs, et, d'autre part, contre le désir de chômages trop fréquents et nécessairement ruineux.

Ce n'est point ainsi, non plus,—et la jeunesse désireuse de s'instruire doit être bien persuadée de cette vérité—ce n'est point ainsi que se sont développés et formés les hommes de talent et de génie, les philosophes, les théologiens, les écrivains, les orateurs, les poètes, les artistes. Pour atteindre la noble fin qu'ils avaient en vue, bien loin de prolonger les heures de loisir, de multiplier les distractions et les amusements, ils consacraient le jour presque tout entier, souvent une partie de la nuit, à la lecture, à l'étude et à la réflexion.

CONCLUSION

Ce point de vue de la question du repos et de la récréation nécessaires à l'homme, mérite certainement d'attirer l'attention; elle mérite d'être sérieusement étudiée et méditée. Et plus on l'étudiera, et plus on se convaincra de cette vérité, que l'Eglise, et l'Eglise seule, sait procurer à l'homme un repos et des récréations en même temps salutaires et convenables; un repos qui le préserve de l'oisiveté, des récréations qui ne dégènerent point en dissipation excessive et en licence.

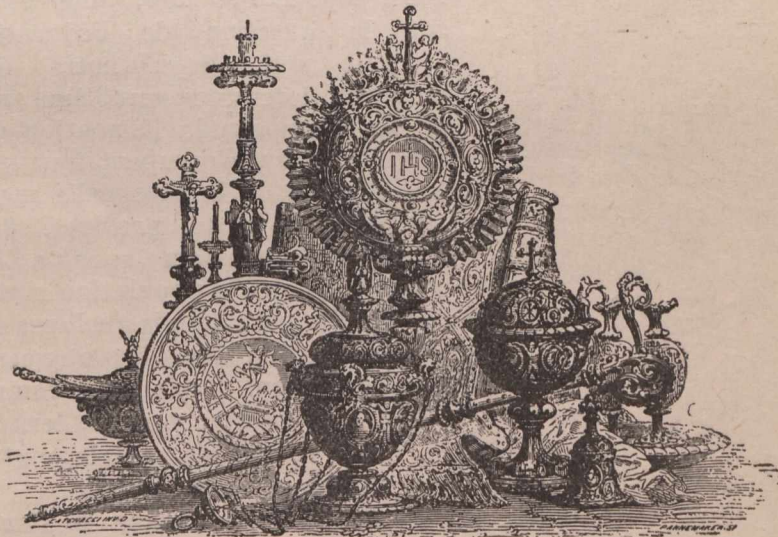
* * *

Oui, nous le répétons, en cela comme en tout le reste, les sages ordonnances, la prudente et maternelle direction de l'Eglise, font bien voir qu'elle est inspirée par l'Esprit de ce Dieu qui, ayant créé l'homme, connaît à fond les exigences et les aspirations de la nature humaine, et veut bien accorder à sa créature la possibilité d'y satisfaire et d'en atteindre la réalisation.

Aussi, comme nous l'avons déjà dit, les gens sensés seront

toujours prêts à reconnaître que l'Eglise seule a reçu cette mission, qu'elle seule sait dispenser à ses enfants tous les moyens de repos et de récréation légitimes, agréables et efficaces, et les gens de cœur seront toujours heureux de lui en témoigner leur reconnaissance, appréciant ce que fait, non seulement pour leur félicité éternelle là-haut, mais aussi bien pour leur bonheur temporel ici-bas, cette mère tendre et divinement éclairée qui s'appelle la Sainte Eglise Catholique.

Louis - Alphonse Molin, C. M. F.



Un Problème d'Économie Sociale.

Opinions et Commentaires sur l'Éducation Agricole.

Moniti, meliora sequamur. Virg. E. 3, 188.
Etant avertis, suivons une meilleure voie.



SOUS le titre de "UN PROBLÈME D'ÉCONOMIE SOCIALE" nous avons publié dans les numéros 2 et 3 de la 40^{ième} année de "LA REVUE CANADIENNE", 1904, page 115 et 270, une étude sur la question de l'éducation agricole qui, dans notre opinion est devenu un problème très sérieux s'imposant à l'attention des économistes qui s'occupent tout particulièrement de la prospérité matérielle et morale de notre province. L'étude de cette grande question nous a été suggérée par le fait que la population rurale diminue progressivement depuis quelques années et que la population des villes augmente dans la même proportion. Lorsque la campagne se dépeuple l'agriculture souffre, lorsque celle-ci souffre, toute l'économie sociale souffre car ce qui concerne l'une touche l'autre. Cette étude après sa publication dans la REVUE fut imprimée en brochure à un certain nombre d'exemplaires mis à la disposition des Messieurs les Missionnaires agricoles de la province de Québec afin d'aider à faire de la propagande pour permettre à

l'idée qu'elle contient de mieux se vulgariser parmi la classe agricole et surtout parmi ceux qui, étant les chefs dirigeants de l'instruction populaire, pourraient nous conduire à la réforme éducationnelle indiquée dans cette brochure.

Comme la chose devait arriver, ce petit mouvement de propagande a provoqué une expression d'opinion. Beaucoup de ceux qui ont lu la brochure, voyant le nom d'auteur qu'elle portait, nous ont adressé leur appréciation, soit par lettre, soit de vive voix; d'autres l'ont adressée à Monsieur l'Abbé Charest, le digne et laborieux secrétaire de Messieurs les Missionnaires agricoles. Les commentaires que nous venons faire aujourd'hui sur "Un problème d'économie sociale" ne sont rien autre chose que l'étude de ces appréciations qui ont été ainsi faites du problème que nous avons soumis pour discussion l'an dernier. Il nous semble qu'il devra être intéressant pour ceux qui y ont porté leur attention, de savoir comment ont été appréciées ces idées en matière d'éducation agricole et si elles trouvent plus d'adeptes que d'opposants.

Nous devons d'abord dire que nous avons été très agréablement surpris de pouvoir constater que les idées soumises sont celles d'un grand nombre de personnes, parmi l'élite de la société. De tous les accusés de réception de la brochure qui ont été envoyés, il n'y en a pas plus que neuf qui, étant un simple accusé de réception proprement dit, sembleraient prouver la complète indifférence de leurs auteurs pour la question. Un autre semi-amical, à nous adressé, laisse entrevoir certains doutes sur la justesse de quelques unes des idées exprimées dans la brochure et nous a fourni l'occasion de rendre plus clairs certains passages qu'on ne paraît pas avoir bien compris. Mais, nous sommes heureux de pouvoir dire que toutes les autres appréciations sont faites par des personnes qui ont compris parfaitement l'importance du problème soumis et la nécessité de travailler le plus tôt possible à sa solution, dans le sens indiqué dans la brochure. Elles sont nombreuses et viennent de hauts dignitaires ecclésiastiques, de prêtres, de religieux, de laïques, membres de diverses professions libérales et de plusieurs journaux et revues.

Nous avons pensé qu'il serait utile de donner connaissance de

quelques-unes des adhésions motivées reçues, choisies parmi celles des différentes classes de personnes qui ont envoyé un accusé de réception. Il est entendu qu'aucun nom ne sera divulgué dans ces citations, car ces adhésions, tout en étant absolument spontanées ont un caractère semi-privé qui nous porte à ne pas nous sentir autorisé à donner le nom de leurs auteurs.

Nous commençons par mentionner, sans cependant la citer, celle de l'un de Nos Seigneurs les Evêques de la province de Québec qui est une approbation sans réserve, à cause de la haute valeur qui ressort de cette adhésion, vu le caractère distingué de son auteur:

La suivante nous a été adressée par un religieux :

“Cher Monsieur.—J'ai l'honneur d'acuser réception de votre remarquable étude intitulée “Un problème d'économie sociale” et il me semble que vous avez fait valoir des arguments très lumineux et très probants à l'appui de votre thèse. Espérons que le désir que vous exprimez de voir des chaires d'agronomie établies dans les grands centres d'éducation sera réalisé avant longtemps pour le plus grand bien matériel, moral et social de notre commune patrie canadienne française.”

En voici une troisième, si joliment tournée, venue d'un prêtre de nos amis, que nous ne résistons pas au plaisir de la communiquer ici :

“Mon cher ami,—Mille remerciements. J'ai lu ton travail avec grand plaisir. L'agriculture a certainement fait d'immenses progrès depuis vingt-cinq ans. Rendons grâce aux semeurs; pas seulement aux semeurs de trèfle mais surtout aux semeurs d'idées. Souvent le trèfle germe plus vite dans la terre que les idées dans les têtes. N'importe, mon cher, il faut toujours semer; et que les pauvres gens qui, comme moi, ne peuvent faire autre chose prient, au moins pour que Dieu “*det incrementum.*”

Une quatrième d'un autre ami faisant partie de notre clergé, constitue encore une adhésion bien motivée :

“Mon cher Monsieur.—Je vous prie d'accepter mes remerciements pour l'envoi du fascicule intitulé “Un problème d'économie sociale.”

“J’ai lu avec un bien vif intérêt ce fascicule. Je trouve bien conçue cette idée d’établir des chaires agronomiques dans nos universités; ce serait relever l’idée de l’agriculture dans l’esprit de la classe instruite et intelligente; ce serait faire comprendre à notre jeunesse canadienne que l’agriculture n’est pas un métier de mercenaires. . . . mais bien une profession où l’intelligence, le savoir, l’initiative ont leur place et où elles peuvent avoir leur rémunération.”

“En terminant, je vous souhaite la santé pour la continuation de vos œuvres.”

La lettre qui suit, bien qu’un peu longue, indique si bien le mal que nous voulons combattre, celui de l’instruction donnée dans une fausse direction à des enfants incapables d’en profiter que nous croyons bien faire en la citant en entier :

“Mon cher Monsieur.—Veuillez accepter mes meilleurs remerciements pour votre gracieux envoi: “Un problème d’économie sociale.” Il ne m’appartient point de juger votre travail; mais, à mon humble avis, vous avez su conserver la note juste dans votre exposé.”

“Que dans les villes les gens de professions libérales ou industrielles fassent prendre le chemin du Séminaire à leurs enfants, indistinctement, parce qu’ils ne savent qu’en faire, comme je l’ai entendu dire de mes propres oreilles, au risque d’en faire des nuisances publiques pour plus tard, il y a un semblant d’excuse; mais, que dans nos bonnes campagnes agricoles, où il y a tant de place pour les fils de cultivateurs, l’on voit partir tous les automnes, une nuée d’enfants et de jeunes gens pour aller mettre le comble à nos maisons d’éducation et cela, pour un bon nombre, en vue de se soustraire à l’agriculture, c’est certainement un malheur.”

“Que l’on fasse aimer l’agriculture en en découvrant toutes les beautés; qu’on l’enseigne partout; dans les conversations de familles, qu’on prenne bien garde de rendre cette profession odieuse par des railleries en présence des enfants. Que dans nos fêtes de St-Jean-Baptiste l’on écarte ces travestissements propres à jeter du discrédit sur la classe agricole. Que l’on fasse donner un bon cours élémentaire dans nos bonnes écoles à nos jeunes fils de cultivateurs; que l’on fasse, si l’on veut, un choix

judicieux avec le concours du curé de ceux qui semblent avoir les aptitudes voulues pour faire un bon cours d'études, car, qu'on le remarque bien, il n'est pas donné aux maisons d'éducation de faire des prodiges avec des *nullités*."

Un professeur laïque, de grande et longue expérience dans l'enseignement agricole formule ainsi son adhésion :

"Cher Monsieur.—Je vous prie d'agréer mes remerciements sincères pour l'aimable obligeance que vous avez eue de m'adresser un exemplaire de votre intéressant et très utile travail intitulé : Un problème d'économie sociale." Je l'ai lu avec d'autant plus d'intérêt que l'idée des *chaires agronomiques* dans les universités ne m'est pas étrangère. Il y a longtemps que j'en suis imbu."

"Il n'y a pas le moindre doute que cette institution répandrait la connaissance des principes de l'agriculture et de l'économie rurale parmi la jeunesse instruite, et comme la députation se recrute presque exclusivement parmi les *Professionnels*, il en résulterait une législation beaucoup plus éclairée et plus effective pour le développement agricole et industriel du pays. Puisse-t-il en être ainsi dans un avenir prochain ! Et, puissiez-vous récolter les fruits de l'utile semence que vous venez de jeter en terre pour le bien de la Patrie."

Un de nos plus anciens conférenciers, qui, à cause de son contact constant avec la classe agricole, est en mesure de connaître parfaitement ses besoins en matière d'instruction, nous envoie le cri d'encouragement suivant :

Cher Monsieur.—Je vous félicite d'avoir mis en brochure votre belle conférence sur "Un problème d'économie sociale." Si, comme vous le dites, le sujet n'est pas nouveau, vous avez le très grand mérite de l'avoir présenté avec une logique, une clarté qui pour moi ne laissent rien à désirer."

"Le nombre de ceux qui comprennent bien ce problème si important multiplié par *un*, vous donne exactement le nombre de ceux qui se mettent résolument à l'œuvre pour le réaliser."

"Restons avec l'espérance au cœur."

Un médecin nous souhaite non seulement des adhésions mais des compagnons de travail et de lutte et nous l'en remercions en publiant sa lettre :

“Cher Monsieur,—Je viens, bien qu’un peu tard, vous remercier de m’avoir envoyé un exemplaire de votre étude: “Un problème d’économie sociale” et vous féliciter de ce beau travail que j’avais lu dans la REVUE CANADIENNE et qui m’avait fort intéressé.”

“C’est bien dommage que nous n’ayons pas plus de gens comme vous qui travaillent, étudient, observent et pensent. La province s’en trouverait si bien.”

Voilà pour les appréciations envoyées par lettres personnelles. Nous allons maintenant donner quelques analyses appréciatives cueillies dans la presse de notre province et de l’étranger, donnant en premier lieu l’analyse faite dans deux de ses numéros par la “Revue Internationale des Sciences Sociales” de Rome, Italie.

“Il est difficile,” dit cette revue, “de donner aux fils de cultivateurs des champs, une éducation qui, tout en cultivant leur esprit, leur fasse conserver le respect et l’amour de l’agriculture. L’institution des chaires d’agronomie dans nos universités serait de grande opportunité; les élèves des écoles normales, les futurs professeurs d’agriculture et les jeunes propriétaires, profiteraient des cours d’économie qui y seraient donnés. Cette méthode a reçu l’approbation de la plupart de nos économistes et même des ecclésiastiques en charge d’enseignement: avec elle, les jeunes élèves trouveraient l’occasion d’apprendre à aimer davantage l’agriculture et la campagne. On pourrait choisir les sujets d’économie et autres connaissances qui formeraient le cadre de ces cours.”

“L’éducation doit rendre l’homme laborieux, sobre et charitable et conséquemment, on enseignerait de préférence les sujets qui conduiraient plus sûrement à ce but. Chez toutes les nations civilisées, on sent le besoin d’instruire la jeunesse des méthodes améliorées d’agronomie, et cela, parce que l’on croit nécessaire que l’agriculture sorte de la période empirique pour entrer dans la période scientifique. L’expérience et la science doivent diriger la pratique et tout cela devra remettre en honneur le travail des champs: défricher, labourer, semer, c’est la noblesse de la main de l’homme, c’est presqu’aussi beau que porter le drapeau!”

Dans un autre de ses numéros, la même revue donne de cette brochure une nouvelle analyse que voici :

“On y traite de l’absentéisme rural et de tous les mauvais effets qui s’en suivent. Chez toutes les nations il y a un désir d’abandonner la campagne et d’aller vivre dans la ville et par cette démarche on pense s’élever dans l’échelle sociale et se faire estimer davantage. L’agriculture, l’industrie et le commerce sont sans doute des sources de richesse mais sans l’agriculture les deux autres dépériraient. Elle est la nourrice de la société, par conséquent, tout ce qui se rapporte à l’agriculture regarde directement l’économie sociale. Varron disait : *divina natura dedit agros, ars humana aedificavit urbes*, comme pour reconnaître la priorité et l’importance capitale de l’agriculture. Au Canada, la population rurale était de 71.3 par cent en 1891 ; en 1901, elle n’était que de 62.3. Ce sont des chiffres qui font naître des pensées tristes, quand on songe que sans la culture des champs, une nation tombe en décadence, ou, si elle ne s’en va pas en décadence, elle ne peut jamais avoir une richesse stable et de durée.”

Vient maintenant l’appréciation d’une feuille quotidienne de Québec :

“Nous sommes en retard pour signaler au public une très forte étude de M. J. C. Chapais sur la nécessité de l’enseignement agricole supérieur. Cette étude qui a paru dans la REVUE CANADIENNE a été très favorablement commenté par les connaisseurs qui en ont causé devant nous. Elle se recommande d’ailleurs par la compétence de l’auteur auquel de nombreuses années d’expérience, de travaux, de conférences, d’observations et de participation à maintes réformes qui ont déjà eu du succès, donnent une autorité indiscutable.”

“L’idée de M. Chapais est de relever la dignité de l’art agricole par la création de chaires agronomiques dans nos universités.”

“L’auteur n’exagère certainement pas lorsqu’il déplore l’indifférence, pour ne pas dire plus, au milieu de laquelle s’exerce la profession agricole.”

“Sans doute, l’éloge banal du cultivateur est de mise et même de mode sur tout menu de fête officielle ou nationale, alors que

l'intérêt commande le respect et l'enthousiasme d'une classe de la société sur laquelle il faut, malgré tout, compter pour arriver à quelque chose dans l'Etat; mais là se borne trop souvent la considération des classes supérieures pour la profession qui devrait être l'une des plus honorées, puisqu'elle fait vivre les autres. Pour être mieux compris, avouons que l'agriculture ne compte presque pour rien dans la considération que se manifestent mutuellement les autres classes de la société. Voilà ce qui fait que le cultivateur finit trop souvent, pour peu que les épreuves de sa profession y joignent quelques rudes désappointements, par se croire un paria dont ses semblables ne s'occupent que pour l'exploiter."

"C'est ce sentiment des plus décourageants pour l'avenir de l'agriculture que M. Chapais voudrait combattre par la diffusion de l'instruction agricole jusque dans les plus hautes sphères de l'enseignement. Il appuie sa suggestion sur des raisons très fortes dont le développement l'amène à des considérations élevées qui témoignent autant de sa science que de sa haute conception de l'art agricole."

"L'idée est-elle pratique pour le moment? Nous le voudrions croire. Mais son exécution exige des frais que la classe agricole devra partager avec les universités et nous nous demandons si l'on réussirait d'ici à quelques années à réunir autour de ces chaires agonomiques un nombre suffisant d'élèves pour justifier leur maintien. *Et puis, l'enseignement agricole à l'école élémentaire, et au collège, tel que donné aujourd'hui, est-il suffisant pour commander l'établissement des chaires universitaires?*"

"En tout cas, l'étude de M. Chapais mérite l'attention de tous les hommes sérieux qui s'intéressent au progrès véritable de notre province, et nous serions heureux de la voir discuter par toute la presse et les hommes publics. La tendance de la jeunesse rurale à se porter vers les villes est certainement un grand mal autant au point de vue social qu'agricole et il est grand temps de chercher les moyens de les restreindre.

Quelques lignes de cette dernière analyse semblent indiquer que son auteur n'a pas tout à fait bien saisi toute notre idée sur la solution du problème dont il est question dans notre brochu-

re et nous reviendrons plus loin là-dessus en ce qui concerne les lignes soulignées par nous.

“En butinant” un économiste qui s’occupe des questions scolaires spécialement écrit ce qui suit dans *Le Soleil* de Québec.

“L’éminent conférencier agricole, M. J. C. Chapais vient de publier une étude remarquable sur la nécessité et les moyens de rendre plus populaire encore notre industrie nationale : l’agriculture.”

“L’auteur est un fervent de la terre et voudrait que la beauté et la noblesse de la profession de cultivateur fussent inculquées dans l’esprit des enfants de la campagne dès leur temps de scolarité. Il voudrait en voir imprégner tout notre enseignement actuel : universitaire, classique et primaire. Il souhaiterait que l’on començât à donner cet enseignement dans les hautes sphères : dans les collèges, les universités, les écoles normales afin qu’il en descendit d’excellents professeurs et que ces derniers continuassent à répandre ces idées dans les divers étages de notre système scolaire.”

“Le Principal de l’Ecole Normale de Québec, l’abbé Th. G. Rouleau, a, naguère encore, dans une conférence savamment élaborée et prononcée devant une grande convention d’éducateurs, donné dans cette note, en demandant la bifurcation de notre programme d’études : l’un dont la base serait l’enseignement agricole, pour les écoles rurales, et l’autre, devant être rédigé de façon à préparer les enfants des villes aux industries et au commerce.”

“M. Chapais insiste fortement pour que nos livres classiques soient préparés en vue de donner à l’enseignement de l’agriculture, la première place d’honneur après la religion.”

“M. J. Edouard Boily développait la même pensée, l’année dernière, dans une conférence donnée à une convention des instituteurs du district de Québec.”

“S’il est une œuvre méritoire, suivant nous, c’est bien celle des patriotes qui consacrent leurs efforts à enseigner à notre peuple le moyen de le rendre prospère et heureux.”

“Mais là, malheureusement, finit leur rôle. Ceux qui ont en mains les rênes du pouvoir vont-ils entendre ces sages conseils ; en tiendront-ils compte ? Les enseignements patrioti-

ques de ces éducateurs du peuple ne sont-ils pas la "*vox clamantis in deserto?*" Nous ne voulons que signaler aujourd'hui cette intéressante étude du conférencier agricole, M. J. C. Chapais. Nous espérons bien y revenir un jour ou l'autre et en parler plus longuement."

Une excellente suggestion est contenue dans l'article de rédaction suivant, imprimé dans un journal progressiste publié dans une de nos petites villes de la province de Québec.

"M. J. C. Chapais vient de publier, dans les numéros de février et de mars (1904) de la REVUE CANADIENNE et de réunir en une charmante plaquette, deux articles patriotiquement pensés et puissamment documentés que nous signalons à l'attention de nos lecteurs."

"Riche en établissements d'éducation de toute sorte, St-Hyacinthe ne saurait rester indifférente à l'enseignement agricole. On en a d'ailleurs eu la preuve lors du banquet anniversaire de la fondation de notre Ecole de Laiterie par l'enthousiasme avec lequel furent applaudies les brillantes espérances éloquemment formulées par notre ancien rédacteur: M. A. Bourgault, avocat".

"Monsieur Chapais considère, et à bon droit, come une question d'économie sociale très importante la dépopulation des campagnes. Les chiffres du dernier recensement ne lui donnent malheureusement que trop raison. Recherchant les causes de cette désertion, M. Chapais en signale un grand nombre déjà indiquées et y ajoute, en lui assignant le premier rang, la mauvaise direction donnée à l'éducation des enfants de la campagne. L'éducation et l'instruction, telles qu'elles se donnent aujourd'hui, ont plutôt pour effet d'arracher l'enfant à la ferme pour le diriger vers la ville, malheureusement, chez nous, souvent vers l'étranger. Ceci rompt naturellement l'équilibre social, jette sur le pavé des villes une foule de déclassés, tandis que l'agriculture, la principale source de richesses d'un pays, manque de bras et surtout de têtes, et reste beaucoup moins productive qu'elle ne le devrait. Une réforme semble donc nécessaire, mais pour avoir chance de réussir il faut qu'elle soit préparée de longue main.

"Cette mauvaise direction donnée à l'éducation a pour premier

résultat de déconsidérer l'agriculture aux yeux des enfants, et c'est contre ce préjugé qu'il y a lieu tout d'abord, de réagir et, pour ce faire, il faut à la fois saper le mal dans sa racine et dans ses branches. Nous voulons dire par là qu'il y a lieu d'agir sur l'enfant de la campagne en vue de l'attacher à la terre et qu'il y a lieu également d'agir sur ceux qui, légitimement appelés à constituer l'élite des classes dirigeantes, Clergé, Professions libérales, etc., ont, depuis un certain nombre d'années déjà, quitté la campagne pour le Séminaire ou l'Université, d'où comme conclusion pratique, Monsieur Chapais suggère l'idée de cours agronomiques donnés dans nos Universités, de conférences faites dans nos Séminaires, nos Ecoles normales et aussi dans nos Collèges classiques et commerciaux, aux élèves à la veille de quitter le collège, afin de faire comprendre à tous la dignité, l'importance et la puissance productrice de l'agriculture."

"Comme tous les grands projets qui doivent porter de bons fruits, ceux de M. Chapais ne seront peut-être pas réalisés immédiatement."

"Si la lecture de l'excellente étude de M. Chapais pouvait inspirer à quelque ordre religieux enseignant, la bonne idée d'ouvrir une sorte de Juvénat d'agriculture ou d'industrie pour préparer à l'une ou à l'autre de ces carrières les enfants de 11 à 14 ans ce serait un grand résultat obtenu."

"Le programme des cours de ce juvénat devrait être organisé en vue de garder les enfants à l'école durant les six ou sept mois d'hiver seulement, afin de leur permettre de commencer, durant la belle saison, chez leur parents, l'apprentissage de leur futur métier. Dans un pays comme le nôtre où la main-d'œuvre est si rare, l'aide d'enfants de douze à quatorze ans pendant la saison des travaux n'est pas à dédaigner, et nous avons, à différentes reprises, entendu dire à des cultivateurs qu'ils seraient bien heureux de pouvoir faire instruire ceux de leurs enfants qui doivent leur succéder à la ferme, s'ils pouvaient se dispenser de leurs services pendant la saison des travaux. Ce besoin d'ailleurs n'est pas particulier à notre pays; l'institution St-Pierre Fourier à Lunéville (Lorraine française) vient d'inaugurer un cours d'agriculture d'hiver dirigé par M. Paul Gray, président du Comice agricole de Lunéville, et les journaux, en

rapportant cette création constatent qu'elle répondait à un besoin urgent, puisque dès la troisième année, le nombre d'élèves de onze au début avait triplé pour arriver à trente-deux."

Enfin nous terminons ces nombreuses citations par la seule lettre qui indique un état d'âme inquiet au sujet des réformes éducationnelles que suggère notre brochure au point de vue de l'agriculture. Voici le contenu de cette lettre :

"Cher Monsieur.—J'ai reçu votre récent ouvrage intitulé "Un problème d'économie sociale" j'en ai fait une étude sérieuse qui doit m'être profitable, car la lecture de certains passages a été loin de m'inspirer des pensées d'orgueil."

"Il est évident que le mal que vous déplorez et que vous voulez guérir existe. Mais quelle en est la principale cause? . . . Est-il bien vrai que la plupart de nos hommes instruits, fils de cultivateurs, qui ne sont pas prêtres ou religieux deviennent des fléaux pour la société? . . . Quel souverain remède à apporter à tous ces maux? Je laisse à plus sage que moi à décider."

"Vous pouvez croire qu'un prêtre agriculteur ne peut que louer votre zèle à infuser l'amour de l'agriculture aux enfants de la campagne. Vous faites là œuvre de patriôte."

"Je ne crois pas vous déplaire en vous annonçant que notre collègue a décidé que l'enseignement de l'agriculture fera partie de son programme d'études, etc."

Cette lettre comme nous l'avons dit plus haut nous a fait plaisir en ce sens qu'elle nous permet de répondre à certaines objections que l'on a plutôt pensées que formulées, mais dont quelques personnes nous ont cependant fait mention. Nous allons formuler ces objections et y répondre aussi brièvement que possible : l'on nous dit :

1. "Vous blâmez les cultivateurs qui ayant plusieurs fils et seulement une terre à donner en héritage à l'un d'eux font instruire ces fils pour qu'ils puissent chercher à gagner leur vie autrement que par l'agriculture, et en cela vous avez tort."— A ceci nous répondons que si un fils de cultivateur recevait une instruction telle qu'elle convient à sa position, au lieu de se croire obligé d'aller travailler à la ville, ou à la manufacture, il sortirait de l'école avec l'idée de se faire colon sur une terre nouvelle à l'instar des anciens défricheurs qui ont fait notre province agricole ce qu'elle est.

2. "Vous semblez insinuer que les écoles d'agriculture existantes ne sont pas à la hauteur de leur mission.—A ceci nous répondons que pas une ligne de notre précédente étude ne peut être citée à l'appui d'une telle assertion, et qu'au contraire, nous proposons la réforme indiquée afin de procurer des élèves à ces écoles qui, aujourd'hui, en reçoivent de trop peu instruits pour profiter des cours qu'on y donne.

3. Vous avez l'air de dire que les conférenciers et les professeurs agricoles qui sont en office ne sont pas qualifiés pour la position qu'ils occupent. A ceci, nous répondons qu'au contraire nous avons fait l'éloge de tels hommes qui ont eu le grand courage de se former seuls et que c'est pour éviter à ceux de l'avenir d'avoir à passer par le même pénible travail que nous proposons la création d'une chaire où ils trouveront plus de facilité pour se former.

4. En travaillant pour introduire l'agriculture dans le programme des écoles primaires, vous travaillez à décourager les enfants d'aller dans les collèges classiques.—A ceci nous répondons que, au contraire, nous désirons qu'on introduise des notions d'agriculture dans le programme de ces collèges pour mettre les élèves qui suivent les cours de ces institutions en mesure de connaître la valeur de la science en agriculture et les empêcher d'accepter le préjugé qu'un homme instruit ne peut faire un simple cultivateur sans se déclasser.

Nous avons dans la Puissance du Canada vingt-trois collèges qui donnent l'instruction à plus de sept mille élèves par l'intermédiaire d'un très grand nombre de prêtres et ecclésiastiques. Nous demandons simplement que ces professeurs dans le cours de leurs études reçoivent assez de notions générales sur l'agronomie et l'économie rurale pour que le cours préparatoire qu'on trouve dans presque tous les collèges et qui s'appelle présentement cours anglais ou cours commercial, puisse s'intituler cours préparatoire anglais, agricole et commercial.

L'on dit : Le séminaire est fait pour former des élèves pour la prêtrise ou au moins pour les professions libérales. Y a-t-il un seul de nos supérieurs de nos vingt-trois collèges qui voudra affirmer qu'aujourd'hui tous leurs élèves ont les talents ou la vocation voulue pour faire des prêtres, des avocats, des médecins,

des notaires, etc. Je ne pense pas qu'un seul se risque à faire une telle affirmation. Or, que faire de ceux qui ont commis l'erreur de suivre, ou plutôt dont les parents ont commis l'erreur de leur faire suivre un cours classique? Ce sont là des déclassés. Pourquoi ne pas leur montrer, en leur donnant quelques notes sur la philosophie de l'agriculture, que celle-ci est une carrière qui leur est ouverte et dans laquelle ils seront sûrs de ne pas fausser leur voie, grâce à ce qu'ils ont pu acquérir de science dans leur cours classique. Que de fruits secs de moins dans les carrières libérales si l'on voulait accepter cette idée.

5. Vous voulez introduire dans les cours universitaires, collégiaux et scolaires, l'étude d'une nouvelle science alors qu'on se plaint de tous côtés que ces cours sont déjà surchargés. — A ceci nous répondons: Pour ce qui est de la chaire d'agronomie que nous demandons, ces cours resteront facultatifs comme ceux des autres chaires, n'y viendront que ceux qui voudront.

Quant aux collègues, nous ne croyons pas que deux ou trois conférences sur l'agriculture données aux élèves les plus avancés, constituent une grosse surcharge pour leur intelligence. D'ailleurs la preuve de l'excellence de cette méthode est faite ailleurs.

6. Une objection a été formulée dans un des journaux dont nous avons cité l'appréciation de notre brochure. Nous avons souligné en citant cette appréciation les quelques lignes qui contiennent cette objection que voici:

“L'enseignement agricole à l'école élémentaire et au collège, tel que donné aujourd'hui est-il suffisant pour commander l'établissement de chaires universitaires?”

Cette question ainsi posée après la lecture de notre brochure démontre, on nous permettra de le dire, qu'on n'a pas bien compris notre idée qui nous semble pourtant exprimée très clairement. Il est évident que si l'on attend que l'enseignement agricole à l'école primaire et au collège soit suffisant pour commander l'établissement de ces chaires agronomiques, l'on ne fondera jamais ces chaires; alors l'enseignement agricole restera toujours insuffisant faute de professeurs formés par la chaire d'agronomie et nous resterons dans l'ornière où nous sommes

et dont nous cherchons à sortir par l'établissement de telles chaires. Le raisonnement est, il nous semble, facile à suivre. L'on manque de professeurs qualifiés pour enseigner l'agriculture dans nos collèges et nos écoles. Nous demandons une chaire pour former ces professeurs. Si on nous l'accorde, ces professeurs seront formés, alors l'enseignement agricole dans nos collèges et nos écoles cessera d'être insuffisant. Or, comme nous avons montré plus haut que de nombreux professeurs ont, dès à présent, besoin de la chaire agronomique pour pouvoir se former dans cette branche de la science; que plusieurs cents autres instituteurs et institutrices dans nos écoles normales éprouvent le même besoin s'ils veulent coopérer à la mise en opération de l'enseignement agricole qui est suggéré, alors on doit comprendre qu'il n'y a pas à craindre que le ou les professeurs de la chaire agronomique que nous rêvons soient exposés à chômer.

7. Est-il bien vrai, se demande-t-on que la plupart de nos hommes instruits, fils de cultivateurs, qui ne sont pas prêtres ou religieux deviennent des fléaux pour la société? — A ceci nous répondons: non. Et d'ailleurs nous ne l'avons pas dit. Ce qui est vrai, c'est que, faute d'une bonne direction donnée à l'instruction que l'on fournit aux fils de cultivateurs, on rencontre une foule de ces jeunes gens qui s'en vont dans les chantiers, les villes, les manufactures et y tuent leur âme et leur corps. Ils tuent leur âme en acceptant les vices que le mauvais exemple leur dévoile. Ils tuent leur corps par un travail excessif, qu'ils ne consentent à faire que parce qu'il leur fournit, en peu de temps, plus d'argent que l'agriculture et plus de temps et de moyens de se livrer aux plaisirs qui, dans les villes, coopèrent pour une grande part à la désorganisation morale et physique de ceux qui se les donnent. On les voit, au bout de quelques années, minés par le travail ou le plaisir, quelquefois par les deux, revenir, ramenant eux-même avec le reste de force qui menace de les abandonner, leur pauvre corps débilité pour le faire enterrer dans le cimetière du hameau, à l'ombre du clocher natal, tristes exemples du désordre causé par la désertion de la campagne pour la ville et la manufacture.

Ce qui est vrai, c'est que faute d'une bonne direction donnée

à l'éducation des fils de cultivateurs, beaucoup d'entre eux délaissent la campagne pour la ville avec une demi-instruction, y gagnent de l'argent qu'ils dépensent à mauvais escient, pour un bon nombre. Puis on les trouve à l'hôpital, dans les estaminets ou mêlés à la tourbe des grévistes qui demandent plus d'argent pour mieux satisfaire, plusieurs d'entre eux, aux mauvaises habitudes et aux besoins factices qu'ils se sont créés à la ville.

Ce qui est encore vrai, c'est que, parce qu'on leur a fait faire un cours d'études sans s'occuper de savoir s'ils étaient assez doués pour en profiter, un grand nombre de jeunes fils de cultivateurs soi-disant instruits, vont ajouter leur nullité à celles des fruits secs des autres classes de la société qui encombrant les villes et sont des éléments tout préparés pour alimenter la mauvaise presse, pour remplir une foule d'emplois louches, pour préparer les pièges que tendent les faiseurs ou brasseurs d'affaires qui se rient de la crédulité de ceux qui prétendent se faire des fortunes rapides, au moyen d'entreprises qui ne comportent aucun capital pour les soutenir. Ceux-là on les rencontre aussi, plus tard, en bon nombre, dans les prisons et les hôpitaux.

Ce sont ceux-là que nous prétendons pouvoir sauver de la ruine morale et physique en leur donnant une chance, par une instruction sainement dirigée, de garder l'amour de la terre et le désir de la cultiver.

8. Quel souverain remède apporter à tous ces maux? est une question que l'on pose et que l'on veut laisser à plus sage que soi de résoudre. A cette question nous répondons: Il nous semble qu'il est du devoir de ceux qui admettent que le problème existe et qu'il est nécessaire d'en chercher la solution; de travailler à cette recherche sans attendre que de plus sages s'y livrent. Que chacun travaille à la solution et si celle qu'on proposera n'est pas jugée bonne, il faudra chercher encore, chercher toujours, jusqu'à ce qu'on trouve la bonne, car il ne faut pas oublier que ce problème exige une solution.

En face de ces objections dont je viens de parler, quelques âmes timorées qui déjà, il y a vingt-cinq ans, lorsque nous avons jeté la toge d'avocat aux orties pour nous faire cultivateur, nous blâmaient amicalement, mais bien fort, de rendre inutile

toute la science que nous avons acquise dans un cours classique et un cours de droit en nous dirigeant vers les champs, nous ont dit avec le même empressement, lorsque nous leur avons envoyé notre brochure que nous poursuivions une chimère irréalisable. Nous allons probablement les surprendre et faire plaisir à ceux qui ont si bien compris l'importance du problème d'économie sociale que nous avons posé, lorsque nous dirons que nos idées en matière d'instruction agricole ont déjà donné lieu à une démarche que nous considérons comme l'une des plus fortes approbations que nous puissions souhaiter. Au cours de l'an dernier nous recevions une dépêche télégraphique nous annonçant que le révérend frère Assistant Supérieur-général et le frère Provincial de l'un de nos instituts de frères enseignants désiraient nous voir aller assister à la clôture de la réunion annuelle de leurs frères assemblés au nombre de cent soixante-quinze à leur maison provinciale, pour leur donner une conférence explicative d'un plan de réforme dans l'éducation primaire au point de vue de l'agriculture. Nous nous sommes rendus à cette pressante invitation. Nous avons donné la conférence demandée par ces bons frères et aujourd'hui nous pouvons annoncer que cent soixante-quinze éducateurs de notre jeunesse vont travailler à former les quatre mille élèves qu'ils ont sous leurs soins dans le sens de nos idées, quant à l'instruction agricole.

Nous avons encore à constater un autre fait qui montre que ces idées, relativement fort nouvelles pour un grand nombre, font leur chemin. C'est celui qu'un de nos collègues classiques qui a déjà à son crédit la gloire d'avoir ouvert dans notre province et d'avoir maintenu, à travers bien des difficultés de tous genres, la première école d'agriculture canadienne, vient d'inaugurer un cours de conférences agricoles qui se donnent régulièrement aux élèves de cette institution. Il fait bon au cœur d'être à même de se réclamer, comme nous avons l'honneur de pouvoir le faire, du titre d'ancien élève de ce bel et progressif collège.

De plus, la mention que nous en faisons ici, nous amène à rappeler la mémoire d'un de ses prêtres dévoués, Monsieur l'abbé Louis Tremblay qui, pendant quinze ans, a présidé aux desti-

nées de l'école d'agriculture dont il vient d'être fait mention et qui, à venir jusqu'à quatre mois avant sa mort, arrivée trop prématurément pour le bien de la classe agricole, il nous semble, en novembre 1904, était président de messieurs les Missionnaires agricoles dans cette province dont nous avons eu occasion de faire connaître l'œuvre aux lecteurs de la REVUE, l'an dernier. Lui, comprenait bien toute la portée du travail que nous faisons pour garder à la terre, la grande amie de l'homme, ses fils qui menacent de la délaisser.

Il écrivait à l'occasion de la dernière convention de messieurs les Missionnaires agricoles tenue au collège de Sainte-Thérèse de Bienville, en juillet 1904, en sa qualité de président, dans son discours d'ouverture, ce qui suit sur le problème sujet des commentaires que nous sommes à faire: La citation est un peu longue, mais elle est certainement le meilleur des commentaires que nous ayons à citer sur la question:

"Il s'agit," dit Monsieur Tremblay, "pendant cette convention de s'occuper de promouvoir l'enseignement de l'agriculture non seulement chez les cultivateurs, mais encore dans toutes les classes de la jeunesse canadienne."

"Un système d'instruction en agriculture à l'école primaire était tracé en France dès l'année 1848, par M. le comte de Sesmaisons au fondateur de l'Institut des frères de l'instruction chrétienne, l'abbé Jean Marie de la Mennais, dans une lettre dont voici un extrait:"

"Je vois un moyen bien simple de répandre l'instruction agricole dans nos campagnes; c'est d'en faire un accessoire de l'instruction primaire et voilà pourquoi je m'adresse à votre expérience pour peser cette idée et lui donner un corps, si elle est réellement bonne. Quant à moi, il me semble qu'il faut, surtout en ce temps, donner aux enfants le goût de la profession à laquelle leur naissance les a destinés, et rien n'est plus propre à donner ou conserver aux générations futures le goût de l'agriculture, que de leur montrer qu'aucun état n'exige plus d'intelligence et plus d'esprit d'observation; or, c'est à quoi tend l'instruction agricole."

"Mais comment la donner, cette instruction agricole sans nuire à l'étude bien autrement essentielle de la religion? Com-

ment faire porter un nouveau faix à ces enfants qui se trouvent déjà si chargés pour leur âge et pour leur intelligence? Je crois que le seul moyen est de faire intervenir l'agriculture comme moyen d'apprendre les autres choses que l'on doit leur enseigner."

"Je ne parle pas de la lecture, ils ont l'Histoire Sainte, l'Evangile et le Cathéchisme, et d'ailleurs je ne voudrais pas augmenter le bagage scolaire. Cependant, un élève savant auquel, pour le récompenser, on ferait lire un chapitre d'un traité d'agriculture fait au point de vue de la culture du pays, n'y trouverait-il pas quelque charme? Ou bien encore un prix fin d'année qui consisterait en un ouvrage de même espèce ne serait-il pas bien reçu?"

"Mais l'écriture ne s'apprend-elle pas aussi bien sur des modèles formés avec quelques dictons agricoles saillants, brefs et précis que sur les lignes formées avec les éternels adverbes en ment?"

"Mais surtout je crois qu'il faut tourner l'étude du calcul tout entière sur les questions d'agriculture. Remarquez qu'on peut, tout en ne faisant qu'un problème par jour, faire cependant étudier par une série de problèmes qui s'enchaînent, une question d'économie rurale importante et accoutumer ainsi nos braves paysans à se rendre plus vite, plus facilement et mieux compte de leurs opérations qu'ils ne l'ont fait jusqu'à aujourd'hui?"

"Je trouve cette même idée sur l'éducation agricole à l'école primaire exprimée par M. Prillieux inspecteur général de l'enseignement agricole en France dans son rapport au congrès international d'agriculture de 1889, sur l'enseignement secondaire et primaire de l'agriculture. Voici ce qu'il dit à ce sujet:

"L'utilité de l'enseignement de l'agriculture dans les écoles primaires rurales est aujourd'hui très généralement reconnue. La plus grande difficulté pour le donner aux enfants est l'ignorance en agriculture de beaucoup d'instituteurs et la répugnance qu'ils ont à s'engager dans une voie nouvelle. C'est à l'école normale qu'il faut agir pour tourner les esprits des maîtres vers l'observation de la nature et des choses agricoles."

“L'enseignement de l'agriculture à l'Ecole primaire ne doit pas être fait comme celui de l'histoire ou du catéchisme. Il doit être donné constamment dans le jardin, dans les promenades, dans les exercices scolaires, tels que dictées, rédactions, etc. ; un petit musée scolaire réuni par le maître permettra de joindre toujours la leçon de choses à la dictée ou à la lecture portant sur un sujet agricole.”

“L'enseignement de l'agriculture doit s'adresser non à la mémoire, mais à l'intelligence de l'enfant, qu'il doit former à l'observation raisonnée de tout ce qu'il voit autour de lui des pierres, des plantes, des animaux, des machines que l'habitant des campagnes a constamment sous les yeux et qu'il connaît si peu. Il doit introduire la méthode expérimentale à l'école primaire et établir dans l'esprit des enfants les idées fondamentales sur lesquelles repose la science moderne, tout en le détournant de l'idée que tout travail intelligent et lucratif doit être cherché dans les grandes villes.”

“Enfin la même idée sur l'instruction agricole et la direction que peut lui donner dans ce sens le clergé éducateur ressort constamment des pages d'un livre de Max Turmann, intitulé : “Les associations agricoles en Belgique,” ouvrage dont je ne saurais trop vous recommander la lecture, mes chers confrères.”

(1).

“C'est à la suite de l'étude de ces différentes opinions, de la mise en application des méthodes que ces opinions suggèrent et du succès qu'elles ont permis d'obtenir que nous avons écouté avec une grande attention, dans nos trois dernières conventions, les conférences qui nous ont été données sur ce sujet important de l'instruction agricole et que nous les avons considérées comme l'expression parfaite de notre propre opinion sur le même sujet. C'est ce qui nous a fait aussi exprimer le désir que ces conférences fussent rédigées et imprimées en une brochure destinée à faire de la propagande parmi tous nos éducateurs en faveur de ces idées.”

(1) Les Associations agricoles en Belgique.—Max Turmann.—Paris. Librairie Victor Lecoffre, rue Bonaparte, 90, 1903.

“Non seulement nous voulons que l’agriculture soit enseignée dans les écoles primaires mais nous désirons qu’elle soit tenue en honneur et enseignée dans toutes nos maisons d’éducation. Loin de nous l’idée de vouloir réformer le programme des études dans nos collèges classiques; mais ne pourrait-on pas, sans le surcharger, ajouter à ce programme quelques notions d’agriculture? Ne pourrait-on pas inspirer aux élèves le goût de l’agriculture, les diriger vers l’agriculture, s’efforcer de donner à la société des cultivateurs instruits, comme on lui donne des avocats, des notaires et des médecins.”

“Sans doute, on ne peut pas former des cultivateurs dans les collèges; mais si, par différents moyens, on parvenait à inculquer aux élèves le goût de l’agriculture, si l’on parvenait à faire disparaître le préjugé qui semble exister: qu’il est indigne d’un homme instruit de cultiver la terre, ces élèves pourraient être dirigés vers les écoles spéciales d’agriculture. Ces écoles existent déjà, et si l’on tient compte des moyens d’action mis à leur disposition, je ne crains pas d’affirmer qu’elles ont jusqu’ici donné de très bons résultats. Certes, ces écoles peuvent être et doivent être améliorées, mais je crois qu’elles s’amélioreront d’elles-mêmes dès que tous ceux qui s’occupent de diriger le mouvement agricole leur donneront leur appui moral, leur encouragement et s’efforceront de leur envoyer des élèves bien disposés et instruits. C’est pour arriver à ce résultat qu’il faut que l’agriculture soit enseignée et surtout tenue en honneur dans toutes les maisons d’éducation. Il appartiendra surtout à MM. les supérieurs de ces maisons de trouver, par la discussion, les moyens de mettre en pratique ces humbles suggestions.”

“Je vous demande pardon de m’être étendu un peu longtemps sur ce sujet, mais je crois qu’aujourd’hui c’est la question par excellence qui doit le plus nous occuper.”

“Si par notre humble influence sur l’opinion publique surtout celle de nos gouvernants et de nos éducateurs, nous parvenons à obtenir la réalisation d’un vœu que nous avons déjà exprimé dans notre convention de 1901 à l’effet de voir créer une chaire d’économie rurale et d’agronomie qui nous permette de former des instituteurs et des institutrices qui puissent ensei-

gner l'agriculture à l'école primaire dans le sens des grandes lignes que je viens de vous tracer, nous pourrons, sans qu'on nous accuse d'un orgueil mal placé, nous applaudir d'avoir poussé le cri d'alarme comme l'a fait Paul Harel dans les vers suivants :

“ Ah! que le déserteur s'arrête et qu'il revienne.
Vers la ferme, à l'endroit où ses pères sont morts!
Du métier désappris, que l'absent se souviennne!
C'est le travail des champs qui nous rendra les forts! ”

“C'est la réalisation de l'idée que je viens d'exprimer qui, à mon avis, amènera sûrement parmi les citoyens de notre belle patrie l'application de la belle devise formulée par les révolutionnaires français de 1793, pour qui, malheureusement, elle n'était qu'une formule menteuse: Liberté; égalité; fraternité.”

“LIBERTE la plus complète pour le cultivateur instruit associé direct du bon Dieu dans le travail destiné à soutenir la vie physique de l'humanité, indépendant sur sa terre et producteur de la richesse nationale, mis à même par l'instruction de retirer de sa terre le maximum des matières organiques destinées à propager, multiplier et soutenir la vie des êtres que l'Etre Suprême crée tous les jours pour sa plus grande gloire.”

“EGALITE la plus complète pour le cultivateur instruit dans ses rapports avec les autres classes de la société qu'il nourrit. Son instruction lui révèle les problèmes les plus compliqués de toutes les sciences et le met à même de les discuter avec les lettrés de toutes les classes et leur prouver que sa science fait de lui le maître du sol qui tous les fait vivre.”

“FRATERNITE la plus complète, car tous comprendront, ne serait-ce que par égoïsme, qu'il faut absolument traiter en frère et accueillir avec reconnaissance celui qui, par sa science, est devenue le plus important facteur et, qui plus est, le seul facteur nécessaire et indispensable institué par le Créateur pour la propagation et le soutien de la vie humaine.”

Enfin, comme dernière expression d'opinion sur notre problème d'économie sociale nous avons à offrir à nos lecteurs le corollaire de la discussion qui s'en est faite à la convention de Ste-Thérèse mentionnée plus haut, après qu'il a été posé devant

l'assemblée par Monsieur le président que nous venons de citer.

Ce corollaire se présente sous la forme d'un vœu proposé comme suit et adopté à l'unanimité par tous les missionnaires agricoles présents :

“Attendu que d'après le dernier recensement (1901) l'élément rural de notre population, qui est réellement et uniquement producteur de richesse, semble de plus en plus diminuer par rapport à l'élément urbain, plutôt distributeur ou transformateur de richesses, qui augmente progressivement; et que l'on constate par la multiplication des grèves, l'existence d'un certain encombrement qui ne fait qu'augmenter par suite de l'exode de la population rurale vers les villes;

Attendu que cette situation ne pourrait se prolonger longtemps sans amener de sérieuses perturbations dans l'ordre économique et social;

Attendu que la désertion des campagnes a surtout pour cause, outre certains préjugés, l'ignorance des principes fondamentaux de l'agriculture;

Attendu que dans tous les pays où la même situation a eu les mêmes causes, on a cherché à remédier à ce mal en introduisant l'agriculture dans l'enseignement primaire et secondaire:

Et attendu que leur œuvre a été fondée par Nos Seigneurs les évêques de Québec dans le but d'améliorer la condition de la classe agricole, les missionnaires agricoles en convention au Séminaire de Sainte-Thérèse les 19 et 20 juillet, 1904, attirent respectueusement l'attention des autorités universitaires, de MM. les Supérieurs des Séminaires et Collèges classiques et des RR. Frères provinciaux des ordres enseignants dans notre province, sur l'importance de cette question de l'introduction de l'agriculture dans les cours de leurs établissements respectifs, et sollicitent vivement:

1. Les autorités universitaires et Messieurs les Supérieurs des Séminaires et Collèges classiques de vouloir bien inscrire cette question au programme du Congrès d'étude qu'ils doivent tenir à l'Université Laval en 1905.

2. Les Très Révérends Frères Provinciaux des Ordres enseignants de vouloir bien, sans apporter de modification ou de changements radicaux dans le programme de leurs collèges

commerciaux et de leurs écoles et académies, prendre le plus vite possible, les mesures nécessaires pour que, dans leurs établissements de la campagne où la majorité des élèves appartiennent à des familles rurales, l'instruction soit donnée de manière à ce que les enfants, tout en acquérant les notions de comptabilité et de commerce désirées par leurs parents, apprennent à considérer l'agriculture comme une profession digne d'un homme instruit et d'autant plus lucrative que ceux qui l'embrassent possèdent une plus grande somme de connaissances techniques, et de manière aussi à développer chez ces enfants l'esprit d'observation et le goût de la vie rurale."

Voilà, croyons-nous, assez de commentaires pour démontrer que le problème d'économie sociale qui en est l'objet, commence à être étudié sérieusement par nos économistes, nos éducateurs et a une chance de voir bientôt poindre sa solution. C'est déjà beaucoup que l'on admette maintenant, aussi généralement, son existence et qu'une association aussi franchement patriote que religieuse que l'est celle de messieurs les Missionnaires agricoles de notre province l'ait inscrite comme l'un des principaux articles de son programme d'action. Leur dernier vœu est un cri de ralliement jeté à tous les hommes de bonne volonté et de pouvoir qu'on invite à se ranger sous leur bannière qui porte pour devise "*Cruce et aratro*". Ils nous disent quel est le besoin de l'heure actuelle pour notre agriculture. Écoutons leur voix "*Moniti, meliora sequamur* : étant avertis, suivons une meilleure voie.

Il nous sera peut-être permis de faire servir, aussi, de commentaire sur notre problème, l'initiative prise par Monsieur C. J. Magnan, directeur propriétaire de "*L'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE*", excellente revue pédagogique publiée à Québec, qui, en septembre dernier a ajouté à sa revue un supplément intitulé "*ECOLE RURALE*" qui entre parfaitement dans le cercle d'idées que nous entretenons au sujet de l'éducation agricole de l'enfant de la campagne à l'école primaire, comme en fait foi son programme que voici :

"*L'ECOLE RURALE*" est fondée dans le but d'introduire à l'école primaire même un enseignement à base agricole. Il ne s'agit pas ici de leçons techniques, mais bien de leçons et de de-

voirs imprégnés d'idées champêtres. Les exemples grammaticaux, les dictées, les rédactions, l'arithmétique, les récitations, les leçons de choses, les lectures en classe, toutes ces matières seront traitées ici au point de vue rural."

"De cette façon, dès leur bas âge, les enfants des cultivateurs apprendront à aimer la profession de leurs pères; plus tard, ils apprécieront mieux le bonheur, la liberté, l'indépendance dont jouit l'homme des champs. Durant leurs années de scolarité, un souffle vivifiant de poésie TERRIENNE parfamera pour toujours leur esprit, leur imagination, leur cœur."

"Depuis longtemps, déjà, le Surintendant de l'Instruction publique encourage sérieusement l'enseignement de l'agriculture. En ajoutant ce supplément à "L'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE", nous contribuerons donc à réaliser le désir patriotique de celui qui est chargé de promouvoir les intérêts de l'éducation chez nous.

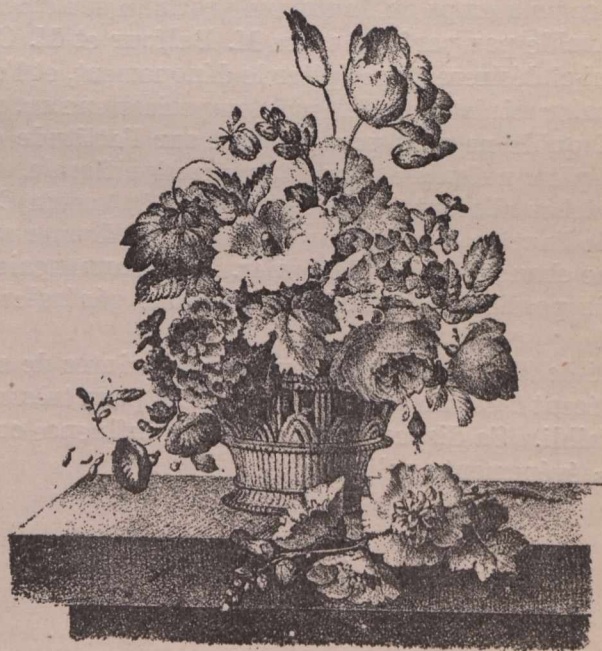
"L'ECOLE RURALE s'efforcera d'accomplir auprès des enfants le rôle si utile que le ministère de l'Agriculture joue vis-à-vis des pères de famille depuis plusieurs années."

"Il est de notre devoir de déclarer que c'est grâce à la sollicitude du Ministre de l'Agriculture de Québec que l'ECOLE RURALE entre dans la carrière. Cette revue-annexe s'efforcera de venir en aide aux instituteurs et aux institutrices qui comprennent que toute la force de notre nationalité vient de son attachement à l'agriculture."

De tout ce qui vient d'être écrit et cité sous forme de commentaires et d'opinions au sujet du problème d'économie sociale soumis aux lecteurs de la REVUE CANADIENNE, ressort-il que la solution qu'on en a proposée, savoir l'établissement d'une chaire agronomique à l'Université et l'introduction de l'idée agricole dans tout le système d'instruction des fils de cultivateurs, aux écoles primaires de la campagne, est considéré comme bonne? Nous n'hésitons pas à répondre dans l'affirmative et pour ce faire, nous nous bâsons surtout sur le fait qu'on a demandé que la brochure de propagande faisant une étude de ce problème, distribuée l'an dernier par Messieurs les Missionnaires agricoles à trois cents exemplaires, comme nous l'avons entendu dire par une haute autorité universitaire. Or,

si le problème a toute l'importance que nous croyons devoir lui attribuer, si sa solution, telle que proposée, rencontre l'approbation d'un grand nombre de nos économistes et éducateurs, nous nous croyons en droit de prier nos sociétés d'économie sociale et politique de Montréal et de Québec de l'inscrire dans leur programme d'étude afin de rallier autour de l'idée qu'il évoque autant d'adeptes que possible. Par un mouvement de ce genre on arrivera à éveiller l'attention de l'opinion publique d'une manière générale et peut-être aussi à faire germer dans l'esprit de quelques-uns de nos capitalistes canadiens-français, au bénéfice de nos compatriotes, l'idée que vient de faire entrer dans le domaine des faits Sir Wm McDonald à l'égard des siens.

J. C. Chapais.



A Travers les Faits et les Œuvres

La situation politique en Angleterre.—Balfour et Chamberlain.—La guerre russo-japonaise.—Le ministère Rouvier.—L'évolution du parti progressiste.—La loi de séparation.—L'article 4.—Un mouvement de recul.—Que faut-il en penser ?—Une parole du Pape.—La Franc-Maçonnerie démasquée.—L'incident Delcassé.—La neutralité de la France.—Edouard VII à Paris.—L'Encyclique *Acerbo nimis*.—Au Canada.—Le Parlement fédéral.—La Législature provinciale.—M. Tardivel.

En Angleterre on se demande si les élections générales vont avoir lieu ce printemps ou l'automne prochain seulement. L'entente ne semble pas parfaite entre M. Balfour et M. Chamberlain. Celui-ci désirerait précipiter le dénouement, et l'on dirait que le premier ministre préférerait temporiser encore. On prétend aussi qu'ils ne sont pas d'accord sur l'attitude que doit prendre le parti unioniste quant à la question fiscale. Les dernières dépêches allaient jusqu'à dire que M. Austen Chamberlain, fils de l'ancien secrétaire colonial, allait donner sa démission comme chancelier de l'Echiquier. Elles annonçaient aussi comme très possible le retard des élections générales jusqu'à l'automne.

La santé de M. Chamberlain excite les craintes de ses amis. Dans un récent discours à Birmingham, il a paru très souffrant et très affaibli. Sa disparition aurait une influence considérable sur les événements politiques.

La guerre en Mandchourie n'a été signalée par aucun fait important durant ces dernières semaines. Mais les regards sont

maintenant tournés vers les mers de Chine où la rencontre des deux flottes semble imminente. L'amiral Rojestvensky et l'amiral Negabotoff ont opéré leur jonction. On se demande si Togo se propose de leur livrer bataille dans les eaux de Formose. Les dernières dépêches annoncent la maladie grave de l'amiral russe. Ce serait en ce moment un immense malheur pour la Russie, qui en a déjà tant éprouvé, et qui a placé en Rojestvensky son suprême espoir.

* * *

Le ministère Rouvier se consolide et semble destiné à durer plus longtemps que certains observateurs ne l'avaient cru de prime abord. Les socialistes et les radicaux le soutiennent généralement, parce qu'en somme il continue dans ses grandes lignes la politique de M. Combes. Et l'on remarque dans les rangs du parti progressiste une tendance à l'appuyer. Trente-deux députés de ce parti ont même fondé, sous la présidence de M. Thierry, quelque chose comme un sous-groupe ministériel, qui, sans être inféodé au Bloc, marchera souvent avec lui. Symptôme encore plus grave, le même M. Thierry a été élu président du parti progressiste en remplacement de M. Renault-Morlière, et, dans son discours d'inauguration il a laissé entendre que le groupe serait disposé à soutenir presque sans condition M. Rouvier. A-t-il forcé la note? L'avenir le dira. Nous serions surpris que des hommes comme MM. Ribot, Aynard, Renault-Morlière, etc., eussent décidé d'approuver une politique qu'ils ont si éloquemment dénoncée à maintes reprises. Dans les circonstances actuelles, l'émiettement, la division, l'affaiblissement du parti progressiste nous paraîtraient bien regrettables; car, sans être catholiques, ces hommes ont, depuis quelques années, montré un louable désir de justice, d'apaisement et de liberté, et leur prépondérance dans le Parlement serait grandement désirable.

Dans la question de la séparation, ils luttent pour rendre la loi moins mauvaise; et, quoiqu'il y ait entre eux et les catholi-

ques des divergences notables, ils rendent à ceux-ci dans cette bataille de réels services. Ainsi, c'est avec le concours puissant de M. Ribot que l'article 4 de la loi a été modifié favorablement, ce qui a causé une vive surprise et dans les rangs jacobins et dans les rangs conservateurs.

Après la clôture de la discussion générale, on en est venu à la discussion des articles. Le Bloc s'était promis de mener rondement les choses, d'étrangler prestement tous les amendements quelque peu équitables, d'adopter au pas de course et d'empirer si possible toutes les dispositions tyranniques et spoliatrices, et d'enlever la loi avant l'ajournement de Pâques. Mais soudain, il s'est produit une sorte de flottement, d'hésitation, de recul. Non seulement la loi n'a pas été votée avant Pâques, mais l'article 4 a été modifié dans le sens des revendications catholiques, à la grande stupéfaction des enragés du Bloc. Voici d'abord quelle était la rédaction originale de cet article :

“Dans le délai d'un an, à partir de la promulgation de la présente loi, les biens mobiliers et immobiliers appartenant aux menses, fabriques, conseils presbytéraux, consistoires et autres établissements publics de culte, seront, avec toutes les charges et obligations qui les grèvent, attribués par les représentants légaux de ces établissements aux associations qui se seront légalement formées pour l'exercice du culte dans les anciennes circonscription des dits établissements.”

On lui avait fait subir une première modification — d'inspiration mauvaise — en substituant les mots “administrés par” aux mots “appartenant à” dans la deuxième ligne. Tel qu'il se présentait l'article était très dangereux parce qu'il ouvrait la porte à la division et peut-être au schisme. En effet, supposons que, dans certaines circonscriptions, deux associations se forment pour l'exercice du culte, et que l'une de ces associations soit constitué par des catholiques, en révolte contre l'autorité ecclésiastique, à laquelle des deux associations seraient dévolus les biens? Le projet ne tranchait pas la question et semblait même encourager les éléments indisciplinés et réfractaires aux lois hiérarchiques de l'Eglise. Comme nous l'avons vu dans notre dernière chronique, les cardinaux français avaient protesté contre cet article dans lequel ils signalaient une tentative

schismatique. De toutes parts les catholiques avaient fait écho à la voix de leurs chefs. Dans la discussion générale, M. Ribot avait discuté ce point avec beaucoup de force. Il s'était écrié :

“Vous invitez les catholiques, ou prétendus tels, de la commune à se former en association contre l'association traditionnelle fonctionnant sous l'autorité de l'évêque, à entrer en lutte et à entamer un procès devant le tribunal. Vous organisez le schisme et le désordre.” A toutes ces représentations, à tous ces protêts on avait semblé faire la sourde oreille. Mais tout à coup, au moment où l'article 4 devait venir en discussion, le rapporteur, M. Briand, fait adopter par la commission une modification importante. Désormais les biens devront être attribués aux associations qui se seront légalement formées “en se conformant aux règles d'organisation générale du culte dont elles se proposent d'assurer l'exercice.” Donc la seule association culturelle légale sera celle qui aura avec elle le curé et conséquemment l'évêque. La modification est d'une importance capitale. Elle fait disparaître la provocation au schisme que contenait la loi. Elle maintient l'unité de la paroisse catholique.

Les radicaux ont accueilli avec fureur ce changement de front. Les journaux anticatholiques avant tout, comme l'*Action*, la *Lanterne*, ont poussé des cris de rage. Dans la Chambre le débat a été acharné. Les Jacobins sans alliage du Bloc ont donné un assaut furibond à l'article 4 transformé. Mais alors on a vu M. Briand, le rapporteur dont l'esprit anticlérical devait être à l'abri de tout soupçon, on l'a vu se jeter dans la mêlée et défendre son amendement avec une énergie et une force qui ont soulevé des applaudissements jusque dans les rangs de la droite. Il a crié à ses adversaires de gauche :

“Vous voulez que ce patrimoine soit à la merci de toutes les fantaisies culturelles : c'est impossible. Ou bien, si vous avez vraiment cette pensée, si vous voulez faire de la séparation une entrave indirecte et sournoise (*Applaudissements au centre*), à l'exercice des cultes, à leur organisation, j'avoue que je ne me considérerai plus en communion avec vous. Jamais je n'ai eu cette pensée. (*Applaudissements à droite*).

“Avec la majorité de la commission, j'ai été préoccupé de ne

pas ligoter la communauté des fidèles sous la discipline de Rome; j'ai voulu lui laisser la faculté d'évoluer dans le sein même de son organisation. Je n'ai jamais eu l'arrière pensée de faciliter les divisions dans les groupements ecclésiastiques; jamais je n'aurais consenti à prendre le rapport dans ces conditions.

"Voulez-vous une loi de liberté? Si oui, faites-la large, loyale et honnête (*Vifs applaudissements sur un grand nombre de bancs*). Faites-la telle que les Eglises ne bouident pas, qu'elles sentent la possibilité de vivre sous ce régime."

Dans ce débat entre les tenants du Bloc, le spectacle le moins curieux n'a pas été celui de M. Jaurès appuyant M. Briand et l'article 4 amendé. Cette attitude du chef socialiste a exaspéré les radicaux, et, M. Clémenceau, dans *l'Aurore*, a violemment attaqué M. Jaurès qui lui a répondu vertement dans *l'Humanité*.

Que signifie ce changement d'attitude de M. Briand, de M. Jaurès, d'une notable fraction de la gauche? A quoi faut-il l'attribuer? Faut-il croire que, touchés de la grâce, il veulent maintenant faire une loi de justice et de liberté pour l'Eglise? Nous estimons que ce serait aller trop vite et trop loin. Dans la *Vérité française*, M. Arthur Loth écrit:

"Ce qui s'est passé depuis huit jours à la Chambre a causé une surprise générale. D'où est venue cette sagesse subite, cette modération inattendue? Nous pouvons bien dire, nous catholiques, qu'il y a là, sans doute, un effet des prières de tant de pieuses âmes qui demandent à Dieu de préserver son Eglise et la France des maux de l'irréligion d'Etat. Mais il y a une autre cause plus immédiate, plus sensible, que tout le monde verra."

Cette cause, c'est le mouvement de protestations qui prend, à travers la France, une intensité inattendue. C'est la campagne de pétitionnement qui a fait affluer vers le Parlement, en quinze jours, plus d'un million de signatures d'électeurs hostiles à la séparation. La crainte de l'électeur serait donc pour les plus avisés des blocards le commencement de la sagesse.

"En voyant s'élever de toutes les parties de la France" dit M.

Arthur Loth, "une protestation générale contre la séparation de l'Eglise et de l'Etat, beaucoup d'entre eux comprendront qu'ils feraient une œuvre impolitique en votant une loi condamnée d'avance par l'opinion. Ce sera là leur sagesse, et l'on peut croire que l'évolution qui s'est produite si soudainement au sein de la majorité n'a pas d'autre cause que la crainte de mécontenter la masse des populations."

Mais il ne faudrait pas se réjouir trop tôt. Les modifications apparemment heureuses de l'article 4 sont accueillies avec appréhension par beaucoup de catholiques. Ils y voient un traquenard, un moyen de désarmer l'opposition, de donner le change aux justes défiances. Mgr de Kernaeret écrit à la *Vérité française* :

"Cette modification qui représente en elle-même un certain recul intéressé de la part de nos adversaires, ne peut avoir pour résultat que de prolonger d'abord les illusions de ceux de nos amis qui tiennent absolument à les conserver le plus longtemps possible, et ensuite de rendre acceptables *en apparence* les "Associations cultuelles".

Y aurait-il donc lieu d'appliquer ici une fois de plus, le *Timeo Danaos...*? La suite des délibérations sur le projet de loi l'indiquera d'une manière plus certaine.

Lorsque la loi sera adoptée, les catholiques de France recevront d'ailleurs, sans aucun doute, une direction de Rome. Le Saint-Père, dans une audience, aurait récemment prononcé les paroles suivantes, rapportées dans la *Croix du Nord* par un dignitaire ecclésiastique :

"*Noli timere!* Courage et confiance... Je parlerai *in tempore opportuno*. Si l'on nous contraint à nous servir de nos armes, rien ne nous oblige à les montrer d'avance à nos adversaires, qui en abuseraient contre nous. Je le répète : le moment venu, j'agirai sans hésitation. D'ici là, mieux vaut que nos persécuteurs ignorent nos projets que, du reste, je n'ai jamais fait connaître à personne."

Ces paroles sont bien de nature à réconforter les catholiques français en leur rappelant qu'ils ont à Rome un chef vigilant qui saura leur tracer, au moment voulu, un programme de di-

rection et d'action. Ce dont ils ont surtout besoin c'est d'union, d'entente, d'impulsion commune et concertée. Pie X leur donnera cela. Ils sauront où ils doivent tendre, par quelle voie ils doivent se diriger, quelle forme devront prendre leurs efforts. Et ils pourront espérer la victoire. *Noli timere*, leur dit le Saint-Père.

* * *

La Franc-Maçonnerie vient d'éprouver un cruel déplaisir. M. Bidegain, ancien secrétaire du Grand Orient de France, qui a livré à M. Guyot de Villeneuve les fiches de la délation et qui a acquis par là une si éclatante célébrité, a publié un livre qui produit une grande sensation. Ce livre est intitulé: *Le Grand Orient de France, ses doctrines et ses actes*. Il contient sur la secte des informations précieuses et d'une authenticité indiscutable. L'auteur semble être un homme très estimable, et pour nous servir des expressions d'un journal parisien, "un honnête homme, égaré dans la Franc-Maçonnerie, qui y était entré avec confiance et naïveté et qui en est sorti par dégoût, un honnête homme qui a cru justement exercer une fonction de police et de salubrité publique, en fournissant à ses concitoyens la preuve des agissements pervers et néfastes de cette société, et en la vouant elle-même au mépris et à la réprobation des honnêtes gens". Son livre dénote du talent et de l'esprit. L'auteur l'a fait précéder d'une préface où nous lisons les lignes suivantes:

"Le Grand Orient accomplit chez nous, au point de vue national comme au point de vue social, une besogne de mensonge et de trahison.

"Le Grand Orient de France trahit la franc-maçonnerie qu'il a complètement détournée de son but et dont il a fait un groupement exclusivement politique et une officine louche de renseignements secrets et diffamatoires.

"Il trahit la démocratie chaque jour, au sein même de ses assemblées où il foule aux pieds les principes qui régissent toute association d'hommes civilisés.

“Il trahit la République et déterminera sa ruine en la rendant césarienne, sectaire, persécutrice.

“Il trahit enfin la France en tentant d’anéantir toutes les traditions qui sont sa force en essayant de désorganiser l’armée par la délation, en provoquant la guerre civile qui naîtra fatalement de l’existence, au sein de la patrie commune, de deux Frances ennemies.”

Ce sont là de rudes vérités. Et elles viennent de quelqu’un qui sait, puisqu’elles sont proférées par un homme qui a été secrétaire du Grand-Orient. Voici les titres de quelques-uns des chapitres du livre: *Les mensonges de Lafferre*. — *Le Grand Orient délateur*. — *Conseil de l’Ordre et Grand Collège des Rites*. — *Apparences et réalités*. — *Franco-Maçons et Juifs*. — *Le gouvernement occulte de la franc maçonnerie*. — *Mœurs et figures maçonniques*. — *Le péril de demain*.

Ce livre apporte une contribution importante à l’histoire politique et sociale des temps présents.

* * *

A la suite d’un débat où la diplomatie de M. Delcassé, au sujet du Maroc, a été assez malmenée, le ministre des affaires étrangères a donné sa démission. Plusieurs membres de la gauche, entre autres M. Jaurès, avaient attaqué vivement sa manière de procéder. On lui reprochait de n’avoir pas saisi les autres gouvernements, et particulièrement celui de Berlin, des stipulations de l’entente franco-anglaise, relativement au Maroc, et M. Rouvier avait été obligé de payer de sa personne pour couvrir son collègue. Considérant sa situation atteinte par cette discussion, M. Delcassé remit son portefeuille. Mais M. Rouvier qui ne se souciait pas d’avoir un ministère démembré en ce moment, a vivement insisté pour faire revenir son collègue démissionnaire sur sa décision, et il a réussi. M. Delcassé reste donc ministre des affaires étrangères. Les sceptiques prétendent qu’il n’a voulu faire qu’une fausse sortie pour consolider sa position.

La question du Maroc n'est pas la seule qui donne des ennuis à M. Delcassé. Celle de la neutralité française en Extrême Orient est encore plus grave. Les Japonais reprochent à la France de ne pas observer strictement les lois de la neutralité dans les eaux indo-chinoises, et de laisser les Russes se servir de ses ports comme base de ravitaillement et d'opération. La presse de Tokio s'est fort excitée à ce sujet. Le gouvernement du mikado a fait des représentations au gouvernement français. Le Japon a informé l'Angleterre, son alliée, de ses griefs, la mettant ainsi en demeure d'intervenir. La presse anglaise s'en est mêlée. Bref, on a pu craindre un moment les plus graves complications.

Le gouvernement français maintient qu'il observe intégralement les lois de la neutralité telle qu'il les reconnaît et les pratique depuis un grand nombre d'années. Voici les règles auxquelles il s'est toujours astreint jusqu'ici:—*“Interdiction d'accroître le nombre et la force des canons et d'acheter ou d'embarquer des armes ou des munitions de guerre, sauf celles qui proviennent d'un autre bâtiment de guerre de la même nation également présent. En ce qui concerne le charbon on ne doit en livrer que la quantité nécessaire pour regagner le port national le plus proche.”* Le gouvernement français soutient qu'il n'a pas violé ces règles. Il affirme que les Russes, dans la baie de Camranh et ailleurs, se sont tenus en dehors de la limite des eaux territoriales, c'est-à-dire en dehors de trois mille et qu'ils se sont ravitaillés avec leurs propres moyens. Il a tout de même donné des assurances formelles que rien ne serait négligé pour faire observer les lois de la neutralité. Et il a fait des représentations à la Russie dans ce sens.

A la rentrée des Chambres des interpellations ont été adressées au gouvernement par des députés socialistes qui ont mis en doute la bonne foi de la Russie. M. Vaillant s'est écrié: *“La flotte russe n'a pas respecté notre neutralité et il importe de la lui faire respecter et cela par des actes au lieu que par des paroles si c'est nécessaire.”*

Les dépêches annoncent que M. Rouvier en a appelé au patriotisme des députés pour accueillir froidement les accusations

affectant la bonne foi du pays. Il a fait remarquer qu'un débat sur ce sujet serait désavantageux et pourrait provoquer de sérieux embarras.

L'ajournement du débat sur ces interpellations a été adopté par 499 contre 84.

* * *

De retour de son voyage méditerranéen le roi Edouard VII a de nouveau traversé la France. Cette fois il a séjourné à Paris, où sa présence a été accueillie avec une vive sympathie. Il a dîné à l'Élysée, passé une soirée au Théâtre-Français, assisté aux courses, fait de la chasse et de l'automobilisme. Cette visite a produit une pacifiante impression dans les cercles diplomatiques.

* * *

Les journaux d'Europe nous ont apporté la dernière Encyclique du Pape, publiée le 15 avril. Elle traite de l'enseignement de la doctrine chrétienne. Le Saint-Père commence en déclarant que la religion subit une crise dans le monde: "Des causes diverses sont indiquées", dit le Pape, "et conséquemment des voies diverses préconisées pour restaurer le règne de Dieu sur la terre.

"Pour Nous, sans nier les autres causes, Nous croyons que l'affaiblissement actuel et la débilité des âmes proviennent surtout de l'ignorance des choses divines. D'où découle la nécessité actuelle de l'enseignement de la doctrine chrétienne."

Dans la première partie de l'Encyclique, le Pape montre jusqu'à quel point est universelle cette ignorance, qui n'est pas limitée aux classes inférieures, parfois excusables, mais que l'on rencontre dans les classes dites supérieures, parmi des hommes instruits dans la science humaine mais plongés dans les ténèbres religieuses. De cette ignorance lamentable dérivent la cor-

ruption des mœurs, la dépravation sociale. Il s'accroît sans cesse le nombre de ceux qui ont de Dieu et de la foi chrétienne une connaissance qui, en pleine lumière de la vérité catholique, leur permet de vivre en idolâtres. Pourquoi voit-on tant de chrétiens nourrir des haines, signer des contrats injustes, gérer des commerces malhonnêtes, acquérir le bien d'autrui par des procédés usuraires, se repaître de pensées impures?

Dans la seconde partie de l'Encyclique, le Saint-Père recommande instamment au clergé l'enseignement constant de la doctrine chrétienne. L'œuvre du docteur qui écrit des livres et des traités savants, du conférencier éloquent, de l'apologiste érudit, cette œuvre est bonne et digne d'éloges. Mais celle du catéchiste est plus importante encore, plus urgente, plus généralement efficace, et elle doit être à la base de l'enseignement religieux. Le Saint-Père développe longuement ces considérations, et fait appel au zèle des pasteurs.

Enfin, la dernière partie contient en six paragraphes des instructions formelles concernant le catéchisme, qui doit être enseigné chaque dimanche aux enfants, la préparation spéciale aux sacrements de pénitence et de confirmation, la formation soignée de la première communion, l'institution canonique dans chaque paroisse d'une congrégation de la doctrine chrétienne ou association de catéchistes volontaires, la fondation dans les grandes villes de cours religieux pour la jeunesse qui fréquente les écoles publiques privées de l'enseignement religieux; enfin dans chaque paroisse le dimanche, outre l'homélie, doit avoir lieu un exposé catéchistique.

* * *

Au Canada, la session du Parlement fédéral avance lentement. L'examen des bills d'autonomie en comité général n'est pas terminé. La chambre n'a pas encore disposé de la fameuse clause 16, et l'on se demande si elle va subir des amendements,

et si ces amendements seront satisfaisants. La session fédérale ne semble pas près de finir.

A Québec, celle de la Législature provinciale achève. La prorogation aura lieu probablement demain. On discute en ce moment une loi des licences dont plusieurs articles ont provoqué beaucoup d'opposition. Elle a déjà subi des amendements et nous espérons qu'elle va en subir d'autres.

Une loi pour la création d'un nouveau département, celui de la Colonisation, des Mines et des Pêcheries est soumise aux Chambres. On va faire voter aussi une loi imposant une taxe sur les opérations de Bourse. Enfin le gouvernement a inscrit au budget une somme additionnelle de \$50,000 pour l'instruction publique. Espérons que les finances provinciales permettront, dans un avenir rapproché, de faire davantage encore.

* * *

La presse canadienne-française vient de perdre l'une de ses personnalités les plus marquantes par la mort de M. Jules Tardivel, directeur de la *Vérité*. Relativement jeune — il n'avait pas cinquante-trois ans — notre confrère a succombé à une longue et cruelle maladie qui détruisait graduellement son organisme depuis plusieurs années. Il s'est vu lentement mourir, mais son courage et sa résignation ne se sont pas démentis au seul instant.

La physionomie de M. Tardivel se détachait avec un relief particulièrement accentué dans le groupe de nos journalistes éminents. C'était un caractère, et ce mot, à notre avis, résume bien des éloges. Dans notre âge de compromissions, de transactions, de tergiversations, M. Tardivel restait inviolablement attaché aux principes dont il avait fait la règle de sa vie, et c'était là un noble exemple. La fidélité aux idées, aux doctrines, est si rare de nos jours où la palinodie est reine, où l'instabilité semble devenue la loi fatale des intelligences! M. Tardivel avait des convictions dont il ne fit jamais litière, et qu'il

défendit souvent au détriment de ses intérêts personnels. Cela restera le grand honneur de sa vie.

Il avait voulu se placer et se tenir en dehors de toute alliance politique. Il fut volontairement et délibérément un isolé, et il veilla sur son indépendance de situation et d'attitude avec un soin jaloux, nous aurions même été tenté de dire parfois avec un souci trop ombrageux.

Il estimait avec raison que les intérêts religieux doivent occuper la première place dans les préoccupations d'un vrai patriote, et l'idée religieuse fut l'inspiratrice de toute sa carrière. Cependant il ne se désintéressait pas des questions d'ordre matériel, comme on peut s'en convaincre en parcourant la collection de son journal.

La *Vérité* fut son œuvre capitale, son œuvre chère entre toutes. Il lui consacra vingt-quatre ans de labeurs et de sacrifices. Par son talent, par son incessant travail, il en avait fait une publication importante, et qui comptait dans le monde des esprits sérieux. On pouvait ne pas partager toutes ses vues, contester la justesse de quelques-unes de ses appréciations, mais ses opinions commandaient toujours la considération et méritaient d'être pesées et discutées.

Pour notre part, nous avons eu parfois des discussions assez vives avec notre regretté confrère. Presque toujours d'accord avec lui sur les principes, il nous arrivait de différer quant à leur application. M. Tardivel, très épris d'absolu, nous paraissait quelquefois tenir trop peu compte du relatif. Mais dans les occasions mêmes où ces divergences s'affirmèrent, nous ne fûmes jamais tenté de mettre en doute sa droiture d'intention et la pureté de ses motifs.

Ce qu'il y eut surtout de beau et d'admirable chez lui ce fut d'abord sa foi ardente, sans réserve. M. Tardivel fut un croyant dans toute la force de l'expression; le surnaturel, loin de faire hésiter sa raison, exerçait sur son intelligence et sur son cœur un puissant attrait. On aurait pu même noter en lui quelques touches de ce mysticisme qui a sollicité tant de nobles âmes. Il priait avec la piété et la sincérité d'un enfant. Nous avons été plus d'une fois édifié par la ferveur recueillie de son oraison.

Avec la foi profonde et robuste, il eut le courage moral. Inaccessible au respect humain et à la crainte de l'opinion, il sut proclamer sans faiblesse ce qu'il croyait la vérité, même—et nous serions tentés de dire surtout— lorsqu'elle était impopulaire. Souvent il fit face seul, ou presque seul, à des préjugés victorieux, à des erreurs dominatrices, à des injustices triomphantes. Et dans ces moments-là il nous paraissait spécialement digne de sympathie et d'admiration.

Il combattit sans relâche la mauvaise littérature, le mauvais théâtre, les mauvais journaux, qui ici comme ailleurs font leur œuvre néfaste. Il fut un champion intrépide de notre langue, de notre nationalité, de nos franchises et de nos droits.

Outre l'importante collection de la *Vérité*, il laisse un volume de lettres de voyage, qui n'ont rien de banal et que l'on relit avec fruit, trois volumes de *Mélanges*, un livre du plus vif intérêt sur le catholicisme aux Etats-Unis, et plusieurs opuscules, entre autres une biographie de Pie IX, deux conférences sur la langue française, une brochure anglaise intitulée *Borrowed and stolen feathers*, et un roman intitulé *Pour la patrie*, où le merveilleux, occupe peut-être une trop large place.

Comme écrivain, M. Tardivel avait des qualités éminentes, dont les plus remarquables étaient la correction, la clarté, la sobriété et la vigueur. Ce n'était pas un imaginaire, et il ne recherchait ni l'harmonie ni la couleur. Mais la précision, la propriété des termes, la justesse de l'expression brillaient à un rare degré dans son style. Ses articles se recommandaient toujours par l'enchaînement des idées, et la solidité de leur dialectique leur donnait une grande puissance de conviction. M. Tardivel fut incontestablement l'un des plus forts polémistes du Canada français.

Son vrai caractère était très mal connu en dehors du cercle de sa famille et de ses intimes. La réputation d'intransigeance de l'homme public donnait une fausse conception de l'homme privé. Contrairement à ce que plusieurs ont pu croire, M. Tardivel était doué d'une vive sensibilité. Sous des dehors empreints de froideur et de réserve sévère, il cachait un cœur facilement accessible à l'émotion. Nous l'avons vu un jour verser des larmes en nous lisant une page très pathétique du *David*

Copperfield de Charles Dickens. C'était un époux et un père aimant, un ami sincère et dévoué.

M. Tardivel mort a reçu l'hommage de tous les partis et de toutes les nuances d'opinion. La presse s'est fait honneur en saluant d'un concert de paroles émues la tombe d'un homme qui l'honorait. Il est certainement trop tôt pour entrer dans une appréciation impartiale et mesurée de l'œuvre du publiciste disparu. Mais il ne l'est pas trop pour faire l'éloge de ce qu'il y eut de vraiment beau et de noble dans la vie de ce chrétien exemplaire et de cet intègre citoyen.

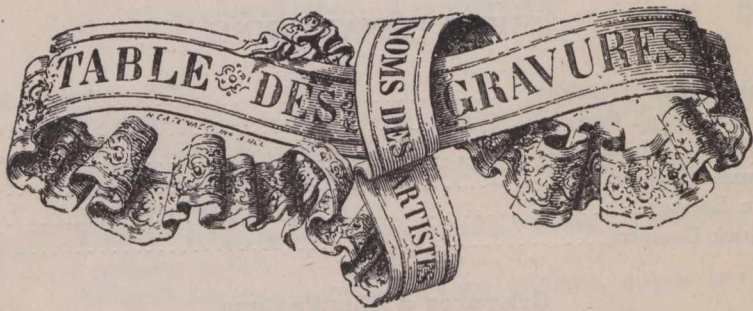
Thomas Chapais.

Québec 19 mai 1905.



Tables des Matières du Tome XLVII

A DETACHER POUR
COMPLETER LE NUMERO DE JUIN 1905



Reproduction d'œuvres d'artistes

Madame Lebrun.....	Madame Lebrun et sa fille.....	4
Cooman.....	Contemplation.....	50
Lauenstein.....	Béatrice.....	54
Salentin.....	Petits bergers.....	58
Bougreau.....	Sur le bord du ruisseau.....	84
Prosper Lecourtier.....	L'oublié.....	92
Nicolas Vander Brack.....	Son portrait.....	114
Jean Aubert.....	Pris par une tempête de neige.....	336
Augustin de Saint-Aubin.....	Papillonneries humaines.....	338
Ary Sheffer.....	Dante et Béatrix.....	388
Moritz Retzsch.....	Le Poète et Pégase.....	450
“ “.....	Vente de Pégase.....	452
“ “.....	Pégase attelé à un chariot.....	454
“ “.....	Le chariot renversé.....	456
“ “.....	Pégase attelé à un coche.....	458
“ “.....	Pégase au régime.....	460
“ “.....	Pégase attelé à la charrue.....	462
“ “.....	Pégase rendu au poète.....	464

Portraits

M. Armand Loïsele.....	83
Madame la comtesse de Minto.....	88
Monsieur le comte de Minto.....	89
Nicolas Vander Brack.....	114
M. C. J. Magnan.....	195
M. Jules Paul Tardivel.....	224
M. Errol Bouchette.....	226
M. Arthur Sauvé.....	288
M. le chanoine J. R. Ouellette.....	392
M. le Chanoine J. B. Proulx.....	396
M. l'abbé G. Bourassa.....	400

M. l'abbé Louis Tremblay.....	404
M. l'abbé Joseph Carrier, C. S. C.....	406
M. l'abbé Elie J. Auclair.....	408
M. Ernest Gagnon.....	446
Moritz Retzsch.....	467
Frédéric Lemaître.....	562

Gravures d'illustrations

Monsieur le duc.

Un grincement de serrure interrompit d'examen.....	31
Accoudée au balcon de fer forgé.....	37
Les ducs d'Hérincourt sortaient des coins sombres pour la saluer.....	42
Une main s'empara du cierge.....	44
Chapelle de Rocamadour.....	46
Mme Crochepierre recula.....	48

Les Japonais à Port Arthur :

Plan montrant le mode de tranchées, de tunnels et de mines employés par les Japonais pour prendre les forts de Port-Arthur.....	135
---	-----

Monsieur le duc.

Son petit cloître où des pigeons volètent autour d'une vasque renaissance.....	161
Elle attaqua le prélude.....	163
Mme Crochepierre s'arrête au bureau de l'hôtel.....	165
Le casino de Luchon.....	169
Gaetan et Louise se trouvaient donc fort en arrière.....	177
Ce fut à qui prendrait une pose recherchée.....	180
Permettez-moi de vous offrir ces fleurs.....	183
Il s'agenouilla auprès d'elle.....	185
L'autre restait prisonnière.....	187

L'orthodoxie Grecque et Russe :

Types Russes.....	275
Une vue de Moscou.....	276
La porte de la Trinité et la salle d'Exercice à Moscou.....	278
La Place Rouge et le monument de Minime et Pajearski, à Moscou.....	280
Pope ou prêtre russe.—Insignes du pope.....	252
Jeune fille Russe—Bourgeoise mariée.....	284

Les Métiers d'autrefois :

Marchand d'oiseaux, à Paris, en 1775.....	300
Chaudronnier ambulante, à Paris, en 1775.....	303

Le Napoléon du Mont Blanc :

Profil vue de Mornex.....	312
---------------------------	-----

TABLE DES AUTEURS

675

Croquis d'artistes :

Frédéric Lemaître, dans le rôle de Robert Macaire, d'après une gravure de l'Art	566
Frédéric Lemaître, dans le rôle de Robert Macaire, d'après une gravure de l'Art	568
Frédéric Lemaître dans le rôle de Robert Macaire, d'après une gravure de l'Art	572
Frédéric Lemaître dans le rôle du père Gachette, d'après une gravure de l'Art	575

Chronique

Ruines de Mitla, Mexique	592
Salle du palais principal de Mitla	594
Pyramide de Mayapan (Yucatan)	596

Table des Auteurs.

Auclair, L'abbé Elie J.—Nos prêtres éducateurs	390
Bouchette Errol.—Le Canada parmi les peuples Américains	11
“ “ —Un mot de la question sociale	122
“ “ —Coup d'œil général	227
“ “ —La Population Française du Canada	362
“ “ —La Population Française aspire au développement industriel	498
“ “ —Les points de contact avec la population anglaise	601
“ “ —L'éducation Nationale	612
Bazin, Horace.—Notre Histoire	116
Bousquet, J.-B.—Autour de l'École	409
Beaulieu, J.-A.—Nos ressources économiques	514
Coulomb, Jeanne de.—Monsieur le Duc	30, 159
Chapais, Thomas.—A travers les faits et les œuvres	96, 208, 315, 426, 546, 658
Chapais, J.-C.—Un problème d'économie sociale	632
Chapman, W.—Nobel	142
Chapman, W.—La monture du poète	451
David, L.-O.—M. Renan et sa vie de Jésus	55
Denault, Amédée.—Nos annales professionnelles	85, 296, 420
Denault, Amédée.—Sympathiques adhésions	87
Dorchain, Auguste.—Les droits d'auteurs	290
Decelles, F.-X., ptre.—Pourquoi la guerre existe encore	529
Gagnon, Alph.—Le péril maçonnique	59
Gagnon, Alph.—Chronique	590
J. E. H.—Papillonneries humaines	339
Loiselle, Armand.—Une nouvelle chaire	83
Leglanceur, A.—Curiosités scientifiques et artistiques	90, 441, 524
Leleu, Berthe.—La Guerre	29

Liers, Clotilde de.—L'Oiseau.....	138
Liers, Clotilde de.—La souffrance.....	140
Leleu, J.-M.—Causerie littéraire.—Un roman transatlantique.....	149
Leleu, J.-M.—Propos de Morale et d'art.....	468
La Direction.—A nos lecteurs.....	7
La Direction.—Notes Bibliographiques.....	222, 330, 443
Montigny, Louvigny de.—La fin du pillage des auteurs.....	67
Maurice.—Le mal de mer.....	538
Magnan, C.-J.—L'Instruction publique.....	193
Nolin, Louis Alph. O. M. I.—L'Ecole du Respect.....	20
“ “ “ O. M. I.—Repos et Récréation.....	473, 623
Sauvé, Arthur.—Economie Sociale et Politique.....	416
“ “ —La Réforme Sociale et Politique.....	287
Sablan, Raymond.—L'Art et la Science.....	306
“ “ —Les Méfaits du Théâtre.....	342
“ “ —Dante et le Moine.....	384
“ “ —La Tempête.....	
Sussen, Léon de—Echos de la Vieille France.....	525
Tamisier, M. S. J.—Déception.....	27
“ “ “ —L'orthodoxie Grecque et Russe.....	240
“ “ “ —La Question de l'école et les peuples catholiques.....	483
“ “ “ —Molière et Pascal.....	576
XXX.—Croquis d'Artiste.....	563
XXX.—Curiosités Scientifiques et Artistiques.....	310
XXX.—Les Métiers d'Autrefois.....	298
XXX.—Nicolas Vander-Brack, peint par lui-même.....	115
XXX.—Les Oubliés.....	51
Vincent Jean.—Comment les Japonais s'emparèrent de Port-Arthur.....	130

Table des Matières

A nos lecteurs.—La Direction	7
A travers les faits et les œuvres, par Thomas Chapais..96, 208, 315, 426, 546, 658	658
Autour de l'Ecole, par J. B. Bousquet.....	409
Curiosités Scientifiques et Artistiques, par A. Leglanceur.....	90
Statue antique retrouvée.....	90
L'Electricité.....	90
Le Sacré-Cœur de Montmartre, à Paris.....	91
L'Oublié, de M. Lecourtier.....	91
Ces étonnants Japonais.....	93
Arbre à beurre.....	95
Encore au Japon.....	310
Le Napoléon du Mont Blanc.....	312
Les grands paquebots en construction.....	313
Une pomme qu'Eve n'a pas connue.....	441
Navigation aérienne.....	442
Nouvelle expédition dans les Mers Arctiques.....	442
Un art perdu.....	524
Causerie littéraire, (un roman transatlantique), par J. M. Leleu.....	149
Comment les Japonais s'emparèrent de Port Arthur, par Jean Vincent.....	130
Coup d'Oeil Général, par Errol Bouchette.....	227
Croquis d'artiste, par XXX.....	563
Chronique, par Alphonse Gagnon.....	590
Déception, par M. Tamisier, S. J.....	29
Dante et le Moine, par Raymond Sablan.....	384
Economie Sociale et Politique, par Arthur Sauvé.....	416
Echos de la Vieille France, par Léon de Sussen.....	525
Le Canada parmi les peuples Américains, par Errol Bouchette.....	11
L'école du respect, par Louis-Alph. Nolin, S. J.....	20
La Guerre, par Berthe Leleu.....	19
Les Oubliés, (Richard Tarlton) par. XXX.....	51
Le Péril Maçonique, par Alph. Gagnon.....	59
La fin du pillage des auteurs, par Louvigny de Montigny.....	67
L'oiseau, par Clotilde de Liers.....	138
La souffrance, par Clotilde de Liers.....	140
La Tempête, par Raymond Sablan.....	190
L'instruction Publique, par C. J. Magnan.....	193
L'Orthodoxie Grecque et Russe, par M. Tamisier, S. J.....	240

La Réforme Sociale et Politique, par Arthur Sauvé.....	287
Les Droits d'Auteurs, par Auguste Dorchain.....	290
Les Métiers d'Autrefois, par XXX.....	298
L'Art de la Science, par Raymond Sablan.....	306
Les Méfaits du Théâtre, par Raymond Sablan.....	342
La Population Française du Canada, par Errol Bouchette.....	362
La Monture du Poète, par W. Chapman.....	451
La Question de l'école et les peuples catholiques, par M. Tamisier, S. J.....	483
La Population Française aspire développement industriel, par Errol Bouchette.....	498
Le Mal de Mer, par Maurice.....	538
Les points de contact avec la population Anglaise, par Errol Bouchette.....	601
L'éducation Nationale, par Errol Bouchette.....	612
Monsieur le Duc, par Jeanne de Coulomb.....	30, 159
M. Renan et sa vie de Jésus, par L. O. David.....	55
Molière et Pascal, par M. Tamisier, S. J.....	576
Nos Annales Professionnelles, par Amédée Denault.....	85, 296, 420
Nicolas Vander Brack, par XXX.....	115
Notre Histoire, par Horace Bazin.....	116
Nobel, par W. Chapman.....	142
Notes Bibliographiques, par La Direction.....	222, 330, 443
Nos Prêtres Educateurs, par l'abbé Elie J. Auclair.....	390
Nos Ressources économiques, par J. A. Beaulieu.....	514
Papillonneries Humaines, par J. E. H.....	339
Propos de Morale et d'Art, par J. M. Leleu.....	468
Pourquoi la Guerre existe encore, par F. X. Decelles, ptre.....	529
Repos et Récréation, par Louis-Alph. Nolin, O.M.I.....	473, 623
Sympathiques Adhésions, par Amédée Denault.....	87
Une Nouvelle Chaire, par Armand Loiseile.....	83
Un mot de la Question Sociale, par Errol Bouchette.....	122
Un problème d'Economie Sociale, par J. C. Chapais.....	632